

5e Année - No 7

JUILLET 1912

NOTRE ROMAN COMPLET

Les 20,000 Francs de SIMON RENARD

Par Francis Tesson

La Revue 10¢ Populaire

MAGAZINE
LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ
MENSUEL.



La danse des serpents chez les Moquis. (Voir intérieur)

Sommaire: Depuis la Tour de Babel, par Roger Francoeur; L'Envers de la Scène; La vie drôle; Anniversaire; L'aventure du capitaine Padarnac; Peaux-Rouges, Fakirs et Derviches; Les premiers chemins de fer; Les calculs du Dr Grégorius; Un mariage arabe; Les oeufs frais et les autres; L'amour viendra; Véritable histoire de Roméo et Juliette; Un poisson intéressant; Robustes appétits; Résultat inespéré; Les accidents de chemins de fer; Les écureuils volants; Canots de course; La circulation à Londres et à Paris; Un mystificateur; Anecdotes, poésies, etc.

POIRIER, BESSETTE & CIE
Édit.-Propriétaires
200 Boulevard St-Laurent,
Montréal.

Souffrez-vous de Mal de Tête?

Le moyen le plus court et le plus efficace de guérir un mal de tête, c'est de prendre, suivant les directions, une ou deux

POUDRES NERVINES MATHIEU



Exemptes d'Opium, de Chloral, de Morphine, et autres drogues dangereuses.

25 C LA
BOITE DE
18 POUDES

Le remède sans rival pour la guérison de MAUX de TÊTE, MIGRAINE, FATIGUE, FIEVRE, GRIPPE, NEURALGIE, SURMENAGE, MANQUE DE SOMMEIL.

EN VENTE PARTOUT

Le Sirop Mathieu au Goudron, Foie de Morue et autres Extraits Médicinaux est le remède par excellence des MALADIES de POITRINE. Il Soulage. Soutient, Fortifie, Guérit.

La Cie J. L. MATHIEU, Propriétaire
SHERBROOKE, P. Q.
L. Chaput, Fils & Cie, Liée, Distributeurs, Montréal

Un Buste Bien Dessiné

fait valoir la beauté
la grâce de la
Taille



Les Pilules Persanes

de Tewfik Pacha de
Téhéran, Perse.

ont pour effet de développer le buste, de corriger la maigreur excessive, de supprimer le creux des épaules et d'effacer les angles disgracieux qui déparent une jeune fille ou une jeune femme.

Prix: \$1.00 la boîte; 6 boîtes pour \$5.00.

Mlle Angela V., écrit: "Je viens de prendre la quatrième boîte de vos fameuses PILULES PERSANES; l'effet est merveilleux— j'en suis enchantée."

SOCIÉTÉ DES PRODUITS PERSANES

Nouvelle - Boîte Postale 2675

- Dépt. A., Montréal.



Seule double voie ferrée entre Montréal, Toronto, Hamilton, Niagara Falls, Detroit et Chicago.

A TORONTO

En 7½ Heures par

"l'International Limité"

Le train le plus beau et le plus rapide du Canada quitte MONTREAL à 9.00 a.m., tous les jours.

Quatre Trains Express par Jour

MONTREAL, TORONTO et L'OUEST

9 a.m., 9.30 a.m., 7.30 p.m., 10.30 p.m. Wagons-buffets, salon et bibliothèque sur les trains du jour; wagons-lits Pullman éclairés à l'électricité, avec lampes pour lire dans les lits, sur les trains de nuit.

MONTREAL-NEW-YORK, via D. & H. Co.—a.8.45 a.m., b.3.00 p.m., a.7.25 p.m., a.8.10 p.m.

MONTREAL-BOSTON — SPRINGFIELD via C. V. Ry.—a.8.31 a.m., a.8.30 p.m.

MONTREAL — OTTAWA — 57.00 a.m., a.8.30 a.m., b.3.55 p.m., a.8.00 p.m.

MONTREAL-SHERBROOKE— LENNOX VILLE.—a.8.00 a.m., b.4.16 p.m., a.8.15 p.m.

aTous les jours. bTous les jours excepté le dimanche.

Raoul Lebœuf

Entrepreneur Plombier



Poseur d'Appareils
à Gaz et Eau
Chaude.

Réparations de toutes
sortes une spécialité.

Brûleurs et Man-
teaux à Gaz à
bas prix.

No 160 RUE RACHEL EST

Tel. Bell St-Louis 4109
MONTREAL



Nos **DENTS** sont très belles naturelles, garanties. **Institut Dentaire, Franco-Américain** (Incorporé).
162, St-Denis, Montréal.

SI VOUS VOULEZ

passer d'agréables instants, lire de magnifiques romans et vous instruire tout en vous amusant

LISEZ

Le Samedi

Magazine Hebdomadaire Illustré

40 PAGES 5 CENTS 40 PAGES

ou \$2.50 d'abonnement par an

En vente chez tous les dépositaires ou chez les Edits-proprétaires, Poirier, Bessette & Cie, 200 Blvd St-Laurent, Montréal

Gratis.. Gratis.. Gratis..

Boite d'Allumettes Mystérieuse

Sur réception de dix centins pour payer les frais de malle nous enverrons à toute personne qui en fera la demande nos catalogues illustrés de farces, attrapes, articles de magie, etc., etc., et inclurons absolument gratuitement: la boîte d'allumettes mystérieuse, article importé et entièrement nouveau en Canada. Profitez de cette offre en écrivant immédiatement. Adressez:

Wolfe Sales Co.

D'Israeli, - Qué

The Canadian Advertising Ltd.,

AGENCE CANADIENNE DE PUBLICITE

Place des Annonces dans tous les Journaux du Canada, aux prix les plus bas. Contrôle l'insertion des annonces et ne soumet à ses clients que des factures accompagnées de feuilles justificatives d'insertions. Ses clients comprennent le Haut Commerce Canadien et représentent un capital dépassant \$10,000,000.00.

Plans et Devis de Publicité au Canada gratis sur demande.

Les Rédacteurs—experts en Publicité et le personnel d'Artistes attachés à l'Agence s'occupent de la préparation des annonces, des illustrations adaptées aux goûts du public Canadien et les campagnes de publicité ainsi dirigées ont toujours donné les résultats les plus satisfaisants.

Notre expérience et nos services sont à la disposition de toute maison désirant étendre pratiquement et judicieusement ses affaires au Canada.

REFERENCES: LA BANQUE NATIONALE, MONTREAL.

Avant de placer vos ordres d'annonces, écrivez-nous — il y va de votre intérêt.

Royal Trust Building, 107, St-Jacques = Montreal, Can.

JUILLET



<i>Dim.</i>	<i>Lun.</i>	<i>Mars.</i>	<i>Mer.</i>	<i>Jeuvi.</i>	<i>Vend.</i>	<i>Sam.</i>
	1	2	3	4	5	6
7	8	9	10	11	12	13
14	15	16	17	18	19	20
21	22	23	24	25	26	27
28	29	30	31			

La Revue Populaire

PARAIT TOUS LES MOIS

ABONNEMENT:

à Canada et Etats-Unis:
Un An: \$1.00, - Six Mois: - - - - 50 cts
Montréal et Etranger:
Un An: \$1.50 - - Six Mois: - - - - 75 cts

POIRIER, BESSETTE & Cie.
Editeurs-Propriétaires,
200, Bouly. St-Laurent, MONTREAL.

Vol. 5, No 7, Montréal, Juillet 1912

Depuis la Tour de Babel

C'EST depuis lors qu'existe la confusion des langues et que les divers peuples expriment leurs idées chacun dans un langage différent, souvent expressif mais pas toujours harmonieux.

Ceci ne va pas sans inconvénient; tel qui, sans être prophète en son pays, est cependant un orateur aussi abondant que distingué, fait piteuse mine lorsqu'il franchit la frontière et ne peut même pas demander son chemin jusqu'au prochain village.

Depuis quelque temps, on a bien essayé de remédier à cet inconvénient par la vulgarisation d'une langue universelle, ce fut le "volapuck" de piteuse mémoire.

Au milieu de tous ces efforts plus ou moins couronnés de succès, il est assez intéressant de noter que, ce que la volonté des linguistes ne peut obtenir, le temps l'accomplit tout doucement, lui seul.

Il se produit, entre les peuples de langue différente, un libre-échange de mots qui s'enracinent dans la langue d'une manière aussi rapide que permanente.

A quoi cela tient-il?

Probablement à ceci que l'on trouve toujours meilleur ce qui vient ou paraît venir de loin...

C'est ainsi que, dans la langue anglaise, on commence à trouver nombre de mots bien français comme d'ailleurs les mots anglais deviennent légion dans la langue française actuelle.

En voulez-vous un court exemple? Lisez plutôt:

"Voici un baby qui sera peut-être plus tard un dandy ou un snob; il mangera des beef-steaks, dégustera un ice-cream et flirtera avec milady au skating en vrai gentleman; il aimera peut-être le sport, fréquentera les jockeys et sera un leader sur le turf, causant avec les reporters, ne manquant jamais le derby et parlant avec les grooms du book-making à l'heure du lunch... etc."

Ce français-là se comprend partout... quoiqu'il soit de l'anglais pour un bon tiers!


Voyons dans l'allemand; nous y trouvons maintenant quantité de termes français:

Kanonier, kavalierie, skandal, civile preisen (prix civils) restauration (restaurant) nouvelle (nouvelle) etc., etc., il faudrait de longues colonnes de la "Revue Populaire" pour tout dénombrer!

On le voit, les peuples aiment à échanger des mots entre eux, malheureusement ce sont parfois de gros mots et cela se termine par un échange de horions...

C'est surtout relativement aux relations courtoises que, depuis la Tour de Babel, il n'y a pas moyen de s'entendre.

Roger Francoeur.



Vers a Margot

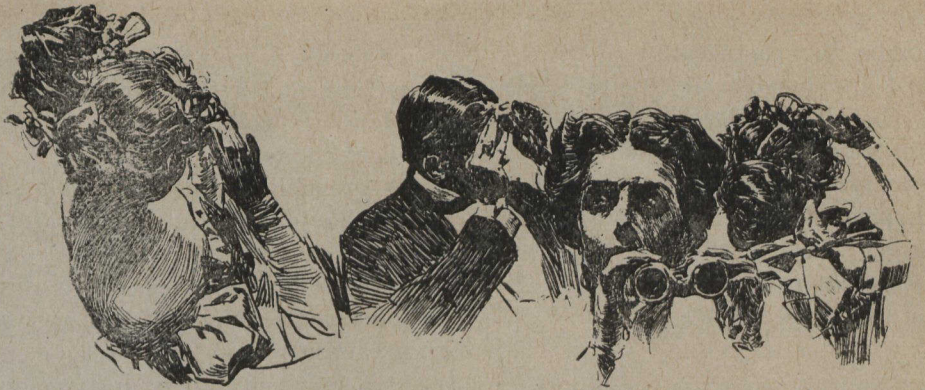
Et mon âme a perdu ses rêves de jadis...
Etalant sans pudeur sa fausse destinée
Elle cherche sans cesse un autre paradis
Ou reposer le but d'une course obstinée:
Oui, mon âme a perdu ses rêves de jadis!

Au loin des nuits se meut le moment de l'attente:
Que m'importe l'amour, l'espace ou l'avenir.
Je voudrais entonner d'une voix éclatante
La chanson de l'oubli d'un cruel souvenir...
Au loin des nuits se meut le moment de l'attente.

Le mensonge éternel de la vie et des morts
A gravé dans mon coeur l'immensité du doute;
Et dans mes rires fous grimace le remords
Cadavérique et lent du spectre qu'on redoute:
Le mensonge éternel de la vie et des morts!

Et j'attends sans frémir l'heure de comparaître
Devant Celui qui donne à chacun son fardeau,
Si mon âme et mon coeur sont un tout en mon être
Au grand jour tombera l'effroyable bandeau:
Oui, j'attends sans frémir l'instant de comparaître!

Ernest MARTEL.



Au théâtre

L'ENVERS DE LA SCÈNE

Par Louis Roland

ON aime à aller au théâtre, mais, à condition surtout que la pièce représentée donne, autant que possible, l'illusion de la vie réelle.

Pour atteindre ce but, il faut naturellement tout d'abord de bons artistes mais cela ne suffit pas.

Placez ceux-ci sur une scène dépourvue de tous accessoires de décors et autres et, quel que soit leur talent, le public n'aura qu'une impression très ordinaire, les scènes ne vivront pas à ses yeux, en un mot, l'effet sera presque nul.

Prenez, au contraire, des acteurs très ordinaires, secondez leur jeu au moyen de tous les "trucs" en usage à peu près partout maintenant et vous serez étonné du changement.

Rien de plus naturel, donc, qu'on ait perfectionné le plus possible tous ces "trucs", que l'on ait inventé toutes sortes de mécaniques imitant les divers bruits qui frappent nos oreilles dans la vie

réelle, que l'on ait, en un mot, doublé la scène d'une vie factice.

Le machiniste de théâtre est une espèce d'être universel qui, à son gré, galope comme un cheval, mugit comme la tempête, gronde comme la foudre, siffle comme la locomotive ou terrifie les oreilles des spectateurs par le fracas de batailles... bien inoffensives.

Beaucoup de nos lecteurs—pour ne pas dire tous—connaissent déjà un peu cela. Le "drummer" de nos salles de vues animées est en petit ce qui existe en grand dans les théâtres à troupe nombreuse.

Néanmoins, une promenade dans la partie spécialement réservée aux machinistes ne peut qu'être intéressante car elle dévoilera à nos amis certains petits secrets de métier dont l'effet produit est aussi saisissant que leur simplicité est enfantine.

—

En ce qui concerne les décors, toutefois,

la chose est plutôt compliquée. Voyons comment se fait ce travail.

Une demi-douzaine d'artistes s'occupent à ébaucher des toiles de fond, en chantant et en riant entre eux, pour ne pas faire sans doute mentir le proverbe, qui dit que :

Les peintres et les pinçons,
Se valent par les chansons.

Ces deux vers de mirliton sont d'une vérité absolue.



L'un, siffle dans ses doigts, l'autre frappe un tambour avec un balai : voilà pour un train en marche.

Les artistes décorateurs, qui sont là dessinant et peignant debout, le décor étant étalé sur le plancher.

Ils ont pour cela des outils spéciaux, des pinceaux énormes, à manches longs d'un mètre, et des porte-fusains de même taille. Point d'appui-main. Leur palette

n'est autre chose qu'une planche d'une verge carrée à trois rebords, sur laquelle ils mélangent les tons, puisés au préalable dans des pots en forme de marmite qui contiennent les couleurs.

Au premier abord, ça paraît simple comme bonjour : c'est, au contraire, difficile en diable, car les décors d'intérieur doivent être exécutés, toutes proportions gardées bien entendu, avec autant de précision qu'une miniature.

On a, en premier lieu, une "maquette" c'est-à-dire une construction en carton découpé représentant le décor tel qu'il sera terminé. Cette maquette, de très petites dimensions, sert de modèle et doit être faite avec la plus grande précision.

Le prix moyen d'un décor ordinaire est de 3 dollars la verge carrée.

Nulla part plus qu'à Londres, on ne pousse jusqu'à la minutie le souci de la mise en scène. Au point de vue de la peinture du décor, les artistes français sont supérieurs aux artistes anglais ; mais pour l'agencement d'ensemble de ce décor, les metteurs en scène d'Angleterre valent beaucoup mieux. "Là, un arbre est un arbre, une colonne est une colonne, avec l'aspect qui leur est propre et non pas un morceau de toile clouée sur des montants de bois... Les arbres qui se dressent au-devant de la scène ne sont point figurés à plat sur des châssis ; mais, moulés et construits, avec le relief rugueux d'une écorce vénérable, ils ont l'apparence d'arbres vrais..."

Certaines pièces demandent, pour les monter, une somme de travail formidable. En veut-on un exemple ? Veut-on sa-

voir aussi combien de personnes ont travaillé à "Jules César" représenté sur une des grandes scènes européennes?

Les décors ont employé vingt menuisiers pendant trois mois.

Le décorateur a bien occupé une vingtaine d'artistes, également pendant deux mois, pour la peinture.

Le marchand de toile en a fourni 4,500 verges.

Le fournisseur de bois a livré 6,000 pieds de madriers, c'est-à-dire de quoi construire une maison confortable.

Les costumes ont occupé 25 ouvrières pendant deux mois et il y eut également besoin d'un véritable régiment de perruquiers, cordonniers, armuriers, brodeurs, coiffeurs, ce qui représente largement le labeur d'une centaine d'ouvriers pendant plusieurs semaines.

Pour la représentation, il fallut 45 artistes, 250 figurants, 70 machinistes, et cent employés divers (contrôleurs, régisseurs, habilleurs, ouvreuses, etc.)

Etonnez-vous après cela du prix de certaines places!

Dans une oeuvre comme "Jules César" la figuration occupe le premier plan et c'était là un des gros problèmes à résoudre.

Dans les centres où se trouvent de grandes scènes, le métier de figurant est une profession déterminée. Les théâtres parisiens, hélas! n'ont pas cette ressource et il faut les recruter au jour le jour dans une population de gens momentanément sans travail, vagabonds ou rôdeurs de profession.

Ce sont des gens dangereux lorsque les circonstances, en agglomèrent 200 ou 300 dans des locaux restreints.

Il est à la fois triste et amusant de dépouiller un loqueteux de ses nippes pour le transformer un quart d'heure après

devant 1,200 spectateurs attentifs et souvent narquois en un grave préteur romain aussi majestueux que réfléchi.

Ce qui complique encore les choses c'est que ce sont les apaches qui sont les plus délurés et les plus intelligents.

Un théâtre, entre autres, avait même, près de cette population spéciale, une si mauvaise réputation que les miséreux et les rôdeurs recrutés autour des asiles de



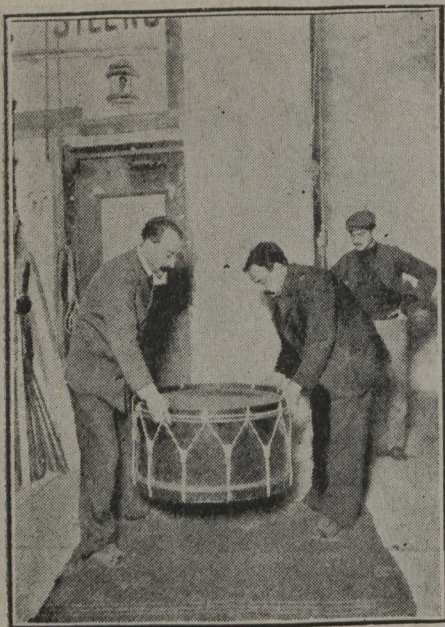
Un cylindre de bois et un large ruban de soie; avec cela on fait du vent à volonté... ou tout au moins le bruit.

nuit refusaient de s'aventurer si loin et qu'on a fallu doubler presque leurs salaires pour les décider à passer les ponts...

Si le spectateur reste avec raison assez indifférent au récit du labeur et des efforts accomplis pour préparer le spectacle, nous sommes cependant convaincus qu'il s'amuserait beaucoup s'il lui était possible d'assister dans la coulisse au cu-

rieux manège du personnel pendant la marche de la pièce.

Les diverses manoeuvres suggèrent plutôt l'idée d'un travail d'usine que la pensée d'une manoeuvre de théâtre. Le cintre, avec ses fils multiples, a bien plus l'air du gréement d'un bateau. L'enlèvement du plancher de la scène pour l'acte du Forum fait songer à quelque échappée sur les travaux d'un immense chantier.



La grenaille de plomb sur un tambour bien tendu imite à merveille la pluie... mais ça ne mouille pas.

Si l'on considère que tous ces amas de matériaux sont remués, tirés des cases, suspendus ou plantés, enfin guindés et garnis d'appareils mobiles d'éclairage, différents pour chaque tableau, on se rendra compte de l'effort journalier, du soin et de l'ordre nécessités.

Il est bien certain qu'il serait plus facile dans les vingt minutes de l'entr'acte, de

déménager complètement tout un grand appartement que de planter certains décors.

Maintenant, comment obtient-on tous ces divers bruits qui viennent donner au spectateur une illusion parfois complète et qui sont le complément indispensable de toute pièce bien montée?

Voilà où il y a encore de quoi faire provision d'étonnement et d'amusement.

Voici, par exemple, un tableau où le vent, la pluie, les éclairs et le tonnerre font rage; involontairement on pense à son manteau de caoutchouc ou à son parapluie...

Derrière la scène, qu'y a-t-il?

Un cylindre en bois qui frotte en tournant sur un large ruban de soie, voilà pour le vent, celui-là ne déracinera pas les arbres!

La pluie s'imité parfaitement bien au moyen de grenaille de plomb qu'on laisse tomber sur la peau d'un tambour parfaitement tendu et les éclairs proviennent tout bonnement d'une boîte spécialement agencée où s'enflamme de la poudre de lycopode ou du magnésium en poudre.

Quant au roulement du tonnerre, il est réédité des allées de bowling et se produit le plus aisément du monde à l'aide des boules qui servent à ce jeu en honneur au Canada.

Veut-on maintenant impressionner l'assistance par le sourd grondement du canon? Là on ne brûlera guère de poudre et même pas du tout car le canon sera remplacé par un gigantesque tambour de sept à huit pieds de diamètre qu'un "artiste" dans le genre saura faire résonner de façon à passer par toute la gamme vo-

cale du "brutal" depuis la détonation violente jusqu'au grondement étouffé venant du lointain...

Maintenant, c'est une porte que l'on



C'est avec cette boîte d'aspect inoffensif qu'on produit de terribles éclairs... inoffensifs également.

veut enfoncer; sous l'effort de l'acteur, la cloison gémit puis elle cède brusquement dans un craquement absolument naturel... et pour cause.

La porte n'est pas fracturée, non, mais derrière, un machiniste a cassé sur son genou une planche mince à l'instant précis où la porte a paru céder.

Au théâtre, on le voit, tout n'est qu'illusion. Hélas! n'en est-il pas souvent de même dans la vie?

On a conté bien souvent comment se font les bruits de théâtre: depuis le vent jusqu'à la pluie, à l'orage et au reste; on met à contribution la tôle qu'on agite,

le rouleau de soie qu'on dévide en le faisant frotter sur quelque chose; et bien d'autres petits trucs du même acabit.

On s'est trouvé en présence d'une grande difficulté, quand on a voulu faire entendre, dans la coulisse, une série de chevaux martelant le sol de leur trot, puis des chevaux arrêtés piaffant et grattant le sol de leur sabot. On peut bien donner l'illusion du roulement d'une voiture, parce que, alors, on fait abstraction du bruit des pas de chevaux, et qu'on se contente de faire rouler effectivement un chariot quelconque, en accompagnant son déplacement de l'inévitable bruit de grelots, qui est si suggestif. La difficulté était bien plus grande pour des cavaliers, une troupe de soldats censée s'approcher de la maison où se passe la scène.

Pour imiter à s'y méprendre le bruit du sabot creux, il suffit de frapper légèrement un mur avec des noix de coco vides; on règle le nombre des chocs dans un temps donné et leur alternance, d'après l'allure du battement des sabots de chevaux, à telle ou telle allure. Pour l'arrêt des cavaliers, il faut que les chocs se raréfient peu à peu, suivant un rythme logique, dirigé par le chef de l'équipe des machinistes qui sont chargés de heurter en cadence les noix de coco sur la muraille.

Quant au grattement du sabot du cheval sur le sol, il s'obtient toujours avec une noix de coco; mais cette fois on la fait glisser à plat sur la surface de la muraille. Il faut naturellement un certain doigté pour obtenir un résultat parfait; mais l'effet est tout à fait complet.

—

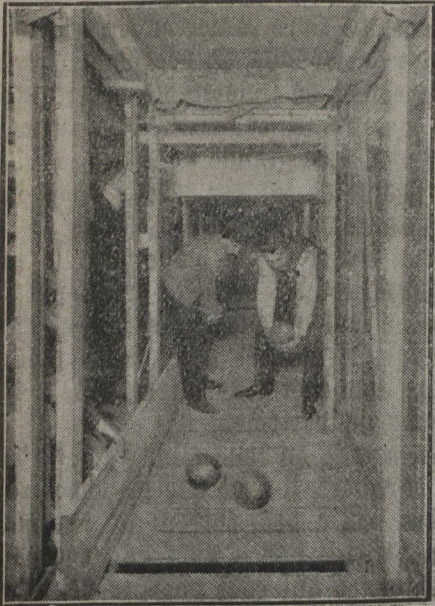
Je termine par le récit d'une "mise en scène" toujours imprévue, celle-là,

mais qui arrive plus fréquemment qu'on ne le croit.

Il s'agit des farces que se jouent les acteurs entre eux et ceci à la barbe du public.

Une des niches les plus ordinaires que se font les gens de théâtre consiste à essayer d'empêcher leurs camarades de faire rire le public venu tout exprès.

Sans souci de la pièce, sans respect pour



Le roulement de boules donne l'illusion parfaite du roulement du tonnerre. Ce sont des orages pour rire.

l'auteur, avec un remarquable sans-gêne, acteurs et actrices, pour paraître spirituels, tronquent le texte, changent les répliques, modifient les situations afin d'ennuyer ceux qu'ils jalouent. Car la jalousie joue un aussi grand rôle au théâtre que dans la vie.

D'autres mobiles poussent aussi les comédiens à se jouer des farces, dont plu-

sieurs sont demeurées légendaires. Certains excellent dans l'art de gêner en scène leurs camarades, tandis que d'autres, au contraire, ne se laissent intimider par personne.

Chilly, le fameux directeur de l'Ambigu, avait la réputation de toujours parer les coups imprévus de ses pensionnaires.

Un soir, il refusa une avance de salaire à celui qui jouait le traître dans le drame qu'on représentait.

A un moment de l'action, le directeur, costumé en seigneur du temps de Louis XIII, devait abattre, d'un coup de pistolet, le traître en question. Essuyant bravement le coup de feu, le traître resta debout et s'écria :

—Tu m'as manqué, à nous deux!

Le public applaudissait à tout rompre et, joyeux, frappait du pied. Chilly, très sûr de lui, tira son épée, mais le traître la lui arracha des mains.

—Veux-tu mourir? répétait tout bas Chilly.

—Donne-moi une avance, répondit obstinément le traître.

Chilly empoigna les pincettes qui garnissaient la cheminée. A tour de bras il frappait, mais en vain.

—Meurs, ou je te flanque à la porte.

—Donne-moi une avance...

Comme la scène se prolongeait, dans la salle, les spectateurs commençaient à s'impatienter. Chilly consentit à faire l'avance et le traître se décida à mourir.

Certains artistes sont payés fort cher, mais il y a quelques auteurs dramatiques qui, eux aussi, empochent la forte somme.

Un de ceux qui gagnent le plus d'argent à cette heure est M. Edmond Rostand.

Songez donc! l'“Aiglon” a fait longtemps chaque jour ses 2,200 dollars, ci \$260 de droits, et “Cyrano” ses 2,000 dollars, ci \$240. En sorte que l'heureux poète empoche quotidiennement, 500 dollars,—un budget de roi.

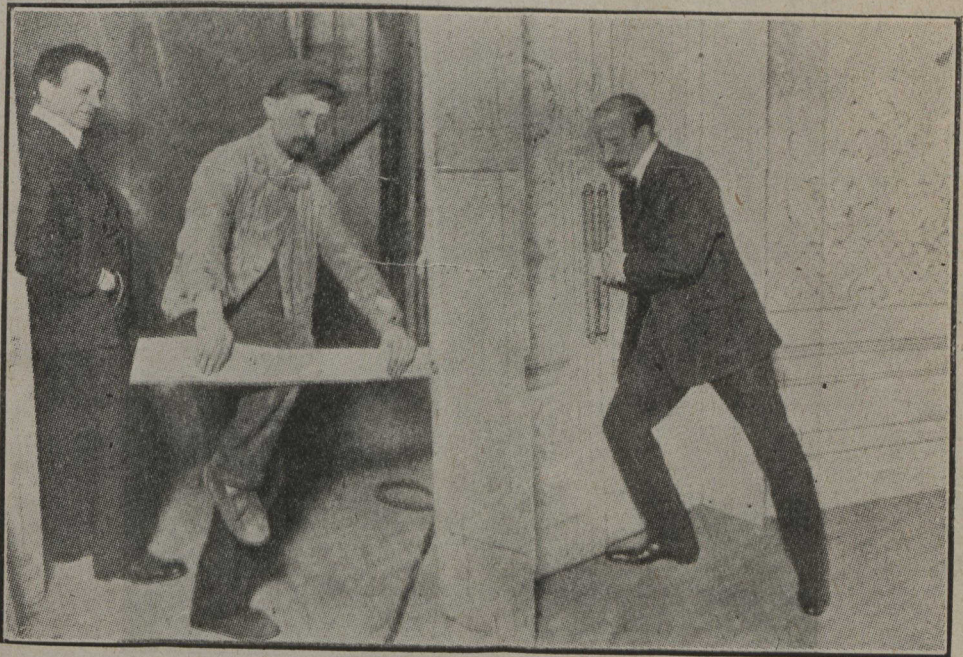
Ces gains sont tout modernes; au début du dix-septième siècle, Hardy touchait “trois écus” par pièce. (1.90).

Plus tard, Corneille exigeait davanta-

pour “Andromaque”; Quinault, à son début, n'en toucha que cinquante.

Souvent, le poète, par magnanimité, ne demandait rien. Quand il demandait, il recevait peu. L'“Alyonée”, du Du Ryer (1639), fut achetée à raison de 40 cents le cent de petits vers, et de 80 cents le cent de grands.

“Tartufe”, un chef-d'oeuvre et une pièce à scandale, fut payé deux mille



Une planche que l'on brise sur son genou derrière une porte, cela suffit pour enfoncer cette porte sans la fracture.

ge. Il eut même, une fois, la chance d'avoir deux mille livres pour une tragédie, le triste “Attila”; mais c'était le plus glorieux de son temps, et c'était Molière qui payait.

Ce fut, il est vrai, un cas unique, une générosité sans pareille.

La moyenne était infiniment au-dessous: Racine eut cent cinquante écus

livres, (\$400) chiffre inouï, par le libraire qui l'imprima.

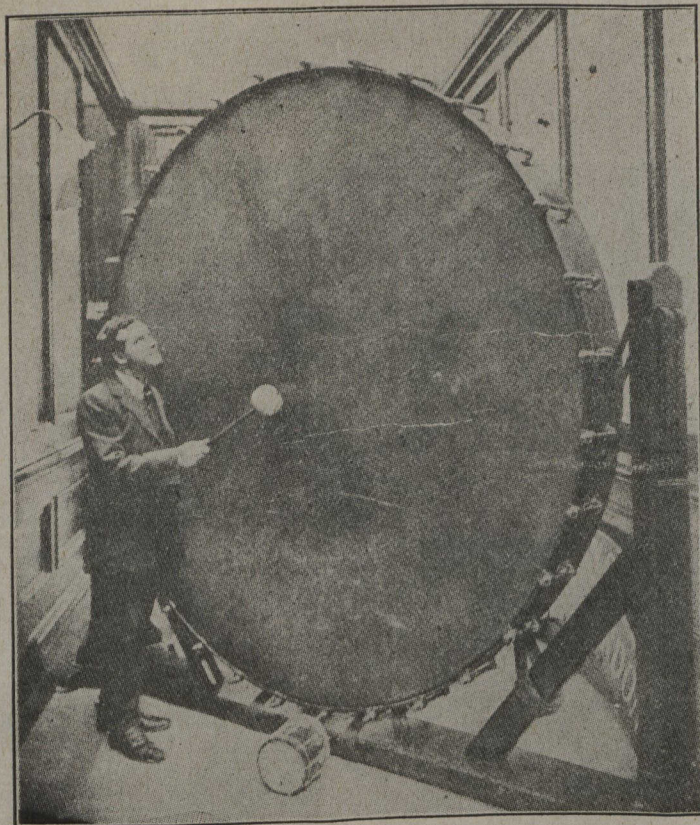
Nous trouvons dans une revue allemande des détails prouvant que, même en des temps plus rapprochés, le sort des auteurs allemands n'était guère plus heureux.

Le poème de la “Messiade”, dont le succès fut considérable, fut payé à Klopstock deux thalers pour la première édi-

tion, un ducat pour la seconde, plus un "complet sur mesure" à prendre chez le tailleur de son éditeur Lessing fut toujours payé dérisoirement. Goethe, cependant, sut exiger de ses éditeurs des hono-

Aujourd'hui, en Allemagne, les auteurs arrivés atteignent facilement à l'aïssance, et même à la fortune.

Le seul roman "Aïeux" a rapporté à Gustave Freytag 420,000 marcs. Les oeu-



Après la poudre sans fumée, le canon sans poudre! C'est ce gros tambour qui n'a jamais tué personne.

raires convenables. L'éditeur Cotta lui a payé plus de 400,000 marcs (100,000 dollars) et à ses héritiers 470,000 marcs. Schiller n'atteignit pas, à beaucoup près, un tel chiffre.

vres de Fritz-Reuter lui ont valu plus de 2 millions de marcs. Enfin, Sudermann, le dramaturge connu, a touché jusqu'à présent plus de 300,000 marcs de droits d'auteur.



LA PIERRE FATALE

Le fameux diamant bleu dit "Diamant Hope," a, paraît-il, disparu avec le "Titanic," emportant au sein des ondes sa lugubre carrière, dont toutes les étapes ont été jalonnées par des calamités, des désastres et des crimes...

La "Pierre fatale" fut rapportée de l'Inde en 1688 par le fameux voyageur Jean-Baptiste Tavernier, qui la vendit à Louis XIV.

Mais l'argent ne profita pas à Tavernier qui mourut ruiné après une suite d'événements fâcheux.

Entre temps, le diamant bleu était devenu un des bijoux de la couronne de France. Mme de Montespan tint à le porter et elle l'obtint facilement de Louis XIV ; mais, de ce jour, la faveur dont elle jouissait déclina ; le diamant rentra dans les écrins de la couronne, Mme de Montespan mourut abandonnée de tous.

La première fois que Louis XIV porta le diamant Hope, ce fut le 7 février 1715 pour recevoir un ambassadeur du Shah de Perse, qu'il voulait éblouir par ses pierreries : pendant l'été de la même année, le Grand Roi mourait.

Ce fut Marie-Antoinette qui, la première, retira ensuite de son écrin le diamant bleu ; la princesse de Lamballe, son amie, le vit souvent, l'admira et obtint de la reine qu'elle le lui prêtât. Marie-Antoinette elle-même porta le diamant bleu à plusieurs bals de la cour ; peu d'années après, la populace promenait la tête de la princesse de Lamballe au sommet d'une pique et Marie-Antoinette mourait sur l'échafaud.

Le diamant bleu avait été enlevé des Tuileries avec les autres bijoux de la couronne et déposé au garde-meuble ; un voleur l'en enleva, et pendant quelque temps le talisman maudit disparut.

Malheureusement il reparut, passa successivement en de nombreuses mains et laissa partout sa trace fatale.

Henry Hope, qui l'avait acheté de l'infortuné roi d'Angleterre, George IV, le vendit, en 1900, au prince russe Kanitovski, pour une actrice parisienne que le prince tua en scène d'un coup de revolver le premier jour où elle le portait.

Successivement on le retrouve entre les mains d'un financier qui devient fou, d'un joaillier grec qui tombe dans un précipice avec sa femme et se tue.


Le "Hope" est acheté après par Abdul-Hamid, dont on connaît la chute, puis par un riche marchand, M. Habib, qui périt dans un naufrage, près de Singapoor : on croyait même que le diamant avait sombré avec lui, mais il était resté en France.

Enfin, en janvier 1911, il était acheté par un millionnaire américain, M. Edward MacLean, pour un million et demi.

A cette époque, on mit en garde le nouvel acquéreur contre les tristes inconvénients de son joyau.

Le Diamant fatal, il faut l'espérer, aura terminé définitivement sa sombre histoire.

Il nous est défendu d'être superstitieux, néanmoins il faut reconnaître que certaines choses s'adaptent à de lugubres circonstances.



Le Coucher de la Morte

— o —

Il n'y avait point de jour où elle ne reçut à sa cour sept ou huit mille sonnets autant d'élégies, de madrigaux et de chansons qui étaient envoyés par tous les poètes de l'univers. Toute belle était l'objet de la prose et de la poésie des auteurs de son temps...


Un jour qu'elle sentit que son coeur était las,
Voyant qu'il lui faudrait mourir à cette peine,
Elle fit travailler une bière d'ébène,
Et disposer au fond de riches matelas.

Pour qu'ils fussent moelleux, elle les fit emplir
De tout les billets doux dont on l'avait lassée;
Dans la chambre on les fait apporter par brassée,
Et bientôt le tapis s'en voit ensevelir.

Longtemps on en bourra les coussins de linon;
Sans trêve on les tassa dans les grands sacs d'étoffes;
Parfois on voyait luire, au passage des strophes,
Parfois, à la volée, on démêlait un nom.

Mais quand elle se fut de ce geste acquittée,
La Belle fut plus calme en songeant que, ce jour,
Elle aurait, pour dormir, sa dernière nuitée,
Un lit harmonieux de murmures d'amour.

Or, quand elle fut morte, et sous la plante sombre,
Lorsqu'on l'eût mise au lit de son cercueil soyeux,
Elle entendit vibrer un cliquetis joyeux,
Comme un bruit de rameaux dans un sentier plein d'ombre.



On eut dit un baiser de brise très léger
Sur les feuilles du tremble aux murmures peureuses ;
Un long chuchotement de choses langoureuses
Que parfois des sanglots paraissent asperger.

Modulant des aveux, des larmes, des prières,
Des adorations, des imprécations,
Qui passaient sur le champ lointain des passions,
Tel qu'un soupir du vent sur les roses bruyères.

Et c'étaient les espoirs et les désirs d'un jour
Qui reprenaient de loin leur tendresse infinie
Pour tramer à la morte un lit de symphonie,
Un glas délicieux, "De Profundis" d'amour !

Et quand les érudits et les archéologues,
Ouvrirent le tombeau de cette Tahoser,
Ce qu'ils virent fut propre à leur faire poser
L'air expérimenté de leurs allures rogues ;

La morte, par mille ans de ténèbre arrosée,
Dormait sans une atteinte et sans une douleur ;
En sa couche d'amour, on eut dit une fleur
Que de loin vivifie une ancienne rosée.

D'un effluve d'extase éternelle embauffée,
Sur un tapis de mousse, immarcescible lis,
Elle était sur le bord de ses rêves pâlis,
Celle qui ne meurt point, tant elle fut aimée !

Mais quand du divin socle ils la firent descendre
Pour chercher du secret l'invisible filon,
Ce qui reste du vol saisi d'un papillon
Leur filtra dans la main, en lumineuse cendre !



FLEURS DE JUILLET



ROMAN COMPLET

Les Vingt Mille Francs de Simon Renard

— o —
Par Francis Tesson.
— o —

I.

C'est au "Grand-Dauphin", une auberge rustique, isolée, campée comme une sentinelle perdue en plein champs, sur le bord de la grande route de Paris à Bayonne, à quelques lieues de Chartres, que se sont passés, il y a une trentaine d'années, les événements que nous allons raconter.

Le jour se levait. Le père Jean, le maître de l'auberge du "Grand-Dauphin", venait d'imiter le soleil, et, debout sur le seuil de sa porte, il humait l'air matinal.

Juin touchait à sa fin. On entendait l'alouette chanter dans les sillons d'où s'élevaient des senteurs balsamiques. La brise glissait avec un roucoulement joyeux sur les épis mûrissants, les courbait au passage et donnait à l'immense plaine de la Beauce l'aspect d'un océan de flots d'or se heurtant dans un flux et un reflux cadencé.

Mais ce spectacle, qui eût ravi d'aise un parisien ou un artiste, laissait le père

Jean indifférent.

De temps à autre il plongeait un regard anxieux au plus profond de la courbe que décrivait la route, et le front plissé, la bouche crispée, il marmottait entre ses dents.

—Holà! holà! mon Dieu! pourvu que Simon Renard ait dit oui!

L'aubergiste répétait pour la dixième fois son monologue, lorsqu'un tourbillon de poussière, qui s'élevait au loin, attira son attention.

—Qui vient là? exclama-t-il.

Il mit les deux mains au-dessus de ses yeux en manière d'abat-jour et regarda plus attentivement, puis tout à coup fit un brusque saut en arrière:

—Miséricorde! grommela-t-il, on dirait le cabriolet de Gilpin, l'huissier.

Le père Jean avait une excellente vue; c'était bien un cabriolet en effet qu'on entrevoyait, au loin, sur la route poudreuse, un cabriolet que traînait à toutes jambes un magnifique cheval percheron.

Le cheval semblait avoir des ailes, tant

il dévorait rapidement l'espace; mais à mesure que le véhicule approchait, le visage de l'aubergiste se rembrunissait davantage.

—Holà! holà! j'ai peur, murmurait-il. M. Gilpin, par ici; c'est mauvais signe pour toi, pauvre Jean! Simon Renard n'a pas dit oui! holà! holà! c'est bien fini, mon pauvre vieux: Adieu! l'auberge!

Comme le père Jean achevait ces derniers mots, le cabriolet fit halte devant l'auberge et l'huissier Gilpin sauta à terre. Il n'était pas seul; un de ses clercs l'accompagnait.

L'huissier Gilpin était un familier du "Grand-Dauphin". Il n'y avait pas de semaine qu'il n'y entrât se restaurer ou se rafraîchir, quand les hasards de ses courses le conduisaient de ce côté.

On le citait, en dehors de ses fonctions, comme un homme ouvert, franc et ayant toujours le mot pour rire. Aussi lui faisait-on fête d'ordinaire à l'auberge et l'accueillait-on comme un de ces hôtes auxquels on réserve toujours la meilleure bouteille de derrière les fagots. Mais ce matin-là, le père Jean n'était pas en veine, car dès qu'il aperçut l'huissier, il s'éclipsa comme s'il eût vu le diable. L'huissier, de son côté, au lieu de son bon rire sonore, avait stéréotypé sur sa figure une gravité solennelle et froide de mauvais augure.

C'est que les rôles étaient changés. M. Gilpin, au lieu de venir en client, venait en officier ministériel chargé d'exercer les sévères fonctions que la loi lui confère.

Le père Jean avait fui, pour ainsi dire, à son aspect, force fut donné à l'huissier Gilpin d'aller le réclamer dans l'intérieur de l'auberge.

Il fit un signe à son clerc. Celui-ci attachait au pieu destiné à cet effet le cheval tout fumant de la course rapide qu'il ve-

nait de fournir, puis s'armant d'une serviette en vieux maroquin noir, qui contenait des plumes, un écritoire et une collection de papiers frappés au sceau de l'Etat, il se mit en devoir de suivre maître Gilpin, son patron.

Mtre Gilpin et son scribe pénétrèrent dans la salle commune de l'auberge, à la recherche du père Jean. Ce dernier tremblait de tous ses membres. Au bruit des pas, il se laissa choir sur un tabouret et murmura d'une voix étranglée:

—Qu'y a-t-il pour votre service, mon bon monsieur Gilpin?

L'huissier poussa d'abord plusieurs hum! hum! embarrassés.

—Je viens pour le billet de Simon Renard, articula-t-il enfin.

Les paroles de l'officier ministériel tombaient lentement, une à une, et comme à regret.

Le père Jean hocha tristement la tête.

Il régna alors dans la salle d'auberge, dont les volets à moitié clos interceptaient le jour, un silence qui semblait peser également sur les acteurs de cette scène. L'huissier reprit le premier la parole:

—Etes-vous en mesure de payer? demanda-t-il, en s'efforçant de dissimuler sa rudesse habituelle.

—Hélas! non, mon bon monsieur Gilpin, soupira l'aubergiste.

—Versez du moins un acompte, rien qu'un acompte, sur les cinq cents francs échus, et je ferai prendre patience à mon client qui, je dois vous l'avouer, est très monté contre vous.

—Je le voudrais, gémit l'aubergiste, mais sur mon âme, sur l'âme de ma pauvre défunte, il ne me reste pas un rouge liard à la maison.

En cherchant bien, peut-être vous serait-il possible de réunir... mon Dieu... ne fût-ce qu'une centaine de francs. Al-

lons, père Jean, voyons, réfléchissez. Faites quelque chose et je prends sur moi de différer les poursuites, quoique j'aie reçu à votre égard les ordres les plus rigoureux.

Le père Jean baissa de nouveau la tête.

—Que voulez-vous que je vous dise, monsieur Gilpin? balbutia-t-il; je suis, pour l'heure, absolument sans ressource. Voilà la vérité. Je n'ai plus rien, je suis ruiné. Ce n'est pas ma faute, allez; je suis un honnête homme; mais depuis quelque temps tout se réunit contre moi; le feu, la grêle, la mort, le ciel et les hommes. Vous le savez bien, vous qui me connaissez, s'il y a de ma faute. C'est ma femme d'abord qui meurt, ma pauvre Catherine! après dix-huit mois de maladie. Ça m'a coûté les yeux de la tête, car, Dieu merci, je ne lui ai rien épargné, à la pauvre chère défunte, ni médicaments, ni médecins. Toutes nos économies y ont passé, toutes! Elles n'étaient pas grosses, les économies, quoiqu'on ait travaillé dur et ferme toute sa vie. N'importe! Catherine est morte sans se douter que la gêne entrerait après elle au logis.

L'aubergiste s'arrêta pour essuyer une larme qui s'obstinait à briller sous sa paupière.

—L'année d'avant, reprit-il, mes blés avaient grêlé: récolte nulle. L'été suivant, la récolte ayant belle apparence, je me disais: Allons, mon pauvre Jean, la chance te revient, la morte a prié pour toi là-haut. Ah! bien oui! Et l'incendie, monsieur Gilpin, je comptais sans l'incendie! Je fais une moisson superbe; mais vous le savez, le feu prend dans mes meules de grain; tout brûle en une nuit, et je n'étais pas assuré! Ah! malheur! relevez-vous donc après de pareils coups! Et puis, pour comble, voilà le chemin de fer, le maudit chemin de fer qui passe à

cent pas d'ici et qui m'enlève ma clientèle. Plus un sou de recette; c'est une pitié, monsieur! L'auberge du "Grand-Dauphin", qui ne désemplissait pas autrefois, est à présent aussi vide que la campagne en plein mois de décembre. Et maintenant allez, accomplissez votre office; saisissez tout, vendez tout. Je n'y puis rien.

Il sanglota quelques instants, puis retrouvant un geste d'énergie farouche:

—J'ai souffert, j'ai lutté, pourtant. Je me suis contenté pour vivre d'un peu de pain bis et d'eau claire. J'ai usé ma santé dans un travail sans trêve; et ma fille, ma Catherinette qui n'a que seize ans, travaille chez des étrangers comme une mercenaire. Est-ce que vous croyez qu'on vous tient compte de cela? Allons donc! Voilà que pour une misérable somme de cinq cents francs, qu'il m'est impossible de rembourser à date fixe, un homme qui est riche, un homme qui n'attend pas après ces cinq cents francs pour faire honneur à ses affaires, va me jeter à la porte de chez moi, comme un malfaiteur, comme un chien! Oh! misère!

L'huissier semblait ému.

—Si cela ne dépendait que de moi, dit-il, croyez bien, père Jean, que je vous épargnerais aujourd'hui cette douloureuse extrémité. Mais j'ai des ordres impitoyables.

—Oh! je ne vous en veux pas, à vous, monsieur Gilpin, soupira l'aubergiste.

Le père Jean cacha son front dans ses mains crispées et sanglota.

—Inventoriez, dit à mi-voix l'huissier à son clerc.

Tandis que le scribe griffonnait force pattes de mouche sur le papier ministériel, maître Gilpin s'approcha du père Jean, et lui frappant amicalement sur l'épaule:

—Un conseil d'ami, lui dit-il à mi-voix,

allez trouver encore une fois Simon Renard. Dites-lui ce que vous venez de me raconter, vos malheurs, votre courage, votre bonne volonté. Ce qu'il vous a déjà refusé, il vous l'accordera peut-être. Il n'a pas besoin d'argent, car je sais, de source certaine, qu'il a reçu hier une vingtaine de mille francs dont il cherche le placement. Le moment est donc favorable pour l'attendrir.

—Je ferai cette démarche, soupira l'aubergiste, c'est la dernière chance qui me reste. Je veux tenter le sort jusqu'au bout, ne fût-ce que pour ma fille.

—C'est cela, reprit l'huissier; voyez Simon Renard aujourd'hui même et arrangez les choses avec lui; sinon, mon pauvre père Jean, je serai obligé de faire votre vente.

—Je n'y survivrai pas, soupira l'aubergiste. Oh! ma Catherine, mon enfant chérie!

Après un dernier conseil amical sur les moyens d'obtenir du temps de son créancier, l'huissier prit congé de l'aubergiste.

Et comme le cabriolet les avait éloignés déjà de quelques tours de roue, maître Gilpin daigna condescendre jusqu'à prendre son clerc pour confident:

—Hum! fit-il, il faut bien consoler un peu les gens et leur mettre du baume dans le coeur. Mais si le pauvre bonhomme n'a que la clémence de Simon Renard pour le tirer d'embarras, adieu ses beaux jours. Il sera plus facile de faire pleurer un bloc de roche que d'atteindre ce diable de Simon.

—Je suis de votre avis, répondit sentencieusement le clerc.

II

Le père Jean suivit longtemps d'un regard attristé le véhicule qui emportait

l'huissier et son clerc.

Hélas! il n'avait, lui aussi, qu'une confiance médiocre dans le succès de sa démarche auprès de Simon Renard. Ce n'était pas la première fois qu'il avait maille à partir avec ce créancier impitoyable, et il avait payé pour savoir ce que pouvaient les prières et les larmes sur ce coeur de granit.

Simon Renard était un de ces usuriers rapaces, auxquels tous les moyens paraissent bons pour accroître une fortune édiflée avec les sueurs et les dernières ressources des gens besogneux. Il tenait à la fois du corbeau dont il avait quelque peu le profil, et du renard dont il portait le nom. Il flairait les bonnes aubaines avec une pénétration particulière et savait tirer avantage des ruines que la malechance causait autour de lui.

Son point de départ était infime. Il avait été d'abord fossoyeur. On ne gagne pas gros à ce métier; aussi le délaissa-t-il bientôt pour celui de garnissaire et de crieur public dans les ventes faites par autorité de justice. Au lieu d'enterrer les corps, il enterrait maintenant la fortune, l'honneur et l'espoir des gens.

Il achetait, il revendait, il brocantait, il trafiquait, s'inquiétait fort peu des cris de désespoir des veuves ou des pleurs des orphelins auxquels l'impitoyable justice enlevait leurs dernières ressources. Tout lui était bon: le moindre chiffon, la moindre guenille.

A ce métier, qu'il exerça durant une vingtaine d'années, il gagna l'exécration publique et une fortune que les moins audacieux élevaient à deux cent mille francs, somme énorme pour un pays où les petites bourses sont en majorité, cette fortune, loin de le satisfaire, ne fit qu'accroître encore son âpreté au gain.

Il ne changea rien à son genre de vie et

il continua d'habiter seul, avec deux chiens de garde, une baraque isolée qu'il avait eue pour une bouchée de pain. après la faillite de l'ancien propriétaire.

Seulement, de crieur public, il se fit prêteur sur gages. Il prêtait à la semaine, il prêtait au mois, il prêtait à l'année, il prêtait à cinquante, à soixante, à cent pour cent; il prêtait à tous les taux imaginables, à condition, toutefois, qu'ils s'éloignassent à des hauteurs incommensurables du taux fixé par la loi.

Le petit fermier, le petit industriel, le simple artisan, dans nos campagnes, sont souvent à court d'argent à certaines époques de l'année. Or l'argent, quoi qu'en disent les poètes, est la moëlle de la vie comme il est le nerf de la guerre. Quand le besoin le talonnait, quand il était arrivé à la dernière extrémité, le paysan imprévoyant se fût adressé au diable pour obtenir l'argent qui lui manquait.

C'est alors qu'apparaissait Simon Renard.

On disait, dans la contrée, en manière de proverbe :

—Quand Simon Renard entre par la porte, la ruine descend par la cheminée.

Et c'était vrai. On le savait; on maudissait tout bas l'usurier; on accolait à son nom les épithètes les plus malsonnantes, on le traitait entre soi de coquin, de bandit, de pirate digne de la potence; et le lendemain, en face d'un besoin inexorable, on avait recours à lui et on lui prodiguait du "bon monsieur Simon" à bouche que veux-tu.

Lui, qui savait à quel point on le détestait, ricanait dans sa barbe grise, se faisait tirer l'oreille et ne consentait à décocher ses écus qu'à des conditions léonines. La nécessité étant la plus forte, on passait par où il voulait. L'emprunteur se disait :

—Bast! pour une fois, je n'en mourrai pas. Je rembourserai ce coquin de Simon quand j'aurai vendu mon grain, et tout sera dit.

Mais, hélas! le pauvre emprunteur comptait le plus souvent sans son hôte.

Simon était un fin compère. Comme ces pieuvres dont parle le poète, quand il tenait un homme dans ses mains avides, il le pressurait, il le desséchait, il le vidait et il ne lâchait prise qu'après l'avoir complètement ruiné.

Il avait une façon à lui de libeller des contrats à double face qui eût fait pâmer d'aise le plus retors des hommes de loi, et qui mettait toujours de son côté le bon droit et la justice, en laissant tous les torts à son adversaire.

Le père Jean, l'aubergiste du "Grand-Dauphin", se trouvait depuis trois années le débiteur de cet homme. Il avait eu besoin de mille écus; Simon Renard, qui était en ce temps-là un des clients assidus de l'auberge, les lui avait offerts; il avait demandé pour gage l'auberge qui valait bien le triple, le clos de vigne, le jardin et le champ qui l'entouraient.

—Avec vous, père Jean, avait dit l'usurier, je veux jouer cartes sur table; je vous prête au taux légal à six. Nous disons donc qu'il vous faut mille écus pour une année?

—Oui, mon bon monsieur Renard.

—Va pour mille écus! les intérêts calculés à six du cent, nous donnent cent quatre-vingts francs, j'arrondis le chiffre et je dis deux cents francs à retenir sur le prêt.

—Va pour deux cents francs, soupira l'aubergiste.

—C'est pour rien. Ah! il y a aussi le petit pot-de-vin pour déplacement de capitaux.

—Comment? un pot-de-vin!

—Eh oui! mes fonds ne sont pas disponibles, vous comprenez, et je serai forcé d'emprunter moi-même à un ami. Nous disons donc: pot-de-vin deux cents, intérêts deux cents. Total quatre cents frs.

L'aubergiste fit la grimace, mais Simon Renard n'y prit garde.

—De l'argent à ce prix, continua l'usurier, j'en connais bigrement, et des plus huppés, qui en feraient leurs choux gras; mais ce sont là des faveurs que je réserve aux amis et aux honnêtes gens comme vous, mon brave Jean.

—Merci tout de même de la préférence, monsieur Renard, fit l'aubergiste.

—N'oublions pas les papiers timbrés pour l'acte en double forme et pour les billets. Que voulez-vous? les impôts nous rongent; on met à présent des impôts sur tout. Nous disons donc; papiers timbrés et honoraires du scribe, cinquante francs.

—Va pour cinquante francs, soupira l'aubergiste.

—C'est bien tout, cette fois, cela forme, si je ne me trompe, un total de quatre cent cinquante francs à déduire de la somme empruntée. Reste à deux mille cinq cent cinquante francs que je vous compterais demain en espèces sonnantes et trébuchantes.

L'aubergiste eut la velléité de se récrier; mais le besoin d'argent pressait. Il craignait de mécontenter Simon Renard et de voir se fermer sa bourse.

—Faites comme il vous plaira, dit-il d'un ton résigné.

L'usurier se caressa le menton.

—A présent, dit-il, parlons un peu, je vous prie, du mode de remboursement. Mille écus à me verser d'un seul coup, ça sera dur, hein?

—C'est vrai, soupira l'aubergiste.

—Si nous partageons la somme en trois paiements? qu'en pensez-vous?

—Dame! à parler vrai, monsieur Renard, il est plus aisé de trouver mille francs que mille écus.

—C'est cela, c'est cela, mon brave père Jean. Il faut s'entr'aider, telle est la devise des honnêtes gens. Nous allons donc faire trois billets de mille francs chacun, payables à huit, dix et douze mois.

—Mais, s'écria l'aubergiste. Je paye l'intérêt de mille écus pour une année entière!

—Bah! bah! huit mois, un an cela se ressemble bigrement. Et puis réfléchissez un peu. Je vous prête à six contre l'usage. D'ailleurs dans huit mois vous aurez engrangé votre moisson et l'argent pleuvra chez vous. Voilà ce à quoi il faut songer.

L'aubergiste compta sur ses doigts.

—C'est fort juste, dit-il, le premier billet viendra en septembre, après la moisson. Vous pensez à tout, monsieur Renard.

—La prévoyance est la mère de la richesse, répartit l'usurier.

Le père Jean essaya bien de se débattre pour la forme, de demander une réduction d'intérêts, un délai plus long; tout fut inutile; l'usurier demeura inflexible. Il savait bien que l'aubergiste du "Grand-Dauphin" ne pouvait se passer de son argent.

Bref, le lendemain, le père Jean s'engageait, par contrat en bonne et due forme, à rembourser trois mille francs à Simon Renard dans les délais exigés par celui-ci, en échange de quoi l'usurier lui compta deux mille cinq cent cinquante francs, en écus d'argent comme il l'avait promis.

D'après l'une des clauses du contrat, le non-paiement d'un billet entraînait de droit la vente du gage, c'est-à-dire de l'auberge et de ses dépendances, à la volonté du prêteur.

leil ni le hâle n'avaient pu dorer son visage maigre qu'éclairaient singulièrement deux grands yeux noirs, pleins d'expression et pleins de tristesse. Ses cheveux touffus et noirs comme du jais, faisaient ressortir davantage la pâleur mate de son teint. Ses mains longues et fines dénotaient plutôt une bourgeoise qu'une fille de ferme.

On la voyait rarement sourire. En cachette, loin des importuns, la Catherinette pleurait souvent.

Pourquoi? elle l'ignorait. La Catherinette était triste, comme d'autre sont gaies, sans raison apparente, sans motif qu'on puisse préciser.

Peut-être sa constitution malade était-elle une des causes de sa mélancolie. Peut-être aussi de se voir, loin de son père, aux gages d'un étranger, cela froissait-il les sentiments de fierté qui dominent de préférence chez les êtres dépourvus de la force physique. Elle se souvenait de la maison paternelle, où elle avait vécu si heureuse pendant douze ans.

Fille unique d'aubergiste, pensez donc! cela équivalait presque au titre de fille de commerçant. Et plus d'une fois, sans doute, sa mère, en sa folle tendresse, lui avait laissé entrevoir dans l'avenir le pensionnat, ce rêve de toutes les fillettes de campagne; le pensionnat où l'on joue à la demoiselle; le pensionnat où l'on coudoie la fille du notaire et celle du médecin; où l'on porte des robes à la mode de la ville, où l'on touche du piano, où l'on brode de la tapisserie, ni plus ni moins que si l'on était marquise ou impératrice.

Mais la mort, hélas! avait frappé à la porte de l'auberge, et la mère s'en était allée, emmenant avec elle les beaux rêves d'avenir.

Le père Jean adorait sa fille. Le père Jean, si les moyens ne lui avaient manqué,

l'eût fait élever, certes, comme une demoiselle. Mais, nous l'avons dit, le malheur ne cessait de l'accabler.

Garder sa fille à la maison, à quoi bon? C'était lui faire partager le fardeau de sa misère. Mieux valait l'envoyer en condition, comme on dit. Là, du moins, elle mangerait à sa suffisance, tandis qu'à l'auberge on ne mangeait pas tous les jours.

Le père Jean possédait, à une ou deux lieues, un cousin de sa défunte femme, gros fermier dont les affaires prospéraient. Il lui parla de Catherine. Le fermier se chargea de l'enfant. Il promit de lui donner, outre la nourriture, une robe à Pâques et cinq francs de gages par mois. Mais ce qui décida le père Jean, ce fut l'espoir de voir Catherinette se développer et prendre des forces dans ce milieu nouveau où elle allait vivre.

Le cousin promit d'en avoir soin, de veiller sur elle comme sur sa propre fille, et de lui réserver les travaux les moins fatigants de la ferme.

La Catherinette avait le cœur gros en partant. Mais comme son père avait dit: il le faut! elle renferma ses pleurs qui débordaient et s'efforça de paraître gaie. Il s'agissait de plaire au maître.

Le cousin tint parole; il eut soin de l'enfant. Elle aidait les servantes dans les soins du ménage; elle veillait à la basse-cour; et quand la moisson appelait sur les sillons toutes les forces vives de la ferme, c'était toujours à la Catherinette que tombait la besogne la plus facile.

Tout le monde du reste l'aimait. Les bouviers, les charretiers, le porcher, les tâcherons, gens robustes et fiers de leur santé florissante, s'étaient moqués d'abord de cette enfant chétive et mièvre, qui faisait pour ainsi dire tache au milieu d'eux. Mais peu à peu la sympathie

Comme l'avait prévu Simon Renard, le père Jean ne fut pas en mesure de faire face à ses engagements.

Il ne put verser qu'un premier acompte, et l'usurier consentit à renouveler à chaque échéance une partie des billets, mais à quelles conditions!

Simon Renard jonglait avec les intérêts, avec les frais de change, avec les frais réels, avec les frais supposés, comme un escamoteur habile jongle avec ses boules. Cela devenait une fantasmagorie qui éblouissait et terrifiait en même temps le débiteur.

Le père Jean était un homme d'honneur. Ainsi qu'il l'avait dit à l'huissier Gilpin, le sort n'avait cessé de lui être contraire. La dette contractée envers Simon Renard était comme un gouffre qui absorbait toutes les économies du pauvre homme. Les intérêts et les frais croissaient d'une façon prodigieuse.

Néanmoins, à force de travailler double, à force de vendre ses nippes une à une, à force de se défaire petit à petit des objets les moins indispensables à son commerce, à force de se priver de sommeil, de plaisir et presque de nourriture, il était parvenu à éteindre peu à peu cette dette inextinguible. A l'heure où s'ouvre ce récit, il ne devait plus que cinquante francs.

Mais c'était là que l'attendait l'usurier, qui convoitait pour son propre compte l'auberge du "Grand-Dauphin". Cette maison spacieuse, riante, bâtie en pierre au bord de la grande route, avec la double guirlande de chasselas qui l'enveloppait, lui plaisait bien mieux que la vieille bicoque isolée qu'il habitait depuis vingt ans.

L'âge le prenait, et le besoin lui venait, avec l'âge, de jouir un peu du bien-être qu'il avait acquis. L'auberge du "Grand-

Dauphin" lui paraissait un agréable lieu de retraite. Aussi résolut-il de s'en rendre maître en précipitant la ruine du père Jean. Il annonça à ce dernier sa résolution bien arrêtée de ne plus accorder ni temps ni délai.

Il avait besoin de son argent. C'était à son débiteur, bien et dûment averti, à se mettre en mesure d'éteindre complètement une dette qui se prolongeait depuis deux ans, en dépit de toutes les conventions et de toutes les promesses.

Mais, hélas! l'aubergiste qui s'était saigné à blanc pour faire face jusqu'alors aux exigences de son créancier, se trouva impuissant en face d'une ruine imminente. Un délai de quelques mois l'eût sauvé en lui permettant de trouver des ressources nouvelles.

Or c'est ce que Simon Renard voulait empêcher à tout prix.

III

Sur le plateau beauceron, au milieu d'un air pur qu'embaument sans cesse les aromes des blés, les parfums des luzernes et les douces exhalaisons du lait frais, on ne rencontre d'ordinaire que des femmes robustes, pour lesquelles les rudes travaux des champs ne sont qu'un jeu, et dont la figure colorée respire la joie et la santé.

Telle n'était point la fille du père Jean, Catherine, ou plutôt la Catherinette, comme on l'appelait familièrement.

On eût dit une de ces fleurs délicates qui s'étiolent au grand air, et qui veulent, pour s'épanouir, la température toujours égale de la serre chaude, et les soins constants d'un horticulteur expérimenté.

Elle était petite et frêle. A peine lui eût-on donné quatorze ans, quoiqu'elle en eût seize accomplis.

Elle était pâle comme un lis: ni le so-

qu'elle inspirait à ceux qui l'approchaient les gagna à leur tour. Les moqueries cessèrent. Et c'étaient curieux de les entendre adoucir leur grosse voix rauque lorsqu'ils adressaient la parole à la Catherinette.

Elle était si charmante dans sa tristesse résignée ! Lorsqu'elle allait par la cour ou par les champs, pâle, longue, penchée, silencieuse, ou murmurant quelque chant plaintif d'oiseau blessé, on se sentait pris, en la regardant, d'une pitié profonde.

Mais il en était un, dans la ferme, qui montrait à la Catherinette plus d'égards et plus de soins que les autres. C'était Claude, le fils du fermier.

Claude s'était constitué le gardien, le défenseur, le tuteur de l'enfant. Il avait pour elle mille prévenances : une mère n'eût pas trouvé mieux. S'il la voyait plus triste que de coutume, il lui racontait quelque histoire pour l'égayer et, chose étrange, la parole sympathique de Claude ramenait presque toujours le sourire sur les lèvres pâles de la fillette. S'il allait à la ville, il n'avait garde d'oublier un ruban ou un colifichet qu'elle acceptait en souriant.

Dans les champs dénudés de la Beauce, l'esprit inventif de Claude savait trouver mille choses pour égayer Catherine ; c'était un nid d'alouettes qu'il lui rapportait, une couronne de bluets qu'il tressait pour elle, une tasse de lait écumeux qu'il allait traire exprès, une fleur des champs, un rien.

Tout ce qui venait de Claude avait le don de plaire à Catherine et de bannir momentanément la tristesse qui l'enveloppait comme d'une atmosphère étouffante. Dans ces moments-là, un peu de sang montait à ses joues pâlies ; elle le remerciait d'une voix si tendre et ses grands yeux noirs où brillait une larme,

le regardaient avec une expression si touchante, que le gars Claude s'en allait tout émotionné, joyeux et tremblant à la fois.

Depuis un an qu'elle habitait la ferme, la Catherinette avait un peu grandi ; ses forces à la fin semblaient s'accroître, et le père Jean, qui la venait voir souvent, s'en allait de plus en plus convaincu que, la jeunesse aidant, il trouverait bientôt sa Catherinette, aussi rose, aussi gaie, aussi fraîche, aussi joufflue que les plus belles filles de la Beauce. C'est aussi ce que prétendait Claude.

IV

Le matin de ce même jour où nous avons vu l'huissier Gilpin accomplir à l'auberge du "Grand-Dauphin" la triste mission que nous avons relatée plus haut, Claude avait eu avec son père un de ces entretiens qui décident de l'avenir d'un jeune homme.

—Prends garde, mon garçon, disait le fermier ; tu n'as que vingt-cinq ans ! Vingt-cinq ans, c'est bien jeune pour se mettre en ménage !

—Bast ! père, vous étiez plus jeune à ce qu'on m'a conté, ce qui ne vous a pas empêché d'être heureux et de faire votre chemin.

—C'est vrai, mais aussi ta mère était une sainte et digne femme.

—J'espère que celle que je prendrai lui ressemblera.

—Ainsi soit-il ! dit le fermier.

Puis après un moment de silence :

—Au moins, reprit le fermier, avant de se prononcer, faut-il connaître la personne que tu veux épouser. Quelle est-elle ?

—La Catherinette.

Claude baissa la voix et trembla en laissant échapper cet aveu.

Le fermier fit un haut-le-corps et regarda

da Claude en face.

—J'ai bien entendu, reprit-il, c'est la Catherinette que tu aimes?

Elle-même.

Le fermier fronça les sourcils.

—Ne l'estimez-vous point bonne et honnête fille, mon père? hasarda Claude, que la préoccupation de son père effrayait.

—Si fait.

—N'appartient-elle pas à une famille honorable; n'est-elle pas la fille de notre cousin Jean?

—Eh! oui, sans doute.

—Ai-je donc mal fait de l'aimer et de la désirer pour femme?

—Eh! non, mon garçon, ce n'est point cela qui me tourmente, s'écria le fermier; mais entrer en ménage est une rude tâche. Il faut réfléchir à deux fois avant de l'entreprendre.

—J'ai fait longuement mes réflexions, père.

—La Catherine est certainement la meilleure fille que je connaisse; mais vois donc comme elle est chétive et délicate... Le moindre travail la fatigue; il lui faut des soins constants.

—J'en aurai! D'ailleurs, mon père, vous vous exagérez le mal. Catherine, je vous assure, se porte aussi bien que vous et moi; les apparences sont trompeuses.

—Oui, peut-être, reprit le fermier; mais ce n'est pas tout: on dit que les affaires du cousin Jean sont bigrement embarrassées!

—Le père Jean a eu des malheurs. Il lutte, il travaille, il se tirera d'affaire; et puis, qu'est-ce que les affaires du père Jean ont à voir au mariage entre Catherinette et moi?

—Eh! eh! ajouta le fermier, les questions d'argent ne sont pas à dédaigner par le temps qui court.

La conversation ainsi commencée se

prolongea durant deux grandes heures.

Le fermier mit en avant toutes les objections que la tendresse paternelle peut suggérer en un cas aussi décisif. Claude, en homme véritablement épris, combattit une à une toutes les objections de son père, tant et si bien que le fermier, à demi convaincu, finit par dire:

—Soit, mon garçon, puisque tu le veux absolument, j'en parlerai au cousin Jean.

Dix minutes plus tard, Claude, adossé contre la porte charretière de la ferme, guettait la sortie de Catherine.

La fille au père Jean ne tarda pas à se montrer.

Elle portait au bras un panier d'osier et s'en allait rêveuse, le nez au vent, fredonnant, contre son ordinaire, un gai refrain appris aux veillées.

—Bonjour, cousine, dit Claude qui sortit inopinément de son embuscade.

Catherine, en l'apercevant, devint rouge comme une cerise; elle poussa un petit cri effrayé et essaya de répondre quelques mots; mais les paroles, par je ne sais quelle influence mystérieuse, demeurait enchaînées sur ses lèvres.

—Où allons-nous ainsi, toute seule et de si bonne heure? demanda Claude.

—Au bourg, faire une commission pour notre maître.

—Comme ça se trouve! reprit le jeune homme, j'ai justement affaire au bourg ce matin.

La fillette ébaucha un sourire incrédule.

—Voyez-vous cela! dit-elle.

—De sorte que si vous le permettez, cousine, nous ferons route ensemble.

—Avec plaisir, cousin Claude.

—Le chemin semble moins long lorsqu'on chemine à deux.

—Assurément.

Claude passa sous son bras le bras de

Catherine.

Ils firent ainsi une centaine de pas, côte à côte, sans rompre le silence; elle, le regardant parfois à la dérobée; lui, songeant à l'entretien qu'il venait d'avoir avec son père, et se demandant de quelle façon il pourrait entamer avec Catherine la suite de ce même entretien.

Claude était brave d'ordinaire; mais ce jour-là, voyez la fatalité, il se sentit tout intimidé et grelottait comme quelqu'un qui a la fièvre.

Cent fois le hasard l'avait mis tête à tête avec Catherine, cent fois ils avaient bavardé des heures entières sans qu'il eût jamais ressenti cet émoi qui lui clouait maintenant les paroles dans la gorge. Il est vrai que de la réponse de Catherine allait dépendre son bonheur ou son malheur à venir. Or, n'ayant jamais dit un traître mot à la fillette de ses sentiments et de ses projets, il tremblait qu'elle ne se moquât de lui et qu'elle ne lui refusât de devenir sa femme. L'affection profonde rend aveugle et timide. C'était cette incertitude qui le faisait hésiter.

Elle, de son côté, sentait son cœur battre plus fort que de coutume sous le corsage de laine bleue et sous le fichu de cotonnade à dessins multicolores. Son visage, pâle d'ordinaire, ressortait délicieusement, du cadre des petites ruches blanches de son bonnet beauceron.

Ces deux enfants, si naïfs et si purs, n'osaient s'avouer les sentiments qu'ils ressentaient. Ils marchaient en silence par le sentier poudreux. La plaine, que bornait seul l'immense horizon, était déserte. Les alouettes s'élevaient des sillons et emplissaient le ciel de cris joyeux. On entendait les grillons chanter sous l'herbe. Une brise molle et chaude caressait les épis verts qui s'entre-choquaient comme en se jouant. Des champs en floraison s'éle-

vaient ces vagues murmures qui ressemblent à l'écho lointain d'une musique mystérieuse et qui vous emplissent l'âme de joie et de mélancolie à la fois.

Claude parla le premier.

—Quel beau temps! dit-il.

—Un bien beau temps! soupira la fillette.

Ce fut tout, Claude, après cet effort, resta sans idée et sans voix, aussi embarrassé qu'auparavant.

Oh! comme il maudissait tout bas cette timidité soudaine qui l'empêchait d'exprimer ce qu'il ressentait, et qu'il eût donné gros pour posséder la faconde du magister du bourg, si expert à tourner en toute occurrence une lettre ou un compliment!

Il s'enhardit pourtant une seconde fois.

Un bluet allongeait hors des blés verts sa tête constellée d'étoiles. Claude l'arracha de sa tige et l'offrit à Catherinette.

—Voulez-vous accepter cette fleur? dit-il.

Elle prit le bluet et le porta à ses lèvres. Le gars fut tout joyeux de ce mouvement.

Il lui avait cueilli maintes fois d'autres bluets et d'autres fluerettes, mais jamais il n'avait ressenti un aussi grand plaisir en les lui offrant.

Il continua:

—Quel âge avez-vous maintenant, Catherinette?

—J'ai eu seize ans à la pousse des blés.

—Eh! eh! fit-il en s'efforçant de rire pour donner moins de poids à ses paroles, vous voilà une grande demoiselle maintenant. Seize ans! peste! c'est l'âge où l'on commence à songer au mariage.

—Oh! ce Claude! balbutia-t-elle en détournant la tête pour cacher sa rougeur.

Deux larmes perlaient sous ses paupières fermées. Elle palpait d'espoir et de

crainte et se disait :

—Mon Dieu! c'est impossible; le rêve est trop beau. Claude veut rire. Comme il se moquerait de moi s'il savait mes pensées!

Le gars n'osait continuer davantage. Il se regardait comme bien audacieux d'en avoir tant dit. Le sang lui bourdonnait aux oreilles; le son de sa propre voix l'effrayait. Il lui semblait que les mots qu'il balbutiait se répercutaient comme un tonnerre à travers la plaine silencieuse.

La nature était trop calme aussi!

Ah! si le ciel eût roulé de gros nuages noirs, si le vent eût soufflé en tempête, à la bonne heure! cela lui eût donné plus de courage pour parler.

Cependant on approchait du bourg. Les premières maisons dressaient au-dessus des blés leurs toits de chaume couverts de mousse. Claude se reprocha sa couardise.

—Il faut que je lui parle, se dit-il; il faut que je connaisse, cette fois, quels sont les sentiments de Catherine à mon endroit.

Pour la troisième fois il hasarda une question banale, afin d'amener par un détour la conversation sur le sujet qu'il brûlait d'entamer.

—Y a-t-il longtemps que vous n'avez vu le cousin Jean? demanda-t-il.

—Trois semaines.

—Tant que cela!

—Le père me néglige un peu, dit-elle en souriant.

—Vous négliger, vous! est-ce possible, Seigneur?

—Aussi je vais le gronder fort lorsqu'il viendra.

—L'attendez-vous bientôt?

—Sans doute: demain, aujourd'hui peut-être.

—Tant mieux.

—Pourquoi dites-vous "tant mieux," Claude?

—Parce que j'ai à parler à votre père.

—Vous, Claude? Est-il donc entre vous et mon père des questions d'intérêt?

—Oui et non, fit-il en souriant.

—Peut-on vous demander de quoi il s'agit?

—Ceci est mon secret.

—Pardonnez-moi, mon cousin, si j'ai été indiscret.

—Indiscret, vous! Non, non, Catherine, il n'y a point d'indiscrétion dans votre demande. Ce que j'ai à dire à votre père, vous intéresse autant que moi. Voilà plus d'une heure que je brûle de vous en entretenir; malheureusement je ne sais ni comment m'y prendre, ni par où commencer.

Claude se gratta l'oreille. La fillette lui jeta en dessous un regard malicieux.

—Je suis donc bien terrible? dit-elle.

—Vous, terrible! oh! non, Catherine; vous êtes douce et bonne au contraire comme un ange du bon Dieu. Rien qu'à vous voir, rien qu'à vous regarder, rien qu'à vous entendre, on se sent transporté d'aise. On dirait qu'en passant vous semez la joie autour de vous. C'est ainsi. Tenez, quand vous n'êtes pas là, il m'arrive quelquefois d'être triste; eh bien! dès que j'entends au loin votre pas, il me vient des chansons plein les lèvres. Adieu tristesse! adieu brouillards! je me retrouve en plein soleil, content et dispos.

Catherine baissa les yeux.

—Cousin, cousin Claude, dit-elle d'un ton de reproche, quel discours me tenez-vous-là!

Sa voix s'efforçait d'être sévère; mais sa figure, sur laquelle irradiait une joie immense, démentait la sévérité de sa voix.

Claude reprit avec animation:

—Catherinette, il faut que vous m'écou-

tiez enfin. Catherinette, depuis trop longtemps je souffre en silence; depuis trop longtemps je concentre en moi les sentiments que je ressens pour vous. Aujourd'hui que j'ai commencé, ne fermez pas ma bouche aux paroles qui débordent à flots de mon coeur.

Elle voulut se récrier.

—Ne craignez rien, dit-il, je suis incapable de mensonge. Ce que je vous dis, je le pense du fond de l'âme. Depuis que je vous connais, depuis le jour où vous avez mis le pied à la ferme, je me sens attiré vers vous par une sympathie irrésistible. Vous étiez presque une enfant alors, une enfant chétive dont il fallait ménager les forces. Je vous ai aimée dès la première heure, comme un frère aîné hérite sa jeune soeur; depuis, vous avez grandi, et à mesure que vous croissiez en force et en beauté, Catherine, je sentais aussi grandir mon affection...

—De grâce!... s'écria la fillette qui fit un mouvement pour retirer son bras.

—Si je vous ai offensée, c'est sans le vouloir, reprit Claude; je ne suis qu'un garçon rustique qui dit franchement ce qu'il pense, sans arrière-pensée ni détour.

—Je vous crois mon cousin.

—L'aveu que je vous fais à cette heure, Catherinette, je l'ai fait ce matin à mon père.

—Ah! s'écria joyeusement la fillette qui reprit le bras de Claude.

Puis elle ajouta en hésitant:

—Et, notre maître?... qu'a-t-il répondu?

—Il m'a promis de parler pour nous au cousin Jean.

Catherine sentit ses genoux fléchir; un nuage passa devant ses yeux; le bonheur l'étouffait.

—Mon Dieu! mon Dieu! balbutia-t-elle,

ce n'était donc pas un rêve?

—De sorte que, reprit Claude, si comme je le suppose, le père Jean n'y met point obstacle...

—Eh bien?

—Il ne dépend que de vous d'être ma femme. Y consentez-vous, Catherine?

La jeune fille cacha vivement, entre ses dix doigts qui tremblaient, sa tête plus rouge qu'un coquelicot de juin.

—Fi, le méchant! balbutia-t-elle. M'adresser ainsi, sans ménagement, une question aussi indiscreète!

—Oh! ma cousine, ne m'accablez pas, dit Claude, que la crainte d'un refus rendait haletant.

Puis, comme Catherine se taisait.

—Répondez-moi, s'écria-t-il; si vous saviez combien votre silence me fait souffrir, Catherine, vous auriez pitié de moi!

—Ce sera donc comme vous le désirez, Claude, dit-elle en fixant sur les yeux du jeune homme ses grands yeux noirs humides de larmes joyeuses.

V

Que le lecteur veuille bien nous suivre dans la maison de Simon Renard. Rien dans ce logis n'annonce la richesse que l'on attribue dans la contrée à son propriétaire. Les murs, assez délabrés, sont blanchis à la chaux; mais le badigeon que leur a chichement appliqué un manouvrier du pays disparu çà et là et laisse voir de larges taches noirâtres sur lesquelles l'humidité imprime ses moisissures. Le sol, en terre battue, n'a plus son niveau: des vallons et des collines l'accidentent. Le mobilier est sordide. Trois chaises à demi dépaillées; un lit grossièrement taillé, enveloppé de rideaux en serge jadis verte, rebut acheté aux enchères de quelque pauvre diable; un bahut

disloqué et une table boîteuse composent tout l'ameublement.

Si Simon Renard possède un trésor, il ne le laisse guère paraître au dehors.

L'usurier, pour l'heure, se tenait devant la table vermoulue dont il vient d'être question. Enveloppé dans une grande limousine rapiécée, le chef couvert d'un bonnet en poil de lièvre, les deux coudes appuyés sur la table, Simon se livrait à un de ces occupations qui ont tant d'attrait pour les usuriers et les avarés. Il comptait de l'or.

Deux énormes boules-dogues, ses compagnons et ses gardes du corps, étendus sur le sol, regardaient d'un oeil atone.

Sur la table, les piles de pièces de vingt francs s'alignaient avec des flamboiements mystérieux. Les doigts de l'usurier couraient d'une pile à l'autre, les scrutant, les palpant, avec béatitude, avec amour.

Pas une pièce n'échappait à son examen.

Avant de les mettre en ligne, il les prenait une à une; il les examinait scrupuleusement sur les deux faces; il les pesait dans sa main osseuse, dont les nerfs avaient des soubresauts joyeux au contact de l'or; puis quand il les avait reconnues pures, de bon poids et de bon aloi, il les marquait d'un signe.

Ces précautions prises, il entassait ses beaux louis d'or par piles de vingt-cinq. On pouvait compter trente-neuf de ces colonnettes brillantes, rangées symétriquement comme des soldats à la parade, et il se disposait à dresser la quarantième pile de cinq cents francs, quand les deux dogues se levèrent ensemble d'un même bond et se précipitèrent en commun vers la porte en poussant de rauques aboiements.

A ce bruit, Simon Renard se leva brus-

quement. Sa première pensée fut de renfermer les vingt mille francs dans le sac de cuir d'où il venait de les tirer pour les compter; mais avant même qu'il eût étendu le bras, le battant supérieur de la porte du logis s'ouvrait. Il était trop tard pour cacher le trésor.

Alors la seconde pensée de Simon Renard—pensée à laquelle il obéit, du reste, avec la promptitude de l'éclair—fut de saisir un énorme pistolet qu'il portait à la ceinture sous sa houppelande de toile rayée. Une fois qu'il sentit l'arme dans sa main, Simon Renard se rassura quelque peu.

Le battant inférieur de la porte, cependant, s'était ouvert et l'homme qui dérangeait si inopinément l'usurier au milieu de sa savoureuse besogne entra. C'était le père Jean, l'aubergiste du "Grand-Dauphin".

Les dogues qui l'avaient accueilli tout d'abord par des aboiements hargneux, reconnurent sans doute en lui un ami de vieille date, car ils lui flairèrent les mains et agitèrent leur queue en signe de salut.

—Bonjour, monsieur Renard, peut-on entrer? demanda l'aubergiste qui s'était arrêté timidement sur le seuil.

L'usurier jeta du côté de son or un regard inquiet, puis se plantant debout entre le visiteur et la table, de manière à masquer cette dernière:

—Diable! dit-il, si j'attendais quelqu'un aujourd'hui, ce n'était pas vous pour sûr. Entrez tout de même, père Jean, entrez tout de même.

Il montra de la main une chaise à l'aubergiste, tout en pensant:

—Le drôle aurait-il trouvé de l'argent à emprunter et serait-il en mesure de me rembourser? Hum! cela dérangerait mes projets.

L'aubergiste prit d'abord une chaise,

mais comme Simon restait debout, il l'imita.

—Qui vous amène, demanda l'usurier.

Le père Jean tourna sa casquette entre ses doigts :

—Je venais pour l'affaire, balbutia-t-il.

—Quelle affaire? demanda l'usurier, qui sembla chercher dans sa mémoire.

—Je veux dire les cinq cents francs.

—Ah! fort bien. M'apportez-vous la somme?

—Hélas! non.

—Tant pis, mon garçon.

—Je venais voir, monsieur Renard, s'il n'y aurait pas moyen d'arranger les choses.

—Comment l'entendez-vous?

—Un délai me sauverait. Voulez-vous me l'accorder?

—Un délai! un délai! cela vous est facile à dire; mais voilà deux ans que je vous en accorde des délais, et depuis deux années vous me bernez de mois en mois, avec vos promesses qui ne se réalisent jamais.

—Pourtant, M. Renard, il me semble que je vous ai payé en plusieurs fois une assez forte somme...

—Au surplus, mon garçon, cela regarde l'huissier Gilpin. Voyez-le, entendez-vous avec lui. Ce qu'il fera sera bien fait; mais que je n'entende plus parler de cette créance véreuse dont j'ai la tête rabattue.

—Monsieur Renard, encore un mot.

—Assez là-dessus.

—Ne soyez pas inexorable. Au nom de notre vieille amitié.

—En affaires, il n'y a pas d'amis.

—Mais c'est ma ruine complète que vous prononcez là.

—En affaires, il vaut mieux ruiner les autres que soi-même.

—Qu'est-ce que cinq cents francs pour vous qui êtes riche?

—Eh! eh! mon garçon, les petits ruisseaux font les grandes rivières. A perdre beaucoup de billets de cinq cents francs, le trésor public serait bientôt à sec.

—Vous ne perdrez rien pour avoir attendu; et quant à l'intérêt, il sera ce que vous voudrez, mon bon monsieur Renard.

—Connu! connu! Quand on a besoin de moi, on ne me marchandé ni sur le taux de l'intérêt, ni sur le "bon monsieur Renard". Mais si j'ai la bonhomie de décocher mes écus, ce n'est plus la même chanson. On dit alors de moi: "Ce vieux grigou, ce vieil usurier".

—Pouvez-vous croire...

—Oh! de cela je me moque comme de Colin-Tampon. Dites ce que vous voudrez, mes bons paysans, Renard vous guette, et quand vient l'heure de payer, payez; sinon...

—Sinon quoi?

—Sinon l'huissier, le garnissaire, la vente forcée, la ruine, le déshonneur. Eh! Eh!

—Monsieur Renard, voyons: un bon mouvement; ayez pitié de moi...

—Les papiers sont entre les mains de Gilpin, cela ne me regarde plus.

—Je vous en prie à mains jointes.

—Peine perdue, mon garçon!

—Voyez mon désespoir, voyez mes larmes. Laissez parler votre cœur et vous ne voudrez pas me déposséder de mon auberge, mon unique gagne-pain. vous ne voudrez pas me chasser de cet abri où je suis venu au monde, où j'ai vécu, où j'ai souffert. Mon auberge! j'espérais la laisser un jour à ma fille, ma pauvre et bien-aimée Catherine. C'était sa dot. Je comptais là-dessus pour l'établir. S'il n'y avait que moi, monsieur Renard, je ne vous en dirais pas si long. Je baisserais la tête comme un mouton qu'on mène au boucher; je me laisserais jeter hors de chez

moi comme un chien galeux, et j'irais—à mon âge, ce serait horrible pourtant!— j'irais mendier chez quelque fermier charitable la faveur de gagner à la force de mes vieux bras fatigués le peu de pain qu'il faut pour ne pas mourir. Mais il y a ma fille, ma Catherinette. Cette auberge, elle la considère comme sienne, elle en connaît les moindres recoins. Elle pleurerait tant le jour où elle s'en est éloignée pour aller en condition! Tenez, lorsqu'elle revient au logis, elle chante et rit, de loin, sur la route, rien qu'en apercevant son toit qui fume. L'enfant et l'auberge ne font qu'un. Voyons, monsieur Renard, que voulez-vous que devienne ma fille lorsqu'elle frappera à cette porte et qu'elle trouvera une figure étrangère au lieu de son vieux père, qui l'aime tant?

L'usurier ricana :

—Il faut se défier des surprises du coeur, dit-il. En affaires cela est malsain.

Le père Jean se redressa, pâle et désespéré :

—Que vous ai-je donc fait pour me traiter si durement? demanda-t-il.

—Rien. En affaires, je fais abstraction des personnes, je ne vois que les chiffres. Aujourd'hui, j'ai besoin d'argent : il faut que mes fonds me rentrent.

Le regard du père Jean, dirigé machinalement vers la table se croisa avec le scintillement des pièces d'or que s'efforçait de masquer l'usurier. Il tressaillit à la vue de cet or amoncelé; un sourire amer crispa sa lèvre. L'usurier vit ce mouvement. Il eut peur pour son trésor.

—Allez-vous-en, dit-il, mon temps est précieux.

L'aubergiste recula d'un pas pour sortir; puis s'arrêtant, par un dernier effort, avec des sanglots plein la voix :

—Ainsi, balbutia-t-il, c'est bien décidé; je n'ai rien à espérer de vous. pas le

moindre sursis?

—Rien.

—Adieu. Et que le ciel nous juge!

Il sortit rapidement.

L'usurier, qui, pendant ce dialogue, avait, à tout hasard, constamment tenu dans la main droite son pistolet caché sous sa limousine, respira bruyamment, et s'écria d'un ton satisfait.

—Allons. l'auberge est à moi. Je l'aurai demain pour un morceau de pain.

Pendant ce temps, le père Jean s'éloignait en courant comme un fou à travers les guérets et murmurait d'une voix navrée :

—Oh! voir vendre son bien par autorité de justice. Quel désastre. et quelle honte! autant mourir!... Ma pauvre fille, ma pauvre Catherine! Que va-t-elle devenir maintenant?

VI

Le père Jean marchait au hasard, sans songer au chemin qu'il suivait; la loi mystérieuse des attractions le conduisit, sans qu'il s'en rendit compte, au seul endroit où se trouvait un coeur qui battit à l'unisson du sien.

Dans son désespoir, il s'oubliait lui-même pour ne songer qu'à sa fille. Ce fut auprès de la ferme où servait Catherine qu'il se trouva après plusieurs heures de marche à travers champs. La vue des bâtiments d'où s'exhalait l'odeur suave des fourrages le rappela au sentiment de la réalité. Alors le coeur lui battit fort. Il trembla en songeant qu'il allait se trouver face à face avec Catherine. Comment annoncer à l'enfant la terrible nouvelle de sa ruine et de son déshonneur? Car, de se voir vendre tout, par ministère d'huisier, c'était le déshonneur non seulement pour lui, mais encore, mais surtout pour

elle. Hélas! que lui resterait-il à espérer désormais, à elle, la fille d'un failli!

Il allait et venait derrière les grands murs silencieux de la ferme, semblable à ces âmes en peine dont parle le poète, qui tournent autour du paradis sans oser approcher du seuil. Il regardait de loin la porte charretière et se disait :

—Si la Catherine sortait, je lui révélerais tout. Mais entrer là-dedans, parler devant tout le monde, la troubler dans sa joie et dans son ignorance! non! je n'oserai jamais.

Il souhaitait de rencontrer inopinément Catherine; puis, le moment d'après, il désirait qu'elle ne sortit pas :

—Elle apprendra toujours assez tôt la fatale nouvelle.

Il s'asseyait dans les blés verts, et empoignant de ses deux mains crispées sa tête grisé, il réfléchissait à ce que sa destinée avait d'effroyable. Des pensées de mort envahissaient son cerveau. Puis, tout à coup, il se relevait brusquement, tournait le dos à la ferme, et s'écriait :

—Bast! qui ne risque rien n'a rien!

Ses yeux, dans ces moments-là, étaient hagards et pleins d'un feu sombre. quelque chose de l'angoisse des damnés se reflétait sur sa face blême.

La soirée s'avancait et pour la vingtième fois l'aubergiste du "Grand-Dauphin" s'éloignait de la ferme sans avoir eu le courage de parler à sa fille, lorsque au détour d'un sentier, masqué qu'il était par la hauteur des blés, il heurta presque le maître de Catherine. Le fermier le reconnut :

—Tiens, s'écria celui-ci, le cousin Jean; comme ça se trouve; j'ai justement à vous parler.

L'aubergiste balbutia quelques mots, mais le fermier, sans s'apercevoir de son trouble :

—Venez donc avec moi jusqu'à mes luzernes, nous serons mieux pour causer qu'à la ferme, où il se trouve un tas d'oreilles indiscrettes toujours aux aguets et des langues toujours prêtes à répéter ce qu'on voudrait taire.

L'aubergiste se mit machinalement au pas du fermier.

Ce dernier reprit :

—Vous avez une fille, cousin Jean, qui n'est pas mal, quoiqu'un peu pâlotte.

L'aubergiste opina de la tête, sans trop remarquer ce que l'exorde de son cousin pouvait avoir d'insolite.

—De mon côté, poursuivit le fermier, j'ai mon Claude, qui n'est pas mal bâti pour un homme. Le gars a eu la main heureuse à la conscription et voilà maintenant qu'il songe à s'établir.

L'aubergiste dressa l'oreille.

—Il paraît, continua le cousin, que la Catherine et le gars Claude se sont dit quelques douceurs à l'oreille. Eh! eh! entre jeunesse et entre parents, cela est bien un peu permis, qu'en dites-vous, cousin Jean?

—Mais, je ne sais, balbutia l'aubergiste.

—Bref, pour aller droit au fait, Claude aime votre fille. Que dis-je, il l'aime? Il l'adore, il en perd le boire et le manger, et il veut l'épouser à toute force.

Le père Jean leva les yeux au ciel.

—Merci, mon Dieu! songea-t-il; je puis mourir maintenant, ma Catherine est sauvée!

—En bon père, reprit le fermier, j'ai fait au gars les objections qu'on peut faire en pareille circonstance; mais il a tenu bon. Il m'a déduit ses raisons, longuement, une à une, et fort bien, ma foi, Claude a une tête parfaitement organisée, je le dis sans vanité; il saura se tirer d'affaire, et celle qu'il épousera sera beureu-

se. Bref je me suis rendu, j'ai promis de tenter les démarches usitées en pareil cas, et maintenant, cher cousin Jean, c'est à vous de décider la chose.

—J'accepte!... s'écria l'aubergiste.

—Fort bien.

—Et à moins que ma fille ne refuse...

—J'en doute; le gars Claude paraît sûr de son fait.

—En ce cas touchez-là, cousin, nous marierons les jeunes gens quand il vous plaira.

—A merveille; il ne nous reste plus qu'à tomber d'accord sur la question des intérêts.

—Hum!

Le père Jean fit une grimace qui échappa au fermier.

—Je donne à mon garçon, reprit ce dernier, cinq mille francs pour s'installer dans son ménage:

Toutes les dépenses de la noce restent à mes frais; plus cinq septiers de terre qui touchent à votre auberge; deux arpents de pré qui se trouvent dans le val; deux chevaux et une charrue pour les labours; puis, toutes ses nippes et effets, et le garçon à sa garde-robe garnie, j'en réponds.

L'aubergiste approuva de la tête; une crainte mal définie l'envahissait progressivement à mesure que le fermier énumérait l'apport du futur époux.

—Hélas! songeait-il.

—A votre tour de parler, cousin Jean. Qu'est-ce que vous donnez à la Catherinette?

Les yeux du père Jean se remplirent de larmes, et ce fut d'une voix qu'étranglait l'émotion qu'il répondit:

—Je ne puis rien donner.

—Diable! Qu'entendez-vous par ce mot: rien?

—Absolument rien.

—J'ai oui dire, cousin Jean, que vous étiez quelque peu avare. Certes l'économie a du bon; mais il est des circonstances où l'on doit savoir décocher à propos ses écus. Vous n'avez qu'une fille, n'hésitez donc pas à tirer du fond de votre sac quelques milliers de francs pour l'établir. Allez un bon mouvement; je ne suis pas exigeant, Claude est un excellent parti, et je ne serais pas embarrassé de lui trouver quelque part, chez les fermiers beaucerons, une jolie fille ornée d'une jolie dot. Mais les jeunes gens s'aiment, je veux avant tout le bonheur du garçon et, j'ai donné ma parole de le marier à la Catherinette. Je ne m'en dédis point, mais il faut de votre côté que vous vous montriez raisonnable.

La détresse du père Jean n'était pas connue du fermier; celui-ci attribuait à l'avarice ce qui n'était que l'effet de la mauvaise fortune.

—Voici ce que j'avais pensé, continuait-il en poursuivant le fil de son discours. Claude n'aime qu'à moitié les travaux des champs. Vous lui céderez votre auberge, où il s'établira avec Catherine. Claude est un garçon avisé; le commerce lui ira comme un gant, et puis il fera valoir son bien pour n'en pas perdre l'habitude. Le peu qu'ils gagneront ainsi les aidera à vivre en attendant mieux.

Le père Jean poussa un soupir.

—Oui, oui, c'est entendu, ajouta le fermier, qui se frotta les mains; de la sorte, vous n'aurez point à délier les cordons de votre bourse. Gardez vos écus, cousin; les jeunes gens les retrouveront un jour ou l'autre... Vous donnez l'auberge; ce sera la dot de Catherine. Et puis, si vous désirez ne plus travailler, les jeunes gens vous prendront à bail le reste de vos champs. Dites oui, et le contrat se signe demain.

L'aubergiste eut un éblouissement. Il

ouvrit la bouche pour avouer au fermier sa position désespérée; mais cet aveu même ne ruinait-il pas les projets de mariage de sa fille avec Claude? Il connaissait le cousin, il savait qu'il ne consentirait jamais à ce que son cadet Claude épousât une fille complètement ruinée.

Puis entre sa loyauté qui lui ordonnait de parler et l'amour paternel qui lui imposait le silence, le père Jean hésita; pour étouffer ses scrupules il fit comme le naufragé qui se raccroche aux débris du navire, il se rattacha à une dernière espérance et se dit:

—J'irai implorer encore une fois Simon Renard. Je lui dirai ce qui se passe; il est impossible après cela que je n'obtienne pas du temps.

Obtenir un délai de son impitoyable créancier, délai qui lui permit de marier Catherine, telle était désormais la ressource suprême qui lui restait. L'avenir, le bonheur, la vie même de sa fille dépendaient de la solution de ce difficile problème: obtenir du temps pour payer sa dette.

—Cousin, dit-il au fermier, en donnant à sa voix une assurance qu'il était loin de partager, votre proposition me touche, mais j'ai besoin de réfléchir, avant d'abandonner ainsi l'auberge qui me fait vivre. Je vais prendre conseil et vous donnerai réponse demain.

—Comme il vous plaira, répondit le fermier. Venez demain déjeuner à la ferme; nous terminerons l'affaire entre le café et le cognac.

Les deux hommes se donnèrent une poignée de main, puis comme l'aubergiste faisait mine de s'éloigner:

—Eh quoi! dit le père de Claude, n'entrez-vous pas un instant chez moi prendre un verre.

—Je cours prendre conseil, répéta l'au-

bergiste, mais soyez tranquille, je reviendrai vous donner réponse demain de bonne heure.

—A demain donc.

Le père Jean brûlait du désir d'entrer à la ferme pour embrasser sa Catherinette, mais il avait besoin de toute son énergie pour ne pas trahir les angoisses qui le déchiraient, et d'ailleurs il avait hâte de revoir Simon Renard afin de conjurer l'orage qui menaçait le bonheur de son enfant. Il reprit donc sans tarder davantage le chemin qui conduisait chez l'usurier.

Il avait fait cent pas à peine lorsqu'une voix bien connue le fit tressaillir: c'était la voix de Catherine. L'enfant n'était pas seule. Elle revenait du bourg avec Claude. Le père Jean se jeta dans le champ de blé qui bordait la route. Il ne voulait pas se montrer à sa fille avant d'avoir la réponse définitive de Simon Renard.

Pour n'être point aperçu, il se coucha à plat ventre sur le sillon, et là, tapis au milieu des tiges vertes, comme un malfaiteur qui méditerait un crime, il épia, l'oeil ouvert et l'oreille tendue, le passage des deux jeunes gens.

Catherine marchait au bras de Claude. Rouge comme les coquelicots qui émailaient les champs de blé, souriante comme un jour de printemps, la fillette dévorait le jeune homme des yeux.

Leurs voix s'élevaient joyeuses, animées, au milieu du silence universel. Ils répétaient l'hymne éternelle des chastes amours: le chant divin des fiançailles, que les anges apprirent à nos premiers parents dans la vallée d'Eden. Quand elle disait: "Claude!" quand il disait: "Catherinette!" il semblait que leur âme passait sur leurs lèvres et allait s'envoler tout entière.

Ils allaient lentement, formant mille

projets d'avenir.

Elle énumérait un à un les rubans et les colifichets qui ornerait sa toilette de mariée. Il parlait de la façon dont il conduirait l'auberge, car son père ne lui avait pas laissé ignorer que la cession du "Grand-Dauphin" formerait une des clauses du contrat.

Puis c'étaient des rires sans motif et sans fin qui s'égrenaient en notes sonores.

Et tapi dans sa cachette d'herbes, le père Jean labourait sa poitrine avec ses ongles et répétait :

—Comme elle l'aime, mon Dieu ! Il faut que ce mariage se fasse ; il faut que Claude épouse ma fille ; autrement Catherine en mourrait. Le sort de Catherine dépend à présent de Simon Renard. S'il m'accorde des délais, tout est sauvé ; mais s'il refuse !... Oh ! malheur à lui s'il refuse !

VII

Le père Jean dévora d'une traite le chemin qui conduisait chez Simon Renard.

Quel moyen suprême allait-il mettre en oeuvre pour apitoyer son farouche créancier ? Il l'ignorait. A travers le chaos d'idées qui bourdonnaient dans son cerveau, l'aubergiste ne regardait que le but à atteindre : assurer le bonheur de sa fille, en forçant l'usurier à suspendre les poursuites qu'il exerçait contre lui.

Il courait à travers deux haies de blés, suant, soufflant, les poings crispés et répétant d'une voix entrecoupée, comme pour se donner du courage :

—Il cédera ! il cédera !

Le père Jean arriva ainsi jusqu'au logis de son créancier sans même avoir songé à ce qu'il lui dirait pour l'attendrir.

La porte était fermée. L'aubergiste heurta à l'huis ; mais personne ne répon-

dit. On entendit seulement, dans la maison close, le grognement furieux des deux dogues qui servaient de gardes du corps à l'usurier.

— Holà ! monsieur Renard, êtes-vous ici ? cria l'aubergiste.

Les dogues redoublèrent leurs aboiements.

—Il dort peut-être, se dit le père Jean.

La supposition n'avait rien d'in vraisemblable : la nuit tombait ; une brume opaque pesait sur la plaine. Le paysan beauceron est matinal. Levé avant l'aurore, il se couche en même temps que le soleil ; or, depuis plus plus d'une heure le soleil avait disparu derrière l'horizon.

Le père Jean pesa sur le loquet de bois qui retenait le battant supérieur de la porte. Le loquet céda et la porte s'ouvrit à moitié.

—Dormez-vous, monsieur Renard ?

Le silence le plus complet régnait dans l'intérieur de l'habitation. Les deux dogues avaient cessé d'aboyer ; reconnaissant une voix amie, ils s'étaient recouchés sur le sol et poursuivaient tranquillement leur sommeil interrompu. Le père Jean cependant hésita. Devait-il attendre dehors ? Pouvait-il se permettre de pénétrer dans ce domicile d'où le maître semblait absent ?

—Bast, dit-il en ouvrant entièrement la porte, il dort pour sûr ; éveillons-le, il faut absolument que je lui parle.

Il entra. Le demi-jour qui se projetait par l'huis ouvert lui permit d'enjamber par-dessus les deux dogues étendus en travers de la porte et de plonger ses regards jusqu'au fond de la chambre. La chambre était vide.

Le front de l'aubergiste se rembrunit.

—Où donc est passé Simon ? se demanda-t-il. Peut-être a-t-il prévu mon retour et se cache-t-il dans la crainte de se lais-

ser attendre. Nous allons bien voir.

Il sortit et fit à deux reprises le tour de la maisonnette, sans trouver traces de son créancier.

—Simon ne doit pas être loin, grommela-t-il. Je connais mon homme. Il est prudent. Sa porte n'est pas barricadée, donc il va rentrer. Je l'attendrai chez lui.

L'aubergiste du "Grand-Dauphin" pénétra de nouveau chez l'usurier. La nuit cependant était tout à fait tombée. Entre les quatre murs de la chambre, il faisait noir comme dans un four; mais le père Jean était un homme de ressources.

—Un peu de lumière ne serait pas hors de saison, dit-il.

Je ne sais s'il connaissait les allumettes chimiques, cette modeste mais commode invention du XI^e siècle; peut-être en possédait-il dans son auberge à l'usage des clients imbus des idées modernes. Mais pour son usage personnel il demeurerait fidèle à l'instrument de ses aïeux, au vieux briquet à pierre dont l'origine se perd dans la nuit des siècles. L'aubergiste ne se séparait jamais de son briquet, un briquet de famille que l'on se transmettait au "Grand-Dauphin" depuis plusieurs générations. Il tira donc de sa poche le briquet et une mèche d'amadou, battit la pierre contre le fer selon la mode antique. Le heurt produisit une étincelle. Par un habile mouvement de rotation cette étincelle déposée sur l'amadou devint une lueur qui permit d'entrevoir, accroché au mur sous le manteau de la haute cheminée, un de ces flambeaux de résine, nommée oribus, en usage dans les campagnes, et dont la clarté jaunâtre et nauséabonde n'affecte désagréablement ni la vue, ni l'odorat des paysans beaucerons, tant est puissante sur les sens de l'homme la force de l'habitude.

L'aubergiste communiqua la flamme au

flambeau de résine; après quoi il s'assit sur un escabeau, déterminé à ne pas quitter la place avant d'avoir vu son créancier, et résolu à l'attendre, s'il fallait, jusqu'au jour. Simon Renard cependant ne rentrait pas; les minutes semblaient longues à l'aubergiste. La solitude est mère des projets pervers et des pensées mauvaises. Tandis qu'il attendait son homme, le menton appuyé dans la main, le père Jean grommelait à mi-voix; se plaignait du sort; se disait qu'il était de toute injustice qu'on vit côte à côte, en ce monde, des pauvres et des riches, des repus et des affamés; il recommençait pour la milli^eme fois la vieille révolte de l'homme contre la destinée. Et sa douleur se changeait en haine contre celui qu'il accusait de causer ses maux. Il lançait contre l'usurier de muets anathèmes.

A la fin se levant brusquement comme pour chasser une obsession importune, il alla jusqu'à la porte ouverte, regarda dans la plaine et appela à plusieurs reprises:

—Monsieur Renard! Monsieur Renard!

Rien. A peine les chiens, au bruit de sa voix poussèrent-ils d'instinct un léger grognement. L'aubergiste rentra en fronçant les sourcils.

Le vide de cette chambre dans laquelle il se trouvait seul l'oppressait maintenant. Il avait le coeur serré comme à l'approche d'un grand désastre; il se sentait pris de frissons nerveux. La vue de son ombre projetée sur les murs, le bruit de ses pas répercuté à travers le silence lui faisaient peur.

Alors, machinalement, il émit à voix haute cette idée qui le tourmentait depuis une heure:

—Oh! si j'avais un peu de cet or que Simon maniait tantôt avec tant d'insouciance, je serais sauvé!

Et malgré lui, ses regards se dirigèrent du côté de la table qui supportait, lors de sa première visite, tant de beaux louis d'or empilés. Cette table le fascinait. Cette table usée et boîteuse était comme un miroir magique qui concentrait sur elle l'âme de l'infortuné.

Il voulut résister à cette attraction, mais la table l'attirait. Il s'avança vers elle lentement, l'oeil hagard. Il posa dessus une main tremblante, l'or n'était plus là ; eût été folie d'espérer le contraire ; et pourtant l'aubergiste palpa le bois à plusieurs reprises pour bien s'assurer qu'aucune des piécettes brillantes n'avait été oubliée. La table avait un tiroir, il l'ouvrit d'un mouvement saccadé. Le tiroir était vide.

—Ce que je fais là est mal, pensa-t-il.

Il revint vers la cheminée mais au lieu de s'asseoir, il arracha du mur le flambeau de résine et, cette torche à la main, il inspecta curieusement le logis. Outre la table, il vit quelques chaises boîteuses, une huche dont il souleva le couvercle et qui ne contenait qu'un reste de lard et du pain de seigle. Il tourna autour du lit, surmonté d'un viel et enveloppé d'un rideau en serge déteinte.

—C'est ici qu'il dort tranquille, sans remords et sans songer au désespoir de ses victimes, dit-il, avec amertume.

Derrière le lit, il aperçut une porte de chêne aux trois quarts masquée par le rideau de serge. Cette porte fermait une armoire secrète ménagée dans le mur. Le père Jean ressentit au coeur à cette découverte comme un choc électrique.

—C'est là qu'il cache ses trésors, gronda-t-il. Oh ! comme il doit être riche, cet homme !

Il approcha le flambeau de résine de la porte pour l'examiner en détail. Le désespoir lui donnait une seconde vue ; ses

yeux perçaient pour ainsi dire l'épaisseur du chêne et apercevaient, entassés dans les profondeurs de la cachette, des monceaux d'or et des liasses de parchemins

A force de regarder l'armoire, le vertige le prit. Sur le sol en terre battue, sur les chaises, sur la huche, sur la table, sur le lit, dans l'âtre, partout il lui semblait que d'innombrables pièces d'or dansaient une sarabande sans fin. C'était une ronde immense, un fouillis insensé, un enlacement infernal, un tohu-bohu furibond.

L'aubergiste était éveillé ; mais il est des moments où le rêve acquiert l'évidence de la réalité. Il voyait distinctement les louis d'or tourbillonner autour de lui ; il les entendait s'entrechoquer et résonner avec des bruits moqueurs. Que dis-je ? Ils prenaient un visage, une voix ; ils dardaient sur lui des yeux étincelants et lui criaient d'un ton sarcastique :

—Allons, bonhomme un peu d'audace ; la fortune aime les audacieux. Mets la main sur nous et sois riche à ton tour.

Une sueur froide inondait son front.

Oh ! être riche, c'est-à-dire être libre ; payer ses dettes, rester le maître de son auberge et de son champ ; marier sa fille au fiancé qu'elle aimait ! ! Etre riche, c'est-à-dire être heureux ! ... Que fallait-il pour cela ... Etendre la main et ramasser quelques-unes de ses pièces étincelantes qui, semblable aux sirènes de la fable, le provoquaient et lui souriaient. Mais un scrupule retint son bras.

—Cet or n'est pas à moi, il appartient à Simon Renard.

Et haletant, la respiration suspendue, il contemplait de rechef l'inférieure vision.

—Si j'osais ! reprit-il.

Les louis d'or continuaient de miroiter autour de lui.

—Prendre le bien du prochain est un crime, soupira l'infortuné ; mais Dieu me

pardonnera peut-être, puisque cet or que je convoite doit sauver ma fille, ma Catherine, de la honte et du désespoir.

Et les pièces titubantes semblaient lui dire en ricanant.

—Allons donc, bonhomme, pas de scrupules. Les scrupules sont hors de saison. Qu'est-ce que notre maître, après tout? un mauvais riche, un avaro engraisé de la sueur du pauvre; un usurier qui a dépouillé à son profit la veuve et l'orphelin.

Hélas! en sa maison nous sommes un or maudit. De passer entre les mains du travailleur cela laverait notre souillure. Ici nous servons à faire le mal; avec toi nous ferions le bien. Va donc!

Un nuage de feu passa sur le front du père Jean; ses idées se troublaient; les notions du bien et du mal s'effaçaient dans son esprit comme sous l'effet d'une épaisse fumée. Ces voix fallacieuses qu'il entendait répondaient trop bien à ses propres sentiments pour qu'il ne se laissât pas séduire par elles. Prendre ce qui appartenait à l'usurier ne lui apparaissait plus comme un vol, mais comme une action blâmable à peine, presque légitimée par les exactions de Simon. C'est ainsi que le criminel endort à l'avance ses remords.

L'aubergiste résista encore cependant. Depuis soixante ans il vivait en honnête homme; or, soixante années de probité sont un frein puissant pour vous arrêter au penchant de l'abîme. Mais d'un autre côté, il se représentait l'huissier Gilpin, le garnisaire, le crieur public, et la vente forcée de son auberge, et les quolibets des voisins et les ricanements des amis, lorsque sa ruine serait consommée. Il voyait le mariage de Catherine rompu; et elle-même, bafouée, chassée déshonorée. Cette dernière considération l'emporta.

—C'est pour Catherine, s'écria-t-il, et ouvrant largement ses deux bras, il se rua sur l'armoire qui renfermait l'or.

En ce moment les deux chiens se dressèrent d'un bond, et poussèrent un joyeux hurlement en tendant leurs museaux vers la plaine.

Ce bruit rappela le père Jean au sentiment de la réalité. Quelqu'un approchait, Simon Renard, sans doute. Il lui restait à peine le temps de fuir. L'instinct du salut reprenant le dessus, il éteignit le flambeau de résine, sauta par dessus les chiens qui flairaient le vent, et, un sac d'or sous le bras, il s'élança hors de la maison.

VIII

Le père Jean se trouva devant son auberge un quart d'heure plus tard, sans trop savoir de quelle manière il y était revenu. Quand il eut ouvert, d'un mouvement saccadé, la porte du logis, il se retourna brusquement et plongea, à diverses reprises à travers la nuit noire, des regards inquiets qui semblaient pénétrer les ténèbres. Rien de suspect ne lui apparut. Mais le sens de la vue pouvait le tromper. Deux sûretés valent mieux qu'une, dit le sage; or le père Jean se trouvait dans une de ces situations de la vie où l'on ne saurait prendre trop de précautions pour sa défense. Il écouta, se baissa, et colla son oreille contre terre, comme les Mohicans des prairies dont parle Cooper, afin de s'assurer si personne ne suivait sa piste.

Aucun bruit, si ce n'est le murmure du vent dans les arbres et le cri du grillon blotti au fond des blés. Mais tout devient sujet d'inquiétude pour le coupable.

Cependant le père Jean, s'étant bien assuré qu'il était seul, que personne ne le suivait, pénétra dans l'auberge, repoussa

violemment la porte sur lui et en tira les doubles verroux. Mais alors une nouvelle peur l'assaillit.

Se trouver seul dans cette chambre silencieuse et sombre, lui serrait le coeur. Il se figura que ce calme et cette solitude n'étaient que factices, que mille dangers l'environnaient, que s'il faisait un pas il allait marcher sur quelque hideuse bête endormie. Quelles monstrueuses chimères l'imagination en délire n'enfante-t-elle pas ? Il demeurait penché, l'oreille tendue, retenant son souffle, s'attendant à toute minute à quelque épouvantable apparition. Il finit néanmoins par regimber contre sa pusillanimité. De son briquet frappé contre la pierre, il fit jaillir une étincelle. Quand il se fut ainsi procuré de la lumière, sa crainte changea d'objet.

— On me voit, on m'épie ! pensa-t-il.

Il plongea un regard circulaire jusque dans les moindres recoins, tremblant que de chaque encognure ne surgit soudain un muet accusateur.

— Personne ! Il n'y a personne !

Pour la première fois depuis sa faute il respira bruyamment. Mais le sac plein d'or l'embarrassait maintenant il se dit que l'or dérobé à l'usurier serait mieux en sûreté dans sa cave que dans une salle d'auberge ouverte à tout venant.

Et son trésor d'une main, une chandelle de l'autre, il descendit les marches qui donnaient accès dans le caveau voûté où le vin dormait en des barriques bien closes en attendant la soif ou la fantaisie des buveurs.

Derrière la plus grande des barriques il jeta le sac volé. L'or en tombant rendit un tintement étrange et si plaintif que l'aubergiste crut entendre les lamentations et les imprécations de Simon Renard en personne. Un frisson traversa sa chair ; le flambeau lui échappa des mains. Il

poussa un cri de détresse, et, fermant les yeux, se heurtant aux angles de la voûte, trébuchant contre les bouteilles et les tonneaux, il régagna vivement l'escalier et remonta plus mort que vif dans la salle de l'auberge. Là, il se laissa choir sur une chaise.

Dire qu'il dormit serait mensonge. Oh ! l'horrible nuit qu'il passa ! Lui, l'honnête homme, lui qui avait vécu de privations plutôt que de faire perdre un centime à autrui, en était-il donc vraiment descendu tout à coup à ce degré d'abjection et de honte qu'il avait volé Simon Renard ? Hélas ! ce n'était que trop réel ! Il avait beau pactiser avec sa conscience et invoquer contre ses remords un long cortège de circonstances atténuantes : il avait volé ; il avait pris furtivement, avec effraction, l'or qui appartenait à un autre !

Après de longues heures, ou plutôt de longs siècles de larmes et de grincements de dents, le sommeil ferma enfin ses paupières gonflées ; non pas le sommeil réparateur, ami des consciences pures ; mais ce sommeil troublé, cent fois plus pénible que l'insomnie, qui traîne à sa suite l'épouvantable fantasmagorie des cauchemars.

Vingt fois l'aubergiste, baigné d'une sueur froide, se réveilla en sursaut. Tantôt il se figurait que deux gendarmes le traînaient en prison, pieds et poings liés, à travers les huées de la foule. Tantôt il râlait comme si le careau des forçats enchaînait son cou. D'autres fois il voyait son père, sa mère, ses parents morts se levant de la tombe pour lui lancer leur malédiction et le flétrir du nom de : voleur !

Puis, c'était sa Catherinette bien-aimée qu'il voulait embrasser ; elle se détournait de lui avec épouvante et de ses deux mains étendues, elle cachait la honte qui em-

pourrait son visage amaigri.

Quand vint le jour, le père Jean avait vieilli de dix années. Un débris de miroir pendait au mur. L'aubergiste se regarda dans le cristal ; mais il recula d'effroi, tant il vit sa face ridée, ses yeux cerclés de noir, ses cheveux hérissés, sa bouche crispée par le désespoir.

—Non, je ne veux pas être un voleur, s'écria-t-il. Argent maudit auquel je n'aurais pas dû toucher, je vais te reporter à ton maître.

Il se mit en devoir de réparer un peu le désordre de sa toilette.

—Oui, murmura-t-il, je replacerai le sac d'or dans la cachette d'où je l'ai tiré. Peut-être Simon ne s'est-il encore aperçu de rien. Oui, oui, pour sûr ; il n'a rien vu. Je reporterai l'argent tantôt quand Simon sera sorti. Personne ne soupçonnera ma faute.

Cette bonne pensée d'une restitution immédiate le réconcilia avec lui-même.

—Comme on est faible et comme on fait le mal sans même s'en rendre compte ! pensa-t-il. Heureusement que tout va se réparer.

Il ouvrit la porte pour humer l'air matinal. Maintenant qu'il venait de tranquilliser sa conscience, la nature lui parut radieuse comme de coutume.

Tout à coup, ô douleur ! Un objet qui frappa sa vue le rappela au sentiment de la réalité. C'était un papier, marqué du sceau de l'Etat et collé contre la paroi extérieure de l'auberge.

En tête de cette feuille on lisait : "Etude de maître Gilpin, huissier.—Vente par autorité de justice, à la requête du sieur Simon Renard". Puis venait l'énumération des biens meubles et immeubles appartenant au sieur Jean, aubergiste du "Grand-Dauphin", lesquels seraient vendus à la criée, au dernier enchérisseur, ce

dit jour, à une heure de relevée, en ladite auberge.

A la vue de la fatale affiche, le père Jean eut un rugissement de colère.

—Triple imbécile que je suis, s'écria-t-il, j'allais reporter son bien au misérable qui me ruine. Allons donc ; il rirait trop de moi. Non, non. J'ai entre les mains de quoi relever ma fortune ; j'en profiterai.

Il ricana tout haut, comme pour s'affermir dans cette révolte contre l'instinct honnête.

—Lui rendre son bien ! Non. Il est juste qu'il souffre par la perte de son or, lui qui a tant fait souffrir les autres.

Il se dressa brusquement contre l'affiche qu'il lacéra.

—Plus de vente, s'écria-t-il ; on a de l'argent, que diable, pour jeter à la face des huissiers.

Il se reprit à rire, mais son rire ressemblait aux grincements des damnés.

—Oh ! le bon tour ! C'est avec ton or, Simon Renard, que je déjouerai tes machinations. Ah ! tu veux me dépouiller de mon auberge, misérable.. Patience, avant une heure je me moquerai de tes menaces, car Gilpin sera payé.

Le père Jean referma sa porte au verrou, descendit à la cave, éventra le sac de l'usurier et en tira une poignée de louis qu'il mit dans sa poche. Après quoi, ayant couvert le reste du trésor sous quelques pelletées de sable, il se mit en route pour l'étude de maître Gilpin.

IX

Le père Jean hâta le pas de crainte d'arriver trop tard. Il lui importait, en effet, de prévenir le départ de l'huissier et du garnisaire, afin d'empêcher non seulement la vente à l'encan, mais encore les préliminaires de la criée et les can-

cans du voisinage. Il voulait sauvegarder non seulement son bien, mais encore sa réputation de bon payeur.

En marchant, il chantonait pour s'étourdir et pour tâcher d'oublier le forfait qu'il avait commis la veille; mais chaque pas qu'il faisait, chaque refrain qu'il fredonnait éveillait en lui le remords. Lorsqu'il fallut passer sous le drapeau tricolore qui flottait au fronton de la gendarmerie départementale, il baissa le front et se dit en frissonnant :

—C'est ici qu'on amène les voleurs.

Mais bientôt il appela le sophisme à son aide :

—Bast! pensa-t-il. Simon Renard est un bien plus grand voleur que moi, tout le monde le sait et cependant tout le monde le salue.

Il doubla le pas. Mais malgré les mille bonnes raisons qu'il se donnait, il n'était point tranquille; parfois il se retournait brusquement et regardait craintivement en arrière comme s'il eût eu la maréchaussée à ses trousses. A un certain moment il poussa un cri étouffé. Au tournant d'une rue, il avait aperçu de loin un gendarme en grand uniforme, qui se dirigeait de son côté. En d'autres temps cette vue n'eût éveillé en lui ni crainte, ni susceptibilité; mais, à cette heure, l'aubergiste avait peur de son ombre. Au lieu de suivre sa route il enfla une ruelle détournée qui lui permettait d'éviter la rencontre du représentant de l'autorité.

Ce fut au milieu de ces trances continues qu'il arriva devant l'étude de l'huissier Gilpin. Il atteignit enfin le but de son voyage mais à la vue des plaques dorées qui décoraient la porte de l'officier ministériel, le coeur lui faillit presque. Il sentait ses jambes flageoler par l'effet d'un tremblement nerveux contre lequel il se raidissait. Ses tempes étaient

moites de sueur; la pensée lui vint que les passants le regardaient avec un ricanelement moqueur, que chacun lisait distinctement le mot "voleur" inscrit sur son front en lettres de feu.

Il parvint néanmoins à secouer sa torpeur :

—Allons donc! Est-ce que je deviens fou? grommela-t-il. De l'aplomb; il faut de l'aplomb, sinon tout est perdu.

Et, sans plus hésiter, il entra chez l'huissier. Dans la salle enfumée que maître Gilpin décorait pompeusement du nom d'étude, il ne se trouvait en ce moment qu'un chétif petit clerc, un avorton de quatorze ans, hâve, blême, famélique, à moitié bossu, à moitié bancal, qui grignotait en guise de déjeuner une croûte moisie trempée dans de l'eau claire. Cet avorton était là en qualité de second clerc aux appointements fabuleux de quinze francs par mois, plus une cruche d'eau et un morceau de pain chaque jour, lequel morceau de pain était dénommé par l'industriel huissier : "déjeuner d'étude".

Au troisième appel du père Jean, le petit clerc daigna interrompre le jeu de ses mâchoires :

—Maître Gilpin est en conférence avec un client, dit-il, attendez un peu.

L'aubergiste se laissa tomber sur un banc de bois noir scellé au mur, et s'enfonça dans une profonde rêverie. Rien ne troublait le silence, sinon le bruit que faisaient les mâchoires du pauvre diable de petit clerc en s'escrimant contre la croûte rebelle. Peu à peu cependant le son de deux voix qui s'élevaient de la pièce voisine, servant de cabinet à maître Gilpin, traversa la cloison et tira l'aubergiste de sa somnolence.

Il écouta distraitement d'abord, puis tour à tour il dressa l'oreille et sursauta sur son banc. Il venait de reconnaître

dans l'une de ces deux voix celle de Simon Renard. L'aubergiste se colla contre la cloison pour ne pas perdre une seule des paroles qui s'échangeaient dans le cabinet de l'huissier.

—Oui, disait l'usurier, je demande que justice me sois rendue. J'ai été volé; les juges me doivent protection; je paye régulièrement mes impôts; j'ai droit à l'appui de la loi; je mettrai moi-même, s'il le faut, les gendarmes en campagne, et je ne prendrai ni repos ni trêve tant que mon voleur ne sera pas logé aux galères.

—Tout doux, tout doux, compère, répliquait l'huissier Gilpin. Vous voilà cramois de colère; calmez-vous ou gare l'apoplexie!

—Je voudrais bien vous voir à ma place. Vingt-mille francs, vingt-mille francs en or; le fruit de vingt années d'économie volé, perdu pour moi, anéanti en un clin d'oeil. Ce pendar d m'a ruiné.

—Hum! ruiné! le mot n'est pas juste. Il vous reste bien encore quelques ressources qui vous permettront de prendre votre mal en patience.

—Ce n'est pas seulement vingt mille francs qu'il m'a pris, c'est la moitié de ma vie qu'il m'abrège. On m'a assassiné, maître Gilpin, en vérité on m'a égorgé en me déroband mon argent, et la mort ne serait pas une peine trop sévère pour punir un tel forfait.

—Là, là, compère, laissez aux juges le soin d'équilibrer le crime et le châtement; songez seulement à leur livrer le coupable. Soupçonnez-vous quelqu'un?

—Certainement.

—Qui donc?

—L'aubergiste du "Grand-Dauphin".

—Le père Jean?

—Eh! oui, parbleu! ce gueux, ce misérable aubergiste. Tenez, le matin même, il est entré chez moi brusquement, sans

crier gare. J'avais là mes vingt mille francs devant moi, sur une table; j'achevais de les compter; car je ne suis pas comme ces paniers percés de paysans moi, je ne manie pas l'or à poignée au risque d'en perdre; j'estime l'or chose trop précieuse pour en faire fi, et quand j'en ai reçu, je le compte trois fois plutôt qu'une. Donc, je comptais mes vingt mille francs, l'aubergiste est entré, et, du premier coup, il a vu mon or. Il l'a vu, vous dis-je. Ne cherchez pas à le défendre. Ses yeux, en regardant mon or étalé sur ma table, étincelaient de convoitise. Je suis brave. Eh bien, quand j'ai vu les étincelles qui sortaient des yeux de cet homme, j'ai pris peur, j'ai cru qu'il allait sauter sur moi pour m'étrangler. Heureusement j'étais armé; j'ai toujours la précaution de porter une arme défensive, et puis j'avais mes deux chiens, deux dogues que vous connaissez et auxquels il m'eut suffi de faire un signe. Alors, se voyant trop faible pour lutter avec moi, il est parti, remettant sans doute le vol à plus tard... Vous voyez donc bien, maître Gilpin, que c'est ce maudit aubergiste.

—Hum! cela me paraît fort douteux au contraire.

—Je suis sûr de mon dire: c'est lui. Je tiens mon voleur.

—Croyez-moi, monsieur Renard, la colère vous aveugle. Pour moi, jusqu'à preuve du contraire, je tiens le père Jean pour un honnête homme, incapable de prendre un fêtu à autrui.

—On doit tout attendre d'un gueux qui ne paye pas ses dettes.

—Entre ne point payer et voler, la différence est grande.

—Je n'en vois point.

—Encore un mot: pour l'accuser ainsi, avez-vous des preuves?

—Des preuves! Ah! si j'avais l'ombre d'une preuve, il pourrait déjà sur la paille des caehots. Des soupçons, hélas! rien de plus.

—En ce cas, ménagez vos paroles; je vous parle ainsi dans votre intérêt. Il pourrait vous en coûter d'accuser à la légère un innocent.

L'usurier poussa un rugissement de colère.

—Oh! misère! s'écria-t-il: être volé misérablement; flairer et suivre à la piste, comme un chien de chasse, la trace de l'or dérobé; entendre une voix intérieure qui vous crie: "Ton argent est ici et voilà le voleur"! et être forcé de se taire et demeurer impuissant faute de preuves!

On entendait ses poings crispés frapper furieusement le bureau de l'huissier.

—Des preuves, j'en aurai, reprit-il et bientôt, s'il plaît à Dieu! Et des preuves convaincantes, et des preuves accablantes, que nul ne pourra dénier. Parbleu j'étais bien sot de me creuser ainsi la cervelle. Ces preuves qui ne peuvent m'échapper, c'est mon voleur lui-même qui me les fournira.

—Comment cela?

—C'est un secret que je vais vous confier. Ecoutez. Mon voleur se croit riche avec mes vingt mille francs. Eh bien il se trompe. Il est pauvre, aussi pauvre qu'au-paravant, plus pauvre même, car il possède un trésor dont il ne pourrait faire usage sans se dénoncer lui-même.

—Expliquez-moi...

—Vous allez comprendre. J'ai la précaution, des gens appellent cela une manie, toutes les fois qu'il me rentre une somme, or ou argent, n'importe, de marquer chaque pièce d'un signe particulier. Un tout petit signe, visible pour moi seul, histoire de reconnaître plus tard, lorsque je les rencontre, ces jolies pièces rondes, qui

sont mes enfants à moi qui suis sans famille.

—Bonne précaution, monsieur Renard.

—Je varie mes signes, naturellement. J'ai une marque différente pour chaque somme, en sorte que, quand une pièce ainsi marquée me repasse par les mains, un an, deux ans, dix ans après, je puis dire en la voyant à quelle date je l'ai hébergée chez moi pour la première fois. C'est un enfantillage. Que voulez-vous? Cela m'intéresse. Je considère ces beaux écus qui vont de poche en poche, comme des voyageurs amis dont je salue le retour avec joie. Et puis cette manie a du bon, comme vous allez le voir. Ainsi, hier, on m'a volé vingt mille francs. L'or n'a pas de maître, dit-on. Erreur! chaque pièce porte ma marque à moi. Or, cette marque particulière, ce signe mystérieux, qui n'existe que sur chaque pièce des vingt mille francs volés, je vais la révéler, sous le sceau du secret le plus absolu à vous, au notaire, au receveur d'impôts, au maire et au brigadier de gendarmerie. L'autorité ayant ainsi l'éveil, à la première pièce d'or que hasarde mon voleur, le voilà pris comme dans un traquenard.

—Très ingénieux!

—Hein! que pensez-vous de ma petite combinaison? ricana Simon Renard qui sentait sa douleur s'amoinrir à mesure qu'il entrevoyait la possibilité de rentrer bientôt en possession de son bien.

Il se frotta les mains.

—Mais vous me direz: vingt mille francs ça s'emporte. On part un beau matin, on s'expatrie et bonsoir les amis, erreur encore, maître Gilpin. J'aurai l'oeil sur mon homme. s'il s'éloigne d'ici, quelque part qu'il aille, je le précéderai, et j'irai conter mon secret à l'oreille de l'autorité compétente. Le même danger l'attend partout. Oh! la souricière est bien tendue; la proie

ne saurait m'échapper.

—En effet, répliqua l'huissier, si le secret ne s'ébruite pas, je vous réponds du succès. Eh! eh! vous êtes un fin matois, maître Renard.

—Que voulez-vous, dit l'usurier avec une pointe de modestie, il faut savoir en ce monde tirer son épingle du jeu.

Les deux interlocuteurs baissèrent le ton, et la fin de la conversation ne franchit point l'enceinte du cabinet de l'huissier.

Le père Jean cependant s'était levé, pâle comme un mort et tout frissonnant. A quel péril il venait d'échapper, grâce à l'indiscret acoustique des cloisons de maître Gilpin!

—J'allais me jeter dans la gueule du loup, murmurait-il. Eloignons-nous, il n'est que temps. Cet endroit est malsain.

L'aubergiste se précipita hors de l'étude, sans que le petit clerc s'occupât davantage de son absence que de sa présence.

X

Comme le soleil marquait une heure après-midi, la vente aux enchères commença, à l'auberge du "Grand-Dauphin". Les curieux étaient accourus en grand nombre pour assister à la ruine définitive de l'aubergiste.

Le père Jean affaissé sur un tabouret, la tête plongée dans ses deux mains, regardait vaguement et d'un air hébété l'huissier, son clerc et le garnissaire. Il suivait machinalement chacun de leurs mouvements sans paraître comprendre ce qui se passait. Quelques-uns le plaignaient. D'autres hochaient la tête et disaient :

—Je l'avais bien prévu. Où Simon Renard a passé, on ne récolte que ruine et

misère.

Jusqu'à un groupe de brocanteurs, accourus là, comme les corbeaux volent à une proie, dans l'espoir de trouver aubaine, qui répétaient entre eux :

—Que voulez-vous que fit le pauvre homme? Simon Renard le tenait dans ses filets.

La haine contre l'usurier était universelle. Aussi s'éleva-t-il dans la foule un sourd murmure, lorsqu'on vit Simon Renard en personne se présenter devant l'auberge.

—Voilà le bourreau qui vient achever sa victime, dirent tout bas quelques audacieux.

L'usurier entendit ces paroles; il haussa dédaigneusement les épaules et promena sur les assistants un regard de défi. La plupart courbèrent la tête. Tous, plus ou moins dépendaient de la caisse du prêteur. Ce dernier, sûr de n'être plus inquiété, s'avança vers l'huissier Gilpin, et, d'un geste souverain :

—Arrêtez, dit-il.

L'officier ministériel allait allumer le feu des enchères; mais, sur l'ordre du créancier, il éteignit la bougie.

—Père Jean, reprit l'usurier en se tournant vers l'aubergiste toujours abîmé dans sa douleur, quoi que disent de moi des ingrats que j'ai toujours aidés de ma bourse et de mes conseils, je ne suis pas aussi méchant que j'en ai l'air; et vous m'êtes témoin que j'ai tout fait pour vous éviter les désagréments d'aujourd'hui. Les poursuites n'ont été exercées que sur votre refus de donner le moindre acompte. Hier encore, maître Gilpin vous a prévenu que le versement d'une somme quelconque suffirait à vous sauver; je viens en ce moment renouveler cette offre pour la dernière fois. Donnez-moi un acompte, mon bonhomme, et, foi de Simon Renard,

je vous accorde pour le reste un nouveau délai de six mois.

—Très bien, dirent quelques voix.

—Une centaine de francs suffiront...

Allons un peu de bonne volonté, père Jean. Vous voyez bien que je ne suis pas un tigre.

Les yeux de l'aubergiste s'allumèrent.

Cent francs ! Il ne fallait que cent francs pour le sauver ! En distrayant du sac de l'usurier, qu'il avait retiré de sa cave et enfoui au pied d'un arbre pour le mieux dérober aux recherches de la justice, en distrayant de ce sac cinq petits louis d'or il pouvait obtenir temps et délai, conserver son auberge, son jardin et son champ, engranger sa moisson, rembourser intégralement par la suite son créancier, puis, le ciel aidant, remettre au lieu où il les avait pris les vingt mille francs volés, et redevenir un honnête homme.

Que fallait-il pour cela ? Cinq de ces pièces d'or qu'il possédait par centaines.

—Allons, père Jean, reprit l'usurier avec un sourire de bonhomie, à qui ferez-vous accroire que vous n'avez pas sauvé du naufrage une centaine de francs ?

Simon Renard, en disant ces mots, ne quittait pas de vue la figure du père Jean ; il espérait que le bonhomme allait se trahir. Il n'en fut rien.

L'aubergiste, depuis sa sortie de l'étude de l'huissier, connaissait le secret de l'usurier. Il se rappela à temps que chacune des pièces d'or volées portait une marque délatrice. S'il vit dans l'offre de son créancier une lueur d'espérance, cette lueur s'éteignit promptement et il retourna dans son impassibilité morne :

—Je n'ai rien, articula-t-il, je vous ai donné jusqu'à mon dernier sou. Laissez moi donc tranquille et achevez ma perte.

—Vous êtes témoins, mes amis, s'écria l'usurier, que j'ai fait tout ce qui dépen-

daît de moi pour arriver à une transaction à l'amiable. Maintenant, huissier, accomplissez votre devoir.

Maître Gilpin fit signe à son clerc de rallumer la bougie. Les enchères commencèrent. Ce fut le mobilier qu'on vendit le premier. On apporta sur la table de justice tout ce qui restait au père Jean de sa propriété passée : le linge que contenait l'armoire de noyer ; la vaisselle que renfermait le bahut de bois blanc. Puis les meubles eux-mêmes, ces antiques débris qu'avaient lustrés la main industrielle de cinq générations d'actives ménagères ; tout jusqu'aux hardes de sa défunte qu'il conservait avec un respect religieux, comme une de ces reliques sacrées devant lesquelles on s'agenouille à certains jours solennels ; tout, jusqu'au crucifix de bois qui veillait au chevet de son lit.

Oh ! c'est un épouvantable supplice que de voir son pauvre bien s'en aller, lambeau par lambeau, au gré des folles enchères ! Les objets au milieu desquels nous avons vécu se sont pour ainsi dire imprégnés de notre être, et il semble que ce soit une portion de nous-mêmes qui nous quitte lorsqu'ils nous abandonnent. Adieu notre jeunesse, adieu nos souvenirs ; adieu tout ce que nous aimons.

Quand la main du crieur public profana sous les yeux de tous, ces reliques du passé, il sembla au père Jean que c'était son propre cœur qu'on morcelait. Ou plutôt il ne se rendait pas un compte exact de la douleur qui le torturait. Il se contentait de sangloter tout bas. Peu à peu le désespoir qui l'étreignait depuis le commencement de la vente à l'encan se traduisit au dehors par des cris furieux. La colère l'aveugla. Il se leva soudain et se ruant sur Simon Renard qui ne s'attendait à rien moins qu'à cette brusque attaque, il le saisit à la gorge :

—Misérable! cria-t-il, tu ne mourras que de ma main.

—A moi, articula l'usurier dont la face se violaçait sous l'étreinte du père Jean.

On s'interposa; on entraîna l'aubergiste loin du théâtre de sa ruine. Simon Renard lui lança de loin un coup d'œil haineux:

—Ah! tu as voulu m'étrangler, grommela-t-il. Entre nous deux, ce sera désormais une lutte à mort; malheur à toi si tu es coupable!

Après sa violente sortie contre l'auteur de sa ruine le père Jean était retombé dans une prostration complète. Assis sur le revers de la route, il regardait en pleurant son auberge d'où on le chassait, de par la loi.

C'en était fait; Simon Renard venait de s'en rendre adjudicataire, la foule dont rien n'avivait plus la curiosité, s'écoulait lentement. On riait, maintenant que la tragi-comédie était terminée.

—Encore un homme à la mer, disait le clerc à son patron.

—Allons, mes amis, s'écria Simon Renard, entrez dans mon établissement. Je paye mon droit de joyeux avènement; aujourd'hui on boit gratis chez moi.

Joignant l'action à la parole, l'usurier avait fait apporter un plein tonneau devant la porte et les villageois trinquaient à la santé du nouveau propriétaire, sans plus se soucier du pauvre vieux, qui, là-bas, seul, au bord de la route, pleurait.

Tout-à-coup, un cri perçant, sorti de cette foule bruyante, le fit tressaillir de joie, de douleur et de honte à la fois. Ce cri c'était Catherine qui l'avait poussé, sa Catherinette chérie;

—Mon père! où est mon père?

Et déjà, suspendue au cou du père Jean, l'enfant séchait les larmes du vieillard sous ses baisers, tout en répétant avec des

sanglots étouffés:

—Oh! père, oh! père, est-ce vrai ce qu'ils disent?

Le bonhomme, à cette étreinte, fondit en larmes et ne put que balbutier quelques paroles inintelligibles, parmi lesquelles Catherine distingua ces deux mots:

—Ruiné!... déshonoré!

—La pauvreté n'est pas un déshonneur, s'écria la fillette. Il n'y a qu'une mauvaise action qui déshonore. Si l'on nous chasse de chez nous, père, nous en sortons, Dieu merci! le front haut et les mains pures.

Le vieil aubergiste sanglota. Ces paroles étaient comme un coup de masse qui achevait de lui briser le cœur.

Les mains pures!... Hélas! il ne savait que trop que ses mains étaient criminelles et que l'or volé à Simon Renard les avait souillées d'une tache indélébile. Il fut tenté d'avouer la vérité pour décharger sa conscience, et de crier tout haut ce terrible secret qui l'oppressait. Mais au dernier moment la force lui manqua. Il se contenta de presser de baisers convulsifs le front de sa Catherinette! le seul bien désormais qui lui restait au monde.

Le père et l'enfant demeurèrent ainsi longtemps abîmés dans une muette douleur.

—Ma pauvre fille, soupira enfin le père Jean, que vas-tu devenir?

Elle le regarda avec des yeux épouvantés; mais bientôt l'ardeur fébrile de ses regards s'éteignit dans deux larmes silencieuses, puis, avec un sourire navré:

—Je vivrai pour toi, soupira-t-elle.

—Ah! mon auberge, ma bonne et chère auberge! reprit à mi-voix le vieillard, mon enseigne que j'ai moi-même fait peindre; ma vieille cave où j'ai chanté durant quarante années, mon verre dans lequel j'ai si souvent trinqué avec les amis; et ma

treille que j'ai plantée; et mon lit où est mort ma pauvre Catherine, ta mère! dire qu'il faut abandonner tout cela!

L'enfant regarda le ciel, le ciel bleu qui riait au-dessus de leur tête, le ciel dans lequel le soleil couchant semait ses prismes aux lueurs éblouissantes.

—Hélas! mon Claude bien-aimé! murmura-t-elle.

Il se fit entre le père et la fille un nouveau silence. Ils demeuraient immobiles, la main dans la main, retenant leurs sanglots, contenant à grand'peine les paroles amères qui remuaient tumultueusement dans leur poitrine, et versant des larmes invisibles, plus cruelles cent fois que les pleurs que l'on répand à flots.

L'aubergiste, à la fin, sembla sortir d'un rêve.

—Comment donc te trouves-tu ici, mon enfant? demanda-t-il. Ce n'est pas jour de chômage à la ferme; par quel hasard es-tu donc venue aujourd'hui au "Grand-Dauphin?"

—Ce n'est point le hasard qui m'amène.

—Ah!

—Quelqu'un m'a avertie de ce qui se passait.

—Il y a toujours des âmes charitables pour propager les mauvaises nouvelles, dit l'aubergiste avec amertume.

—Quelqu'un qui nous veut du bien.

L'aubergiste haussa les épaules.

—Personne ne s'intéresse au sort des gens ruinés, dit-il.

—Vous vous trompez, père; ; quelque malheureux qu'on soit, il se trouve toujours un noble coeur qui s'intéresse à vous.

Le père Jean ricana.

—Ce noble coeur dont tu parles, dit-il, cet oiseau rare comment le nommes-tu?

—Claude.

—C'est vrai, Claude aime Catherinette, je n'y songeais plus.

—Tiens, père, reprit la fillette, je vais te dire comment les choses se sont passées. Notre maître ce matin était de fort bonne humeur, quand le facteur est entré avec une lettre, enfermée dans une enveloppe grise qui n'avait point bonne mine du tout. Je ne sais pourquoi, mais rien qu'à l'aspect de cette lettre, j'ai senti mon coeur se serrer. Notre maître l'ouvrit et la lit. J'étais là, je le regardais machinalement; je le regarde ainsi souvent, d'abord parce qu'il est notre maître, et puis parce qu'il est le père de Claude: un si brave garçon, Claude, toujours prêt à vous faire plaisir. A mesure que notre maître lisait, je voyais sa figure se décomposer. Est-ce drôle tout de même qu'un morceau de papier, sur lequel on a griffonné quelques signes vous apporte ainsi à domicile la joie ou le chagrin pour des journées entières!

—Petite, que me fait tout à coup notre maître d'une voix altérée, dis à Claude de venir et laisse-nous.

—Oh! oh! que je pense à part moi, il y a quelque mauvaise nouvelle là-dessous! N'importe je vais chercher Claude. Ils sont restés enfermés ensemble un grand quart d'heure. Que s'est-il passé entre eux, je n'en sais rien; mais quand Claude est sorti, il m'a semblé qu'il avait pleuré. Ses yeux étaient rouges, sa figure était pâle, et il avait dans la voix quelque chose de triste qui m'a frappée. Naturellement je vais à lui et je lui dis:

—Que se passe-t-il donc, cousin?

—Rien, rien, qu'il me répond.

Je le regarde; il baisse la tête, puis tout à coup, me prenant les mains:

—Ecoute, ma bonne Catherinette, il faut absolument que tu ailles au "Grand-Dauphin", tout de suite.

—Au “Grand-Dauphin” ! Seigneur Dieu ! mon père serait-il malade ?

—Ce n'est pas cela, Catherinette.

—Il lui est peut-être arrivé malheur ?

—Oui et non.

—Explique-toi, de grâce, cousin, tu me fais mourir avec tes mots à double sens.

—Il est arrivé au père Jean des malheurs d'argent.

Je respirai.

—N'est-ce que cela ? Un malheur d'argent, ça se répare.

—Sans doute Catherinette ; mais n'importe ! va au “Grand-Dauphin”, cela vaudrait mieux pour ton père et pour toi.

—C'est donc bien sérieux, cousin Claude ?

—Si sérieux, ma pauvre enfant, que si la lettre que mon père vien de recevoir a dit vrai, tout est vendu chez vous à cette heure. Que va devenir au milieu de ces tracas ton pauvre père ? Songes-y Catherinette, il n'y a que toi qui le puisse consoler. Pars donc, cousine ; si l'on s'inquiète ici de ton absence, je prends tout sur moi.

Du moment que Claude m'a dit : “Pars” ! je suis accourue, et voilà comment je me trouve près de toi.

Le vieux l'écoutait à peine. Il entrevoyait en pensée les malheurs que sa ruine allait probablement accumuler sur la tête de sa fille. Il savait que les fermiers beaucerons, quand il s'agit de mariages, sont âpres à la dot, et il tremblait à l'idée que son cousin repousserait dédaigneusement tout projet d'alliance entre son Claude et la fille d'un failli.

—Et le cousin, demanda-t-il, le cousin que t'a-t-il dit ?

—Je n'ai pas revu notre maître.

—Mon Dieu ! soupira l'aubergiste, ayez pitié de mon enfant !

Catherine, dans sa candeur naïve, ne

souçonnait rien de ce nouveau malheur qu'entrevoyait son père ; n'était-elle pas fiancée à Claude ! Le père de Claude n'avait-il pas donné son consentement à leur mariage, et cette promesse-là ne valait-elle pas les meilleurs contrats passés devant notaire ? Tout à coup elle se leva, battit des mains et s'écria joyeusement :

—Eh ! voilà justement notre maître qui vient vers nous ; ne pleurez plus, mon père, tous nos malheurs vont finir.

—Dieu t'entende, soupira l'aubergiste. Puis se soulevant à demi, il demanda :

—Claude l'accompagne-t-il ?

—Non. Notre maître est seul.

—Tant pis, murmura le père Jean, qui retomba dans son accablement.

XI

Une minute plus tard le fermier s'arrêtait devant eux. Il paraissait en proie à une violente colère et frappait brusquement la terre du bout de son bâton.

—Ah çà ! s'écria-t-il, est-il honnêtement permis, monsieur mon cousin, de se moquer ainsi des gens !

—Que voulez-vous dire ? balbutia l'aubergiste.

—Je veux dire que, quand on n'a ni sou ni maille, ni feu ni lieu, quand on a bêtement dissipé le bien de ses pères, on reste chez soi au lieu d'essayer d'imposer sa misère aux autres.

—Qui songe à vous imposer sa misère ?

—Vous.

—Moi !

—Eh ! oui, parbleu. Allons, ne faites donc pas le bon apôtre !

—Mais, notre maître, hasarda Catherinette...

—Silence, péronnelle ! vous êtes ici en présence d'un homme raisonnable et non pas devant un grand benêt qui se laisse

ensorceler à la flamme de vos beaux yeux.

— Pourquoi cette colère ? Pourquoi ces outrages ? s'écria le père Jean à bout de patience.

— Il demande pourquoi ! cria le fermier. Et comme l'aubergiste regimbait :

— Comment, reprit-il, vous venez, pas plus tard qu'hier, manigancer je ne sais quel mariage entre votre fille et mon garçon et cela quand l'huissier est à vos trousses, quand le garnissaire guette votre porte, quand l'affiche de vente crie votre ruine à tout le monde ! Savez-vous comment je qualifie votre conduite d'hier, monsieur mon cousin ? c'est une tentative d'escroquerie ni plus ni moins.

La stupéfaction, l'indignation, suffoquaient l'aubergiste.

— Il me semble au contraire que c'est vous-même qui m'avez, le premier, parlé de ce mariage, dit-il.

— Allons donc, jamais ! C'est vous, cousin Jean, qui par des manoeuvres frauduleuses, par des promesses mensongères, avez essayé de me faire conclure une affaire désastreuse pour mon honneur et pour mes biens. J'allais sottement céder à votre fille mon Claude, un gars plein d'avenir ! Le bel avenir que je lui préparais-là ! Un beau-père criblé de dettes, une femme sans un sou vaillant, et qui de plus est à moitié morte, tel était son lot. Mais halte-là, bonhomme. Un ami fidèle m'a heureusement révélé votre position. Plus d'argent, plus de mariage. Claude aura beau dire, Claude aura beau faire, je n'en démordrai pas.

Catherine désespérée cachait sa tête pâle sur le sein de son père :

— J'aurai à lutter dans les premiers temps, poursuivit le fermier, car le gars est entêté ; il tient de son père. Mais je serai inexorable. Le temps, comme on dit,

est un grand maître ; et puis Claude est jeune ; il oubliera ; je veux qu'avant six mois il me remercie de ce que je fais aujourd'hui dans son intérêt.

— Eh ! gardez votre garçon, s'écria l'aubergiste ivre de colère. Qui vous le demande ? personne.

— Je l'aime, soupira Catherinette d'une voix si faible que son père seul l'entendit.

Il comprit alors seulement, le pauvre père, toute l'étendue de son désastre. Hélas ! qu'était la perte de l'auberge en comparaison du désespoir de sa fille.

Sa fille ! confiante et pure, elle s'était bercée de son amour, elle s'était considérée comme la fiancée de Claude : mais le beau rêve s'envolait, et avec le rêve allait s'envoler aussi sa vie. Elle était là, pâle, presque inerte, sans verser une larme, sans se plaindre ; mais ses yeux ardents, mais ses mains crispées, mais ses lèvres décolorées, exprimaient un tel désespoir que le fermier lui-même fut effrayé du résultat de sa brusquerie.

La Catherinette, sans lui adresser aucun reproche, le regardait avec cette muette prière, avec cette pose suppliante que la biche sur le point de mourir trouve pour attendrir le chasseur. Elle semblait lui dire :

— Cet amour que vous brisez, vous l'avez encouragé ; ces fiançailles que vous déclarez rompues, c'est vous qui les avez conclues, quand j'étais moins pauvre. Si je souffre aujourd'hui, c'est votre faute. Pourquoi n'avoir pas parlé plus tôt ?

Le fermier sentit que l'émotion le gagnait. Il ne voulait pas faiblir.

— Adieu, cousin Jean, dit-il brusquement.

Catherine tourna vers son père son visage navré et sembla lui dire : Viens à mon aide !

— Oui, ma fille, Claude sera ton mari,

s'écria l'aubergiste; quand je devrais y perdre mon nom.

Et comme le fermier s'éloignait :

—Encore un mot, dit-il.

—Parlez vite. Je suis pressé; il faut que je rentre mes luzernes.

—La colère nous a emportés l'un et l'autre. La colère est mauvaise conseillère, cousin; mais un de ces jours quand nous serons plus calmes, nous reparlerons, si vous le voulez bien, de...

—De quoi? interrompit le fermier.

—Du mariage de votre Claude avec ma Catherine.

—Jamais!

—Ces pauvres enfants s'aiment. Ma fille est au désespoir, votre Claude ne se porte guère mieux, j'en suis sûr de leurs larmes à tous deux, il vous serait si facile avec un seul mot, de faire un peu de joie.

—Ta, ta, ta, ricana le fermier, qui avait repris son aplomb, ne nous berçons pas de folles idées, compère. Ce que j'ai dit est bien dit. D'ailleurs, je connais quelque part pour mon gars Claude, une jolie épouseuse qui possède trois mille écus de dot; l'épouseuse et la dot suffiront à sécher ses larmes.

—Oh! soupira l'aubergiste en crispant les poings.

—Après tout, cousin Jean, je ne suis pas un mauvais diable, moi: que Catherine apporte pareille somme et je vous donne la préférence.

Le père Jean tressaillit.

—Trois mille écus!

Lui aussi il savait où trouver quelque part trois mille écus que personne ne soupçonnait. Ce n'était que la moitié de la somme prise à Simon Renard.

Trois mille écus!... Ce chiffre flamboya devant lui avec une terrible attraction.

Allons donc! un peu de courage!... Il

s'agissait de quoi? de presque rien. D'aller dénicher dans un sac enfoui sous terre, une poignée de cet or qui se rouillait à rien faire. L'or avait été volé... mais avec trois mille écus, sa Catherine était sauvée! Avec une poignée d'or il rendait à sa fille la vie et la joie.

Qui en saurait la provenance? Lui seul. A lui seul la honte! A lui le remords! A lui le poids du crime. A elle la santé, à elle la considération que donne la richesse loyalement acquise, à elle, sa fille bien-aimée, de longs jours de bonheur... Et puis, plus tard, quand le sort cesserait de lui être contraire, qui l'empêcherait de rendre la somme volée à l'usurier.

Il regarda Catherine; et, de la voir presque expirante, cela secoua ses derniers scrupules.

—Trois mille écus! si je vous prenais au mot, dit-il d'une voix sourde.

—Bast! répondit le fermier qui haussa dédaigneusement les épaules. Si vous possédiez seulement le quart de cette somme, cousin Jean, vous seriez encore, à cette heure propriétaire du "Grand-Dauphin".

—Si je vous prenais au mot, insista l'aubergiste.

Le fermier ricana.

—Essayez, dit-il.

—Si ma Catherinette avait trois mille écus de dot, la marieriez-vous avec votre Claude?

—Sans doute je l'ai promis et ne m'en dédis point.

—Eh bien... balbutia l'aubergiste qui hésita.

—Eh bien!

Le père Jean, regarda autour de lui comme s'il eût craint que quelque oreille indiscreète entendit les paroles qu'il allait prononcer.

—Si quelqu'un... par supposition...

donnait la somme à Catherinette...

—Quelle somme?

—Trois mille écus.

—Il devient fou, pensa le fermier.

—Ce n'est qu'une supposition ; mais encore si cela se réalisait ; que diriez-vous ?

—Je dirais... que ce quelqu'un-là est un bien brave homme ou un fieffé voleur, pour que l'argent lui tienne si peu aux mains.

Au mot de voleur le père Jean ressentit un frisson mortel par tout le corps.

—Hélas ! pensa-t-il, il a raison ; en dotant ma fille, je livre le secret de ma faute ; je me perds sans la sauver. Ce n'est plus seulement la ruine que je lui lègue, c'est le déshonneur ; à la fille d'un failli on daigne encore tendre la main, mais devant la fille d'un voleur les têtes se détourneraient avec mépris.

Il pâlit affreusement sous la couche de hâle qui bronzait son visage ; puis avec un pénible sourire :

—Oui, ce sont là des songes creux, gémit-il. Adieu cousin, dites au gars Claude que ma Catherine tâchera de l'oublier.

—Et sagement fera-t-elle, répliqua le fermier dont le pas lourd s'éteignit bientôt dans le lointain.

XII

Le père et la fille restèrent seuls. La nuit était tout à fait tombée ! Un épais brouillard s'élevait au-dessus de la plaine et enveloppait d'un nuage opaque les objets d'alentour. Les chaudes vapeurs de la journée faisaient place à une brise humide chargée de gouttelettes de rosée.

—J'ai froid, soupira Catherinette.

Ce furent les premiers mots qu'elle prononça depuis le départ du fermier.

Cette plainte de sa fille tira le père

Jean de l'espèce de léthargie où il était plongé. Alors seulement il s'aperçut que l'enfant, dont la tête pâle s'appuyait sur ses genoux, grelottait la fièvre. Elle se tenait affaissée sans force et sans voix, brisée par la fatigue, anéantie par la douleur.

Ses yeux, profonds comme un abîme, se fixaient obstinément sur son père, semblant implorer de lui un suprême secours.

Le père Jean fut épouvanté de l'expression navrante répandue sur les traits de Catherine.

—Ma pauvre fille, il faut partir, soupira-t-il en la baisant au front.

Il se leva. Elle essaya d'en faire autant ; mais il fut obligé de la soutenir, car le corps frêle de l'enfant ployait comme la tige d'un lis brisé.

—J'ai froid, reprit-elle.

Ses dents claquaient.

Un peu de courage, mon enfant, dit doucement l'aubergiste ; nous ne pouvons rester ici, la rosée qui tombe te tuerait. Appuie-toi sur mon épaule : Nous allons frapper à quelque porte hospitalière, puisqu'il ne nous reste en ce monde ni feu ni lieu.

Il fit un pas. Elle trébucha : ses jambes refusaient de la porter.

L'aubergiste, malgré son grand âge, l'enleva dans ses bras ; l'amour paternel lui donnait des forces. Il tourna le dos au "Grand-Dauphin", quoique ce fût l'habitation la plus proche.

Quelle pitié pouvait-il espérer du nouveau maître de cette maison ? Et puis... il redoutait de se trouver face à face avec l'homme qu'il avait volé.

Il s'en alla d'une traite, avec son fardeau, jusqu'à une ferme voisine, où on lui accorda par pitié un gîte pour la nuit, dans le coin d'une étable. Le père et la fille descendaient rapidement les derniers

degrés de la misère.

L'aubergiste glana quelques poignées de litière et disposa pour Catherine un lit dans un bout de la crèche. Si le gîte n'était pas brillant, du moins il était sain. La chaleur douce qui régnait dans l'étable ne tarda pas à réagir heureusement sur la malade, qui s'assoupit.

Quant au père Jean, il s'accroupit près d'elle. Les poings crispés, les yeux hagards, il ne cessait de contempler sa fille dont les joues s'empourpraient de fièvre et dont les lèvres desséchées laissaient échapper un sifflement de sinistre augure.

Un monde de pensées de colère et de haine bouillonnait dans le cerveau du vieillard, durant cette veillée silencieuse. Pour la centième fois il maudit l'auteur de sa ruine, l'usurier Simon Renard. Puis la tentation le prit de courir jusqu'à la cachette, de déterrer l'or enfoui, de le déposer sur le lit de sa Catherine, de lui crier : "Voilà ta dot, épouse Claude", et de se tuer après.

Mais sa mort même ne serait-elle pas l'aveu retentissant de son crime; et sa fille n'en serait-elle pas moins déshonorée!

Le poids de sa misère et le poids de sa faute l'accablaient à la fois.

Force lui était de rester pauvre avec vingt mille francs à portée de la main. Force lui était de laisser mourir sa fille, faute d'une dot à jeter au père de celui qu'elle aimait. L'or volé portait avec soi son stigmaté. Simon Renard avait si bien marqué chaque pièce qu'il était impossible d'en rien distraire sans se faire arrêter comme voleur.

—Seigneur, voilà le châtement! soupira l'aubergiste en levant les bras au ciel.

De grosses larmes roulèrent sur ses joues.

—Oh! reprit-il, pourquoi faut-il que

l'enfant paie le prix des fautes du père? Pourquoi la justice de Dieu se détourne-t-elle du coupable pour frapper l'innocent!

Il se pencha au-dessus de Catherine. Elle souriait à travers la fièvre du sommeil. Mais ce n'était point à son père que s'adressait son sourire; de ses lèvres s'échappa ce nom : "Claude"!

—Lui, toujours lui! Oh! comme elle l'aime! Elle en mourra! sanglota l'aubergiste.

Puis avec un accent jaloux et tendre à la fois :

—C'est ton père, murmura-t-il comme si l'enfant eût pu l'entendre; c'est moi qui te veille, moi qui pour te rendre heureuse ai sacrifié ma conscience et mon honneur.

Mais la malade ne l'entendait point. Poursuivant sans doute une douce chimère, et bercée par un rêve joyeux elle joignit les mains et balbutia :

—Claude, je t'aime.

Le père Jean étouffa un cri de rage.

—Si j'allais étrangler, cette nuit, Simon Renard dans son antre, gronda-t-il.

Il fit à deux reprises le tour de l'étable. Un soupir de la Catherinette le rappela vers la crèche. Il bondit jusqu'à l'enfant, embrassa ses joues brûlantes et lui demanda :

—Qu'as-tu!

La malade entr'ouvrit ses paupières et le regarda :

—Mon bon père, soupira-t-elle.

Ce simple mot fut comme une bienfaisante rosée qui, tombant sur l'âme ulcérée de l'aubergiste, éteignit en lui, comme par enchantement le feu des passions mauvaises.

Quelle céleste puissance possède parfois le simple regard d'un enfant.

Les pensées du père Jean reprirent alors

un autre cours.

—Moi aussi elle m'aime, songea-t-il. Qui sait? à force de soins, je lui ferai peut-être oublier l'autre.

Il la contempla longuement, puis, tout à coup reculant, comme si un fantôme se fût interposé entre sa fille et lui :

—Purvu qu'elle ne soupçonne point le vol que j'ai commis, reprit-il avec épouvante. Un soupçon tuerait son amour : elle n'aurait plus que du mépris pour son père. Etre méprisé par ma Catherinette, jamais! mieux vaudrait mourir.

—Il prêta l'oreille.

—Elle dort, dit-il, sa respiration est plus régulière; la nuit commence à peine et Catherine dormira jusqu'à jour. Allons, Jean, il est temps encore de réparer ta faute et de redevenir honnête homme. Va déterrer la sacoche, et secrètement, sans bruit, rends les vingt mille francs à leur maître légitime; afin de n'avoir point à rougir demain quand s'éveillera ton enfant.

Il embrassa de nouveau la chère malade. Et il sortit en courant.

XIII

Un à un s'étaient retirée les buveurs, attardés autour du tonneau de vin si généreusement offert par Simon Renard aux paysans qui assistaient à la vente de l'auberge.

L'usurier, lorsqu'il se vit seul, respira plus à l'aise. Le plan qu'il élaborait depuis tant d'années était donc enfin réalisé. Il se trouvait de par lui, propriétaire d'une bonne maison, bien bâtie, exposée au midi, au bord de la grande route, d'une maison sérieuse et dont, au moyen de quelques aménagements peu dispendieux, il lui serait facile de faire une habitation confortable.

Adieu sa vieille bicoque lézardée, ouverte à tous vents! Adieu ses meubles disloqués! L'avare dépouillait le vieil homme. Il voyait luire enfin le jour par lui marqué, où il mettrait un terme à ses lésineries pour mener l'existence plantureuse d'un bourgeois cossu.

Il riait en fermant l'un après l'autre les volets et les portes. Il faisait jouer les pènes des serrures et les verrous des contre-vents avec une satisfaction enfantine.

—Tout cela est à moi, répétait-il.

Quand tout fut clos, il alluma une chandelle et visita la maison de bas en haut, de la cave au grenier. Quoiqu'il connût de longue date le "Grand-Dauphin", il examinait le tout avec la curiosité naïve d'un nouveau venu. Le droit de possession lui tournait la tête. C'étaient à chaque pas des exclamations joyeuses. A l'encontre de beaucoup de propriétaires, à mesure qu'il inspectait son nouveau domaine, il s'en montrait plus enchanté, plus amoureux, devrais-je dire. Son ravissement tenait de l'extase.

—Des murs secs, édifiés en chaux et moellons; des planchers solides; des poutres à l'épreuve; pas la plus petite trace d'humidité; ni tassements, ni lézardes! la maison, conclut-il, est bâtie pour durer mille ans.

Il se frotta les mains en voyant combien cet immeuble avait été soigneusement entretenu. Décidément le père Jean était un homme de sens qui ne laissait point dépérir son bien.

—Avec une poignée de plâtre et un cent de briques, monologuait l'usurier, il me sera facile de convertir la grande salle à manger, comme celle du notaire. En haut les deux chambres existent, rien à changer; quelques rouleaux de papier feront merveille, j'en serai quitte pour quelques centaines d'écus.

Il soupira.

—Hélas! que les temps sont changés. Dans ma jeunesse il était de bon ton d'habiter une masure. Aujourd'hui, pour conduire à bien son petit négoce, il ne faut rien moins que loger dans un palais. Eh bien, soit! on aura son palais; le public en payera les frais; j'élèverai pour mes clients le taux de l'escompte.

Il ricana en se délectant dans cette idée triomphante pour faire payer aux infortunés qui auraient recours à lui le luxe relatif qu'il allait se donner. Puis tout à coup son front se rembrunit:

—Hum! grommela-t-il, la dépense à faire ici serait une bagatelle, si on ne m'avait pas volé vingt mille francs hier soir.

Il se croisa les bras sur la poitrine, et frappant le sol avec fureur:

—Quel est le gremlin qui m'a volé? s'écria-t-il. J'ai soupçonné d'abord le père Jean, mais je commence à croire que je suivais une fausse piste. Si le père Jean avait eu vingt mille francs sous la main, il n'aurait pas laissé vendre son auberge.

Il réfléchit.

—Son auberge! C'est vrai que c'était son auberge à cet homme. Je l'en ai chassé; le voilà maintenant sans feu ni lieu, réduit à la mendicité, au désespoir. Le désespoir est un mauvais conseiller. S'il allait nourrir contre moi quelque projet de vengeance? Qui sait? m'attaquer cette nuit, m'assassiner peut-être. Décidément. J'ai été trop dur envers lui; la cruauté est souvent une maladresse; j'aurais dû adoucir ses regrets, lui laisser un reste d'espoir. J'ai là-bas ma bicoque dont aucun chrétien ne voudra. J'aurais dû la lui offrir, lui louer pour rien ce logis. D'être habitée cela aurait donné plus de valeur à la masure et j'aurais eu l'air de faire une bonne action. Eh! eh! voilà

une idée; j'aviseraï à cela demain.

Il essaya de rire pour se donner du courage; mais le rire s'éteignit sur ses lèvres; il avait peur. La nuit était calme; on n'entendait que le murmure plaintif du vent qui s'engouffrait dans la cheminée. L'usurier s'assura derechef que fenêtres et portes étaient closes et que le père Jean, s'il tentait par impossible une agression, ne pourrait pénétrer jusqu'à lui que par une effraction bruyante qui le mettrait sur ses gardes. Or, contre l'effraction, Simon Renard avait des armes défensives: ses pistolets. Il les déposa à son chevet sur une table et se coucha dans le lit de son prédécesseur.

Il dormait depuis longtemps, lorsqu'un bruit inusité l'éveilla en sursaut. Il fit un bond, saisit instinctivement ses armes et prêta l'oreille.

Le bruit persistait, bruit aigre et sourd, comme celui d'une porte qu'on tourne avec précaution.

Simon Renard retint son souffle. Tout à coup un filet de clarté blanchâtre sillonna comme un éclair l'obscurité de la chambre. Il n'y avait plus à douter: quelqu'un ouvrait nuitamment la porte, quelqu'un essayait d'entrer avec précaution dans l'auberge.

Le sommeil pesait encore à moitié sur le cerveau de l'usurier et l'empêchait de rassembler ses idées. Il comprit néanmoins qu'un danger le menaçait, et, mû par cet instinct qui porte l'homme et la bête à se défendre, il braqua son pistolet dans la direction de la porte entr'ouverte et pressa la détente.

Un coup de feu retentit, auquel répondit un cri humain. On entendit à la fois le bruit d'un corps dur tombant sur le pavé et de pas s'éloignant précipitamment.

—Oh! pensa Simon Renard qui arma

son second pistolet ; ils sont plusieurs, à ce qu'il me semble ; attention !

L'usurier se mit tout à fait sur la défensive, dans la prévision d'une lutte à engager corps à corps avec ses agresseurs. Mais aucun mouvement, aucun bruit nouveau n'accusa la présence d'un ennemi.

Après quelques minutes d'attente, Simon, voyant que rien ne bougeait, sauta à bas du lit, et tenant d'une main son pistolet armé, de l'autre il alluma une chandelle : il put alors embrasser du regard l'étendue de la chambre. Elle était vide. Par la porte entr'ouverte la bise de nuit qui pénétrait en sifflant lui prouva qu'il n'avait point été le jouet d'un cauchemar, comme il fut tenté d'abord de le croire, mais que quelqu'un avait certainement pénétré dans l'auberge.

En reportant ses regards sur les objets environnant, il aperçut sur le carreau une masse noirâtre.

—J'ai tué mon homme, pensa-t-il.

Si grande que fût sa fureur contre l'agresseur nocturne, cette idée d'avoir tué un homme lui donna le frisson. Il n'osait ni avancer ni reculer ; mais il contemplait avec hébètement cette masse noire qui, dans la pénombre ressemblait à un cadavre. Le courage lui revint à la fin, il s'approcha avec précaution dans la crainte d'un piège et se hasarda à pousser la chose du pied. Oh ! bonheur ! ce n'était point un cadavre ! Il se baissa pour mieux voir :

—Ma sacoche aux vingt mille francs ; s'écria-t-il en reculant d'un pas, tant fut forte sa surprise.

Tout son corps tremblait de joie maintenant ; ses lèvres marmottaient dans une agitation fébrile ces deux mots magiques :

—Ma sacoche, ma sacoche !

Mais une réflexion tomba sur sa joie comme une douche glacée :

—Pourvu que la sacoche ne soit pas vide !

Oh ! cette fois il oublia et la porte ouverte, et la visite nocturne, et le coup de pistolet qu'il avait tiré, et le gémissement qu'il avait entendu. Il jeta son arme à terre et se précipita, les deux mains en avant, sur le sac qui faisait l'objet de sa joie et de sa crainte... Le sac rendit un tintement métallique.

—La sacoche et l'or ! quelle chance ! s'écria-t-il en esquissant une cabriole.

Sa joie devenait du délire ; mais la prudence ne l'abandonna point ; il alla fermer la porte à double tour. Alors seulement il remarqua sur le pavé plusieurs taches roussâtres qui de l'endroit où gisait le sac aux vingt mille francs se dirigeaient vers la porte comme une traînée révélatrice. Il examina ces taches et reconnut du sang.

—J'ai touché mon homme, murmura-t-il. Tant mieux ; ce me sera un indice pour le retrouver demain.

Il ne songeait plus à dormir maintenant. Que lui importait le sommeil ? Il avait retrouvé son or, son bel or marqué qu'il croyait perdu. Pour tromper la longueur de la nuit il se mit à compter pièce à pièce le contenu du sac. Tout y était, pas un des beaux louis ne manquait.

Franchement, s'écria-t-il, celui qui m'a volé est un bien honnête homme ; pauvre diable, il n'a pas même gardé de quoi se payer de sa peine.

XIV

Le fermier cependant avait, dès, le soir même, annoncé à son fils la ruine complète du père Jean et la conversation qu'il venait d'avoir avec l'aubergiste. Il lui

avait ensuite notifié sa défense irrévocable de songer désormais à épouser Catherine.

Claude à ce récit demeura atterré. C'était tomber du ciel sur terre. Insouciant, comme tous les gens véritablement épris, il ne s'était jamais inquiété du plus ou moins de fortune de Catherine. Il l'aimait, cela devait suffire.

—Eh quoi! mon père, s'écria-t-il, est-ce donc pour quelques mille francs de plus ou de moins qu'il faut briser son avenir et le mien!

Mais il eut beau pleurer, implorer, menacer et user tour à tour des arguments que lui suggérèrent son amour et son désespoir, le fermier demeura inflexible.

—Moi vivant, répéta-t-il, Catherine ne sera point ta femme.

Et comme Claude, à bout de raisons à lui opposer, le menaçait d'user de l'arme que la loi met aux mains des fils et de lui adresser la triple sommation après laquelle l'autorité paternelle doit fléchir:

—Bon! bon! lui dit le fermier en ricanant, j'ai prévu le cas, mon garçon. Tu n'as pas encore vingt-cinq ans, grâce à Dieu, et jusque-là il faudra filer doux. Quand ta vingt-cinquième année sera révolue, si ces belles résolutions tiennent toujours, si tu persévères dans ton projet de m'adresser les sommations légales, eh bien, nous aviserons.

Et il lui tourna le dos.

Claude ne ferma pas l'oeil de la nuit. C'était une nature primesautière, toute de coeur et de sentiment. L'aube le surprit hors de la ferme. Il errait par les champs comme une âme en peine, allant au hasard, devant lui, sans dessein, sans but. Il marchait ainsi depuis plusieurs heures, lorsqu'une main se posa tout à coup sur son épaule en même temps qu'une voix lui dit:

—Eh! eh! où allons-nous comme cela si matin, mon garçon?

Claude leva la tête, et, avec un dégoût visible:

—Ah! c'est vous, maître Renard? fit-il.

—Moi-même, mon garçon; tel que tu me vois, je suis en chasse, quoique la chasse ne soit pas encore ouverte. Eh! eh!

Claude ne prêtant aucune attention aux paroles de l'usurier, se disposait à continuer sa route. Mais l'autre l'arrêta de nouveau.

—Je parie que, sans nous en douter, repart-il, nous tendons vers le même gîte, quoique pour deux gibiers différents?

—Ah! fit distraitement Claude, dont l'esprit était ailleurs.

—Moi, continua l'usurier qui, de mémoire d'homme ne s'était jamais montré si loquace, je poursuis depuis ce matin une piste qui, si les renseignements que l'on m'a donnée sont exacts, va me mettre en quelques minutes face à face avec le père Jean. Quant à toi, mon jeune gars, tu viens sans doute pour la jolie Catherine? Eh! eh!

Ce nom de Catherine, ainsi jeté dans la conversation par l'usurier, produisit sur Claude l'effet d'une pile électrique.

—Catherine! s'écria-t-il d'une voix altérée, eh bien, oui, je cherche Catherine! où est-elle? Le savez-vous?

—Mais avec son père sans doute.

—Où cela?

—A deux pas d'ici.

On apercevait à l'extrémité d'un champ voisin les bâtiments d'une petite ferme.

—Ils sont là, dit Simon Renard en étendant le bras. Tu t'en doutais bien un peu, hein! mauvais sujet.

Mais Claude ne l'écoutait plus. Sa Catherine était à deux pas de lui; terre et cieux! Oh! comme son coeur volait vers elle, et comme ses jambes se disposaient à

suivre l'impulsion de son coeur!

—Minute! minute! fit l'usurier en le prenant par le bras; nous entrerons de compagnie, mon garçon; je suis vieux, permets que je m'appuie sur toi pour aller plus vite.

Il s'efforçait de rire en disant cela; mais il riait du bout des lèvres, car, au fond, il n'était rassuré qu'à moitié sur les suites de son entrevue avec l'oubergiste. Si le vieillard allait se porter contre lui à des voies de fait! C'était pour parer à ce danger qu'il avait pris le bras de Claude.

Ce dernier se résigna à ralentir le pas. Son coeur battait à rompre dans sa poitrine; il frissonnait d'un délicieux émoi en pensant qu'il allait revoir sa Catherine bien-aimée.

Quant à Simon Renard, il se penchait par moments sur les guérets, et, avec une joie mal contenue, il reconnaissait çà et là ces mêmes taches roussâtres, produites par des gouttes de sang, qu'il avait remarquées sur le pavé de l'auberge, et qui lui permettaient de suivre son voleur à la trace.

XV

Claude et Simon, sur l'indication d'un petit berger, pénétrèrent dans l'étable, où gitaient l'aubergiste et sa fille. Un triste spectacle les y attendait. Catherine, blanche comme un suaire, se soulevait à demi du fond de la crèche où son père l'avait déposée la veille. Ses traits exprimaient le désespoir le plus intense. Elle essayait de se tenir debout, mais ses forces trahissaient sa volonté; elle voulait appeler, mais les mots se glaçaient dans sa gorge desséchée.

A côté d'elle le père Jean râlait. Le pauvre vieux était encore plus pâle que sa fille. Affaîssé sur une poignée de paille,

il laissait retomber sur les genoux de Catherine sa tête si pâle, qu'on l'eût prise pour une tête de cire sans deux éclairs qui, de ses prunelles humides jaillissaient jusqu'à son enfant.

—Ne crains rien, murmurait-il pour rassurer la malade épouvantée, ce n'est qu'une faiblesse passagère, il me semble que je vais mieux déjà.

Il mentait, car il sentait au contraire la vie l'abandonner.

De ces deux êtres en péril de mort, Claude ne vit que Catherine. L'amour rend égoïste.

Quant à l'usurier, son premier mouvement fut de s'élançer sur l'aubergiste, de le prendre à la gorge, de lui faire avouer son vol et de le foudroyer du poids de sa colère, avant de le livrer à la gendarmerie. Mais, à la vue des ravages que l'agonie exerçait sur les traits du vieillard, il s'arrêta court.

—C'était bien lui, mon voleur, murmurait-il, mes pressentiments ne m'avaient point trompé.

Alors, un sentiment nouveau, la pitié, une pitié mêlée de remords, vint sourdre tout à coup au coeur de l'usurier. Il s'approcha de l'aubergiste mourant, non plus pour l'insulter, non pour le menacer, mais pour le secourir, s'il en était temps encore. Et comme il se penchait jusqu'au vieillard:

—Assassin! murmura celui-ci, si bas que Simon Renard seul l'entendit.

L'usurier recula; une teinte livide envahit son visage. "Assassin!" C'était donc vrai, il avait tué son semblable. Ce sang, dont il avait suivi les traces, c'était sa main qui l'avait répandu. Sans doute, s'il avait frappé, c'était pour se défendre. Mais se trouvait-il réellement dans le cas de légitime défense? N'avait-il pas tiré trop tôt? L'autre ne l'attaquait pas; l'au-

tre lui rapportait un trésor. Sans doute la loi des hommes l'absolvait; mais sa conscience si longtemps muette se révoltait enfin, et lui répétait bien haut, ce mot terrible, dont l'avait souffleté l'aubergiste: "Assassin!"

Quelle était la cause première de ce fatal événement? lui, lui toujours. Il avait dépouillé le père Jean par des prêts usuraires; il l'avait poussé jusqu'au bord de l'abîme, il l'y avait ensuite précipité par un dernier effort. Si le père Jean lui avait dérobé vingt mille francs, à qui la faute? à lui Simon Renard.

Il embrassa d'un coup d'oeil tout l'odieux de sa conduite envers cet homme et eut horreur de lui-même. Ce fut une révolution complète qui s'opéra instantanément dans l'esprit de l'usurier. Il y a ainsi de ces éclairs soudains qui jettent une lueur régénératrice sur la noirceur des âmes.

—Écoutez-moi, père Jean, dit-il à voix basse: Je vous ai fait bien du mal; je veux le réparer de mon mieux.

Le vieillard fit un mouvement de répulsion.

—Vous êtes blessé. Nous vous sauverons, reprit Simon adoucissant sa rudesse habituelle; je vais faire appeler autant de médecins qu'il faudra...

—Inutile, répondit tristement le père Jean. Nul ne peut éviter sa destinée, la mienne est de mourir. Je suis frappé à mort. Oh! ton arme était bonne et la main était sûre Simon Renard! La balle n'a point dévié de sa route; elle est allée droit au coeur.

—Hélas! il faisait nuit, je me croyais en péril; savais-je d'ailleurs à qui j'avais affaire? Ne me maudissez pas.

—Pourquoi te maudire? En me frappant tu faisais justice.

Le père Jean respira avec effort:

—Mourir, reprit-il, ce n'est rien pour moi: un peu plus tôt, un peu plus tard, mon heure ne pouvait guère tarder. Mais ma fille!...

Il étouffa un sanglot.

—Oh! les vingt mille francs de malheur! oh! l'or maudit!... Pour une heure d'égarement, pour une seule faute, quelle punition cruelle... Moi, je suis puni, c'est bien, c'est juste... Mais ma fille! elle est innocente, elle ne soupçonne même pas la faute de son père; elle, du moins, épargnez-la, mon Dieu!

Il tourna la tête du côté de Catherine.

Le gars Claude et la fillette avaient oublié les obstacles qui traversaient leurs fiançailles, et le triste lieu où ils se trouvaient, et l'aubergiste qui se mourait à deux pas d'eux, nageant à plein coeur dans l'extase, ils ne voyaient plus rien du monde extérieur. L'univers pour elle, c'était Claude, pour lui, c'était Catherine. Ils formaient un groupe adorable: les mains enlacées, les yeux dans les yeux, ils répétaient à l'envi cet hymne divin des pures amours qui depuis Eve a fait vibrer si délicieusement tant de jeunes coeurs.

Il lui disait:

—Tu seras ma femme bien-aimée.

Elle lui disait, en baissant pudiquement son front pourpre:

—Si tu n'étais pas venu, j'allais mourir de toi!

Mourir! ah! bien oui: la fillette songeait bien à mourir maintenant! Allons donc! Elle voulait vivre. Elle secouait sa maladie, comme on secoue au réveil les feuilles sèches que le vent de la nuit a ramassées sur vous. Ses joues brillaient d'un incarnat de bon augure; elle sentait ses forces renaître comme par enchantement et son joyeux babil ressemblait au gazouillement d'un oiseau, le matin, au bord du nid. Il n'y a que l'amour pour accom-

plir de tels miracles, à la barbe des médecins ébahis.

Le père Jean vit cette joie expansive; il comprit que le fiancé prenait dans l'âme de sa fille la place occupée jusque-là par le père; et son cœur se serra. O douleur! sa fille, son adorée, le seul objet de son affection, le seul but de son ambition, celle pour qui il avait sacrifié ce qu'il avait de plus cher au monde, son honneur, celle pour qui il livrait sa vie, voilà que devant lui sa fille donnait à un étranger la part d'amour qu'elle eût dû réserver toute entière à son père mourant.

—Comme ils s'aiment, gronda-t-il avec un secret mouvement de jalousie.

Mais bientôt l'amour paternel, cet amour d'origine céleste fait d'abnégation et de dévouement, reprit le dessus.

—Oh! dit-il, ma Catherinette serait sauvée si elle épousait Claude.

Simon Renard entendit cette exclamation, ou plutôt ce vœu d'un mourant.

—Pourquoi ne l'épouserait-elle pas? demanda-t-il.

Une larme scintilla sous les paupières du vieillard.

—Elle est ruinée, gémit-il, le cousin ne consentira jamais.

Une idée sublime germa dans le cerveau de l'usurier.

—Oui, dit-il, je sais que le père de Claude est âpre à la curée; il m'a tout raconté hier. Ce qu'il vise avant tout dans le mariage, c'est la dot; mais n'est-ce que cela? Alors, rassurez-vous, père Jean, votre Catherine épousera son Claude.

—Que voulez-vous dire?

—Que Catherine possède, et au delà, la dot qu'exige votre cousin le fermier.

—Comment cela?

—Eh parbleu! fit l'usurier qui baissa la voix, les vingt mille francs que vous m'avez rapportés cette nuit... croyez-vous

donc que je vais mettre dans mon coffre-fort cette somme ensanglantée? Non, non, il me semblerait chaque fois que je toucherais une de ces pièces, entendre votre voix vengeresse me crier: Assassin!! Je veux pour mon repos à venir, réparer, dans la limite du possible, le mal que je vous ai fait. Cet or, taché de votre sang, se purifiera en passant par les mains d'un ange. Ce sera la dot de votre fille: dot bien légitime, car vous l'avez payée de votre vie, père Jean.

L'aubergiste saisit les mains de Simon Renard:

—Soyez béni, balbutia-t-il, vous qui m'apportez la plus grande somme de bonheur dont on puisse jouir sur la terre. Je vais mourir en paix, maintenant que vous assurez l'avenir de mon enfant.

XVI

L'aubergiste survécut quelques jours à ses blessures; mais la source de la vie était tarie en lui. Il mourut en faisant jurer à Simon Renard le secret le plus absolu sur les événements qui causaient sa mort. L'usurier tint parole.

Il fut fidèle aussi à la promesse qu'il avait faite spontanément de doter Catherine. Il remit les vingt mille francs à la jeune fille. C'était, lui dit-il, un dépôt qu'il tenait du père Jean. Elle ignore toujours à quel prix son pauvre père lui avait acquis cette dot inattendue.

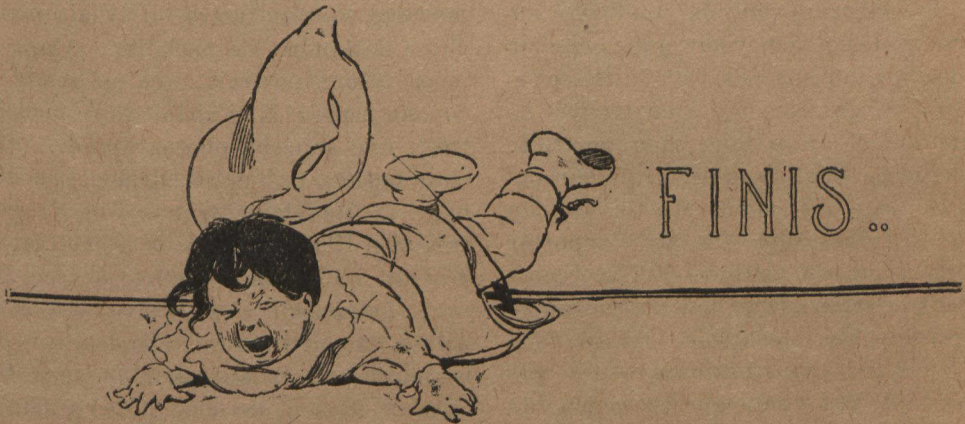
Dès qu'il sut la fiancée de son fils à la tête d'une petite fortune, le fermier changea d'avis; loin d'empêcher le mariage, il en pressa les préparatifs; on eut beaucoup de peine à lui faire attendre l'expiration de l'année de deuil, tant il crai-

gnait qu'une si belle dot n'échappât à sa maison.

Catherine pleura longuement celui qui n'était plus. La mort raviva son amour filial; dans sa première douleur, elle ne parlait de rien moins que de suivre son père dans la tombe. Puis, petit à petit, le temps et une autre affection jetèrent

sur ses regrets un voile d'oubli.

Ne l'accusez point d'ingratitude, le coeur humain est ainsi fait: il se détourne sans cesse du passé pour se porter vers l'avenir. Adieu les absents! se seraient-ils dévoués jusqu'à l'héroïsme, on les oublie vite, c'est la loi.



ANNIVERSAIRE

Scène de la Vie Drôle

MADELEINE.

GEORGES, son mari.

MARIA, la bonne.

Un salon. Table-bureau à droite. Mobilier riche. Madeleine est à la petite table-bureau et écrit.

Madeleine, (lisant la lettre, à la table).

—Oui, ma chère mère, j'ai cherché bien longtemps à ce que je pourrais donner à mon cher Georges pour le cinquième anniversaire de notre mariage, qui tombe aujourd'hui. Cinq ans déjà ! un lustre, comme dit Georges. Je n'ai rien trouvé de mieux que de faire faire mon portrait. Une superbe photographie, grandeur nature, le buste seulement. Ma toilette du bal de l'Ambassade. On va l'apporter tantôt, et, en son absence, je l'accrocherai dans le salon ; je te conterai un autre jour sa surprise et sa joie. Tu sais que nous nous chérissons toujours, et toi que j'aime tant, j'ai voulu que tu saches de suite que je ne l'avais pas oublié."

Je crois que je ferais bien de finir cette lettre dans ma chambre... ce sera plus prudent. (En se levant.) Georges va partir au bureau... Quand le photographe m'apportera mon portrait... (Regardant le mur), je le mettrai là... Deux heures... J'ai dit au photographe de n'envoyer qu'à trois heures... pour être sûr que Georges ne sera pas ici... Je vais finir ma lettre.

(Elle entre dans sa chambre.)

Georges, (entre à droite. Il va à la porte de la chambre de sa femme, écoute et revient, montrant le mur).—Je la mettrai là ! (Au public.) Si vous croyez que c'est facile de faire un cadeau à sa femme ! Bracelet, bague, boucles d'oreilles, elle a tout ça ! Et puis, un anniversaire de mariage... c'est toujours plus discret. A la fête, c'est différent... on peut se fendre un peu plus. Cette fois-ci—cinq ans de mariage, tout un lustre—il fallait quelque chose de tendre, de parlant... Alors, j'ai pensé à mon portrait... ça me semble fin comme pensée ! Et j'ai fait faire mon portrait, une superbe photographie... grandeur nature, le buste seulement, en habit noir !... Madeleine trouve que je porte très bien l'habit... Oui, je le mettrai là... J'ai dit qu'on me l'apporte à trois heures... Le samedi, c'est le five o'clock des dames Lamartinière... Madeleine part toujours à deux heures... Je veux l'accrocher en son absence... Deux heures ! n'est-elle pas partie ?

Madeleine, (paraissant).—Mon ami, et ce travail ?

Georges.—Ce travail ? Ah ! oui ! Eh bien !... il n'y en a pas aujourd'hui de travail !

Madeleine.—Comment, il n'y a pas de travail ?

Georges.—Non, jamais... c'est-à-dire, par hasard... (A part.) Sapristi !... j'ai oublié de préparer une histoire, moi !

(Haut.) Je ne te l'ai pas dit en déjeunant?

Madeline.—Tu ne m'as rien dit, je t'assure.

Georges.—Ah! ça, c'est curieux!... Voilà... le garçon de bureau a une femme—parce qu'il est marié, notre garçon de bureau—et il paraît qu'aujourd'hui, à cette heure-ci, peut-être... il a un bébé...

Madeline.—Et alors?

Georges.—Le ministère est fermé... le chef a donné congé!

Madeline.—Il a donné congé au garçon de bureau?

Georges.—A tout le monde... Oh! il est très bon, notre chef... Alors, je me suis dit: je vais en profiter pour ranger ma bibliothèque...

Madeline.—Alors, tu ne sors pas?

Georges, (allant vers sa chambre).—Pas du tout! Je vais mettre mes pantoufles... et classer tous mes bouquins.

Madeline, (à part, regardant le mur).—Me voilà bien, moi.

(Un temps.)

Georges.—Mais, toi-même, chère amie... il est deux heures et demie... ce five o'clock Lamartinière... tu es en retard... et les potins... les cancans...

Madeline.—Mais je n'y vais pas!

Georges.—Comment, tu n'y vas pas?

Madeline.—Non, Mme Lamartinière...

Georges.—Elle va avoir un bébé?

Madeline.—Non!... elle a soixante-deux ans... mais sa fille, la pauvre enfant, s'est tordu le pied... en déjeunant.

Georges.—En déjeunant?

Madeline.—En descendant l'escalier...

Georges.—Ainsi, tu ne sors pas?

Madeline.—Non!

Georges, (à part).—Eh bien! et ma surprise... me voilà bien, moi!

(Un silence.)

Madeline.—Alors, mon ami... tu vas

rester là... toute la journée?

(Un silence.)

Georges.—Absolument... pendant que tu iras faire des visites.

Madeline.—Je n'en ai pas à faire... C'est toi qui en dois une aux Lamartinière; nous avons dîné chez eux lundi... et tu devrais profiter... de ce que la femme du garçon de bureau...



—Mon ami, et ce travail?

Georges.—Nous irons ensemble... un autre jour... D'abord, tu m'as dit qu'ils avaient mal aux pieds...

Madeline.—Raison de plus... ils ne sortiront pas... tu es sûr de les trouver... Je vais chercher ton pardessus.

(Fausse sortie vers la chambre de son mari.)

Georges.—Non, chère amie... je te dis que je veux rester... c'est toi qui dois sortir... va chez les Morin... tu en as pour trois petites heures.

Madeline.—Avenue du Bois-de-Boulogne... boulevard Voltaire!

Georges.—Ça te fera prendre l'air, le

temps est superbe... Attends... où est ton chapeau... je te paie une voiture.

Maeleine.—Pas du tout, je reste ici.

Georges, (à part).—Pas moyen de la faire filer.

Madeleine, (à part).—Comment le renvoyer!

(Un silence.)

Georges, (à part, sortant sa montre).—Deux heures trente-six! le photographe va arriver.

Madeleine, (à part).—J'ai dit trois heures juste... je suis perdue! (Un silence.) Ma foi, c'est pour lui faire une surprise. Je peux risquer un petit mensonge...



—Vas-y, je t'en prie à genoux!

Georges, (à part).—Je ne sais qu'inventer!

Madeleine, (allant à lui).—Qu'est-ce qui va être bien gentil? C'est mon cher Georges... Tu sais, ma nouvelle modiste, rue de Rivoli... elle m'avait promis mon chapeau pour ce matin... je ne la vois pas venir... et je veux être belle ce soir... nous allons au Français... Alors, tu vas y aller... en voiture... et tu rapporteras le chapeau... rue de Rivoli... 14... non... 84... je crois... enfin, tu chercheras...

Georges.—C'est de la folie... Tu ne sais pas même le numéro... Tu me vois chercher un chapeau rue de Rivoli, du 14 au 84?... Envoie la servante, ma chérie.

Madeleine.—Elle est chez sa soeur... et ne rentrera qu'à quatre heures.

Georges.—Eh bien! voilà une occasion. Vas-y toi-même... Tu prends les boulevards... tu reviens par la rue de Rivoli, vas-y, je t'en prie à genoux...

Madeleine.— Enfin, vous m'envoyez promener!

Georges.—C'est toi, au contraire!

Madeleine, (à part). — Trois heures moins cinq... (Haut.) Monsieur... je comprends! (à part.) Ah! tant pis, je risque la scène! le portrait arrangera tout. (Haut.) Vous avez assez de votre femme... et vous voudriez la voir loin!... bien loin!

Georges.—Ça, c'est vrai!

Madeleine.—Oh!

Georges.—Je veux dire... que je ne veux pas te cloîtrer à la maison... surtout aujourd'hui.

Madeleine.—Pourquoi pas aujourd'hui.

Georges.—Mais, ma belle, c'est comme les autres jours.

Madeleine.—Oh! allez-vous-en, je vous en supplie... Je vais faire un malheur!

Georges.—Qu'est-ce qui te prend?

Madeleine.— Partez donc... Tenez... votre chapeau... Votre canne. Allez, filez! il n'est que temps! (A part.) Trois heures...

Georges.—Eh bien! non... je ne partirai pas... Je m'installe... (Il court chercher ses pantoufles) et je mets mes pantoufles... Et si vous avez un peu de coeur... vous irez vous promener.

Madeleine.—Non, vous!... je vous en prie!

Georges.—Jamais!

(On sonne.)

Ensemble.—Ça y est !

(Ils courent tous les deux à la porte.)

Ensemble.—N'y allez pas !

Georges, (qui perd sa pantoufle).—Je ne veux pas que tu ailles ouvrir.

Madeleine.—Mais vous êtes en pantoufles...

Georges.—J'irai sur la tête.

Madeleine.—Vous n'irez pas, vous dis-je !

Georges.—Ni vous non plus...

Madeleine.—Mais il faut bien...

Georges.—Je m'y oppose.

Madeleine.—Moi aussi !

Ensemble.—Ni l'un ni l'autre.

(Ils tombent assis chacun sur une chaise. Ils se lèvent tous deux et redescendent en s'observant. Un silence.)

Madeleine, (à part).—Le photographe est parti... il va revenir. Oh ! il faut l'amener à sortir.

Georges, (à part).—Dans un instant, le photographe va revenir, il n'y a pas à dire... il faut le renvoyer.

(Madeleine va à lui doucement.)

Madeleine, (tendrement). — Et cette pauvre femme... tu n'y penses pas, mon ami ?

Georges.—Quelle femme ?

Madeleine.—La femme du garçon de bureau.

Georges, (à part).—Il est veuf depuis vingt-cinq ans... il a soixante-neuf ans, il aura sa retraite dans trois mois.

Madeleine.—On vous donne un jour de congé à cause d'elle... et tu ne vas même pas savoir de ses nouvelles... ce n'est pas bien.

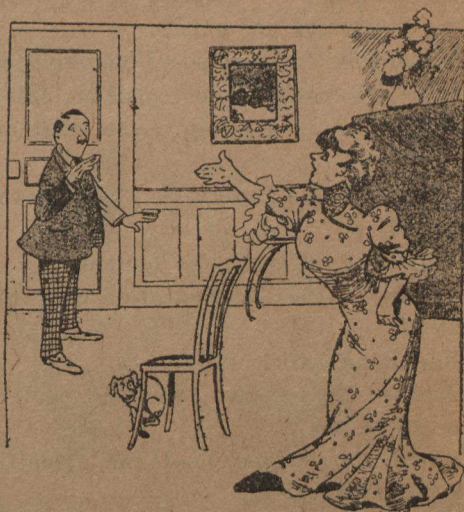
Georges, (à part).—Tant pis... je mets les pieds dans le plat. Il faut qu'elle sorte. (Haut.) C'est absurde, tout ça... Tu m'empêches de voir qui a sonné et tu veux m'envoyer chez la femme de mon garçon de bureau qui est morte depuis

vingt-cinq ans.

Madeleine.— Oh ! vous me mentiez donc !... J'aurais dû m'en douter ! Votre embarras, tout à l'heure... vos insistances pour m'éloigner. Il y a quelque chose là-dessous.

Georges.—Et vous, madame, votre entêtement à ne pas sortir et à me renvoyer... Quel est ce mystère ?

Madeleine.—Vous attendez quelqu'un ! peut-être !...



—Vous me trompez, c'est affreux !

Georges.—J'ai deviné... Quelqu'un qui vous fait la cour.

Ensemble.—Oh ! misérable !

(On sonne à nouveau.)

Ensemble.—Vous n'irez pas !

Georges.—Je vous défends d'y aller, madame !

Madeleine.—Vous n'irez pas non plus, monsieur !

Georges.—Je ne veux pas que vous ouvriez la porte !

Madeleine.— Et vous, monsieur, vous resterez ici !

Georges.—Il n'entrera pas.
Madeleine.—Elle non plus!
Georges.—C'est une horreur!
Madeleine.—C'est une indignité!
Georges.—Vous me trompez!... C'est affreux!
Madeleine.— Vous me trahissez!... C'est une abomination!
Ensemble.—Ah!... que... je... suis... à plaindre!
(Ils tombent sur les chaises.)
Georges, (à part).—Ça fait deux fois qu'il vient, le photographe! (Haut.) Mais ça ne se passera pas ainsi!
Madeleine, (à part).— L'employé est capable de revenir une troisième fois ! (Haut.) J'en ai assez de cette existence de victime!
Georges.—Oh! Madame!... Sous le toit conjugal.
Madeleine.—Chez votre femme!
Georges.—C'est la séparation que vous voulez?
Madeleine.—Oh! oui!
Georges, (à part).—Avec tout ça, elle ne s'en va pas...
Madeleine, (à part).—Il ne remettra pas ses bottines!
Georges.—Demain matin je me rendrai chez mon avoué.
Madeleine.—Et moi, ce soir, chez ma mère!
Georges, (à part).—Tiens! un truc! (Haut.) Et j'y vais de suite... Pour avoir l'avantage... il faut être le premier!
Madeleine, (à part).—Ça va mordre ! (Haut.) Oh! j'y serai avant vous, l'assignation sera lancée dans une heure.
(Ils font mine tous deux de s'apprêter à sortir. Georges remet ses bottines. Madeleine son chapeau.)
Georges, (à part).—Ça y est!
Madeleine, (à part).—Ça y est!
Georges, (en grommelant).—Une pareil-

le infamie!
Madeleine.—Un pareil scandale!
Georges.—C'est trop fort!!
Madeleine.—C'est honteux!
Georges, (s'arrêtant, à part).—J'y songe... Si cet imbécile a laissé le paquet chez le concierge... et qu'elle sorte la première, on va le lui remettre... (Il s'habille vivement.)
Madeleine, (à part).—S'il descend, le concierge va lui remettre le portrait, le photographe l'aura laissé, sans doute.
(Elle s'apprête vivement. Ils se trouvent tous deux à la porte.)
Madeleine.—Où allez-vous, monsieur.
Georges.—Chez mon avoué.
Madeleine.—Vous ne sortirez pas!
Georges.—Ah! mais c'est trop fort, à la fin... C'est vous qui resterez ici!
Madeleine.—Vous changez d'avis, maintenant.
Georges.—Il n'y a qu'un instant, vous vouliez m'envoyer fouiller toute la ville... rue de Rivoli... les boulevards... que sais-je?... et à présent que je veux sortir...
Madeleine.— Ety ous... qui vouliez m'expulser pour recevoir une dame... Vous voulez que ce soit moi qui la reçoive !
Georges.—Je veux sortir avant vous.
Madeleine.—Je ne veux pas que vous descendiez avant moi!
Georges.—Je veux passer, Madame!
Madeleine.—Non, c'est moi... qui passerai!
Georges.—J'appelle la police!
Madeleine.—Je crie: au secours!
(La porte du fond s'ouvre. La servante paraît avec deux énormes paquets.)
Maria.—Voici deux paquets que le concierge m'a remis.
Ensemble.—Comment faire?

Maria.— Qu'est-ce qu'ils ont tous les deux ?

(Elle met les paquets sur la table. Un temps.)

Georges et Madeleine, (brusquement).

—Prenez garde!

Maria, (effrayée).—Oh! là! là!

Ensemble.—C'est fragile!

Maria, (les posant doucement).—Voilà! Monsieur et Madame.

Ensemble.—Allez-vous-en, Maria!

Maria.—Ils ont l'air de jouer la comédie!

Ensemble.—Partez donc!

Maria.— Je m'en vais!... Je m'en vais!

Ensemble.—Allez!

Maria.—Ils ont quelque chose, pour sûr! (Ils vont se précipiter tous les deux, mais sont retenus par Maria qui se retourne.) Ils sont toqués, les bourgeois! (Elle sort.)

Georges, (à part).—Donnez-vous donc du mal pour faire une surprise!

Madeleine, (à part).—C'était bien la peine de mettre ma robe de bal de l'ambassade!

Georges, (à part).—Je n'en avais commandé qu'un.

Madeleine, (à part).—Pourquoi y en a-t-il deux?

Georges, (à part).—Comment faire?

Madeleine, (à part).—Qu'est-ce que je vais dire?

Georges, (à part).—Je vais m'en aller cinq minutes... elle ouvrira toute seule... Ce sera plus délicat.

Madeleine, (à part).—Je vais le laisser un instant... Il regardera... tout seul... ce sera plus gentil.

Ensemble.—Au revoir, mon ami.

A tout à l'heure, chérie.

Vous sortez?

Georges, (lui montrant les paquets).—

Oui, je voulais vous laisser...

Madeleine.—Du tout... c'est vous qui devez...

Georges.—Jamais, ce n'est pas moi!

Madeleine.—Moi... je n'attends rien!

Georges.—Déficelez!

Madeleine.—Déficelez!

Georges.—Au fait, il y en a deux.

Madeleine.—Chacun un.

(Ils redescendent lentement vers les paquets et déficellent en s'observant.)

Ensemble, (en voyant les portraits).— Ah!

Georges.—Il m'a fait en décolleté!

Madeleine.—J'ai un habit noir!



—Tu sais... ils sont un peu fous, les bourgeois!

Ensemble, (s'apercevant de leur méprise).—Oh! ton portrait! La même idée! L'anniversaire!

Georges.—C'est donc pour cela que tu voulais que je sorte?

Madeleine.—C'est pour cela que tu voulais me renvoyer?

Ensemble.—Je voulais te mettre là!

(Et ils montrent le mur.)

Georges.—Es-tu jolie!

Madeleine.—Es-tu beau?

Georges.—Il y a place pour deux!

Madeleine.—Je l'espère bien!

Maria, (entrant).—Madame, faut-il ser-

vir?

Georges.—Nous allons dîner au restaurant et nous amuser comme des enfants... Cette fois, nous sortirons ensemble!

Madeleine.—Et rentrerons de même!

Ensemble, (à la porte).—Madame!... Monsieur!

(Ils sortent.)

Deux minutes plus tard, à la cuisine,

Maria raconta la chose à son ami le valet de chambre qui l'aide à nettoyer la vaisselle—... Si tu avais vu ces petites manières... (les imitant)... Madame !... Monsieur!... Tu sais, je crois bien qu'ils sont un peu fous, les bourgeois!

Rideau.





L'Aventure du Capitaine Padarnac

I

L'Ami des capitaines

MON excellent camarade, le capitaine me peut-être encore. Rien ne s'y Padarnac, était Gascon. Il l'est même oppose. Toutefois, nous nous sommes perdus de vue depuis quelques lustres ; et comme il avait franchi l'âge de la nubilité vers 1845, on peut supposer—avec les plus amers regrets—que son âme est retournée dans le sein du Créateur, ce qui justifierait l'imparfait de l'indicatif dont je me suis servi en commençant. Au surplus, il me croit probablement non moins décidé, s'il est vivant. Nous serions quittes, par conséquent, et sans rancune.

Padarnac appartenait au sous-genre des Gascons froids et pince-sans-rire. On l'aimait pour sa bonne grâce, pour sa courtoisie et son scepticisme, d'ailleurs voilé. Nul n'avait une voix plus douce. Nul sourire n'empruntait un charme plus exquis à l'air discrètement railleur qu'il ne déposait jamais.

Contrairement à la manie des gens de son pays, il ne débitait point d'histoires

invraisemblables, mais ce qui décelait son origine, c'est que, s'il ne contait pas des choses extravagantes, il en faisait. Car conde que l'illusion dont le sein de la "Jeune Captive" d'André Chénier se prétendait habitée.

Quand j'aurai ajouté que Padarnac commandait un trois-mâts franc de neuf cents tonneaux de jauge, l'"Antoinette", du port de Bordeaux, en sa qualité de capitaine au long cours, la présentation sera parfaite. Et je pourrai entamer le récit de sa redoutable aventure en laquelle quatorze caïmans de l'Orénoque jouèrent un rôle prépondérant.

son imagination était au moins aussi féod. Il y avait en 1864, à Bordeaux...

Cela ne date pas d'hier, et j'en suis confus. Mais depuis Homère qui donc date d'hier? Les petits enfants tout au plus. Et encore!... qui sait?

Donc, il y avait à Bordeaux un Normand, de la Bouille près de Rouen, qui se nommait, comme tout le monde, Ernest Moreau.

Quoique excellent garçon, ce Moreau avait deux défauts très fâcheux : d'abord il était fort bavard, extrêmement habbleur et il fallait que ce fût bien fort pour qu'à Bordeaux on s'en aperçut. Ensuite il

affichait avec une impertinence désobligeante la prétention d'être une preuve vivante de la supériorité intellectuelle du Normand sur le Méridional. Et ça, aucun Girondin ne l'admettait ouvertement. C'est pourquoi, quand il se présentait une occasion de le rendre ridicule ou d'humilier sa superbe, on la saisissait avec des ardeurs joyeuses.

D'autant plus que notre homme non seulement avait son pied d'argile comme tout un chacun, mais le laissait voir avec une certaine candeur. Dès les premiers moments de son séjour à Bordeaux il s'était fait au prix de quelques mystifications—prévues—l'ami des capitaines longcourriers, leur rendant de continuel petits services, en échange desquels il les priait de lui rapporter de leurs traversées quelques curiosités inédites : un porpo de coquero péruvien ; des papillons géants, de ces paniers de Java faits d'une seule feuille de latanier, admirablement chiffonnée, comme l'est une pièce de velours ou de soie par les mains miraculeuses des modistes parisiennes ; une idole inconnue des collectionneurs ; n'importe quoi, enfin, qui ne fût ni banal ni grossier.

Parmi les loups de mer, quelques-uns l'avaient remisé tout de suite avec un refus sec et définitif. D'autres s'amusaient à lui faire espérer des apports chimériques, tels Padarnac et son ami Asset. La plupart se laissaient faire, promettaient et tenaient leurs promesses, si bien que Moreau s'était constitué un petit musée assez intéressant dont presque tous les numéros représentaient une valeur marchande.

Depuis cinq ou six ans, Ernest persécutait Padarnac, sollicitant, sans lassitude, la faveur d'une "surprise". A force d'avoir obtenu de l'un ou de l'autre un don plus ou moins précieux, il en était arrivé

à considérer les marins comme des bienfaiteurs obligatoires.

Padarnac à chaque voyage ne manquait pas de lui dire, en clignant ses yeux bleus :

"Cette fois, attendez-vous à un phénomène sans pareil, mon petit Moreau."

Huit mois ou un an plus tard, le capitaine de l'"Antoinette" n'en rentrait pas moins sans le moindre cadeau et Ernest se désolait d'une si notoire ingratitude.

Cela pourtant ne l'empêchait pas de revenir à la charge avec une nouvelle indiscretion.

II

Apparition des caïmans

Un soir de janvier, l'"Antoinette" devant déramer le lendemain, Moreau se fit si pressant, si cajoleur, que Padarnac lui dit :

"Je n'oserais pas vous faire un présent de deux liards, moi, tant que je n'aurai pas trouvé quelque chose qui soit digne de vous et aussi de moi-même. Cependant, comme je vais à la Guayra, cette fois-ci, je ne vous dis que ça."

Moreau trouva peut-être que ce n'était pas beaucoup, mais l'"Antoinette" partit tout de même.

Quand elle eut séjourné à la Guayra le temps nécessaire au déchargement et au chargement et qu'elle fut sur le point de reprendre la mer, le consignataire de Padarnac, homme bizarre et versatile, mais qu'il importait de ménager dans l'intérêt des relations commerciales, lui dit un matin :

"Je vais faire porter à votre bord une

cage que je recommande à vos bons soins.

—Ce sont des oiseaux? interrogea Padarnac que cette cage inquiétait.

—Des oiseaux, si l'on veut," répondit le consignataire avec le gros rire satisfait d'un bête qui se trouve facilement quelque esprit.

Mais Padarnac :

—Vous n'ignorez pas que les volatiles subissent en mer des accidents fâcheux, qu'ils meurent comme mouches et que, partis en très grand nombre, ils arrivent clairsemés... quand ils arrivent.

—Oh! ne craignez rien pour mon chargement. Les gaillards qui le composent n'ont pas une santé délicate. Aussi bien je ne veux pas prolonger la plaisanterie: ce sont quatorze caïmans.

—Quatorze caïmans! s'écria Padarnac ahuri; mais ils vont infecter mon navire à perpétuité...

—Oh! pour une vague odeur de musc, qui d'ailleurs ravigote plus d'un appareil olfactif, vous faites bien le dégoûté. Il y a quatorze ans que je collectionne, ces caïmans, un par un, et jamais ils ne m'ont incommodé de leur parfum.

—Je crois bien, vous les tenez à distance. Mais à bord il faudra les subir sans relâche et si mon équipage en devient hydrophobe, me donnerez-vous d'ici un coup de main pour le museler?

—D'abord, mon cher, mes caïmans sont jeunes et ne répandent autour d'eux que des effluves sans importance. Le moins âgé a quatre ans, le plus vieux vingt-trois, les autres s'échelonnent entre ces deux limites.

—Mais qui diable vous pousse à lancer une pareille société à travers l'Atlantique? Je suppose que vous ne les destinez pas à un fabricant de porte-monnaie... leur peau suffirait.

—Non. Je les envoie au directeur du

Jardin des Plantes de Toulouse, M. Frégois (Anatole), très admirable érudit qui m'a prié de les lui procurer pour faire des études comparées sur la dentition de ces sauriens dans leur enfance et leur jeunesse.

—Il est fou, votre savant. A quoi cela lui servira-t-il de mesurer les dents de ces abominables amphibiés?

—Je n'en sais rien. Ce qui est certain, c'est que M. Anatole Frégois est l'ami de votre armateur.

—Ah! fit Padarnac sur qui ces derniers mots exercèrent évidemment une pression.

—Ce ne sera pas, du reste, très encombrant. Je les ai fait mettre dans une seule caisse.

—Mais qu'est-ce que ça mange?

—Presque rien. Le crocodile, par nature, est très sobre, c'est le chameau des rivières. Si vos matelots pêchent quelques bonites ou des dorades, offrez-les-leur.

—Et s'il en crève pendant la traversée...

—Mon Dieu! je pense que M. Frégois pourra mener à bien ses études, même s'il manquait un ou deux chaînons à sa collection de mâchoires."

Padarnac restait rétractile. Le consignataire ajouta :

—J'ai surtout en vue d'être agréable à votre armateur qui a des obligations à son savant ami. C'est, pour moi, je vous le dis en confidence, je me moque parfaitement qu'ils arrivent à Toulouse crevant de santé ou non. J'ai eu assez de mal à les collectionner par rang d'âge.

—Ce sont de bien sales bêtes.

—Oh! oui."

Phénomène amusant, Padarnac était sur le point de consentir. Du moment que le consignataire n'y tenait plus autant, ça l'ennuyait moins de les emporter. La na-

ture humaine est ainsi faite : sans avoir un parti-pris de vexer les gens, on est enclin à leur refuser, s'ils insistent, ce qu'on leur accorde dès qu'ils s'en désintéressent.

—Faites charger ça mercredi, je lève l'ancre jeudi... mais c'est bien pour vous que je m'en embarrasse."

III

Traquenard

Quarante-quatre jours plus tard, — l'"Antoinette" était un clipper de grande marche, — Padarnac entra en Gironde, non sans avoir quelque peu bourlingué dans le golfe de Gascogne. Au petit jour, son passage fut signalé par le sémaphore du Verdon et, selon l'usage, la nouvelle en fut affichée à la Bourse.

Moreau ne manquait jamais d'aller en personne lire les dépêches annonçant la montée des navires pour, dans l'espoir de quelque nouveau cadeau, être un des premiers à savoir quel bâtiment ralliait Bordeaux,

En voyant le nom du trois-mâts de Padarnac, il se sentit rafraîchi, sans autre raison, qu'un doux pressentiment, par la persuasion d'être, cette fois, dédommagé d'une si longue attente. C'est pourquoi, au moment où la grosse cloche piquait cinq heures, Ernest arrivait au café de Bordeaux pour l'apéritif, le sourire aux lèvres, le nez hardi, la narine épanouie et l'œil brillant.

Il y trouva le capitaine de l'"Antoinette", celui-ci, ayant laissé son second ramener le navire en rade, était déjà en conversation criminelle avec un verre d'ab-

sinthe. A ses côtés, d'autres marins : entre autres Ch. Asset, commandant le "Coq"; Hirigoyen, maître, après Dieu, du "Jeune Cantabre"; etc., etc.

On se serra chaudement les organes de préhension, comme disait Asset, et, Moreau s'étant assis :

"Eh bien, capitaine?" demanda-t-il avec un sourire bon enfant, parfaitement imité.

On savait, dès longtemps, ce que cela voulait dire. Ce fut le capitaine du "Coq" qui répondit :

"Ernest, mon petit lapin, dit-il à Moreau, cette fois tu vas étrenner grand large."

Le Normand aurait mieux aimé voir Padarnac prendre la parole. Asset, lui aussi, était un Gascon, mais un Gascon de toute beauté, bruyant, folâtre, imagina-tif, blagueur, jamais pris sans vert et pourvu d'un accent à faire frémir; mais si gai, si rieur, lançant ses gasconnades avec tant de verve qu'on ne pouvait lui en vouloir de vous monter des bateaux.

Il était difficile de voir que Moreau n'attachait pas la moindre confiance à ses propos, cela n'empêcha point Asset de continuer en ces termes :

"Ce sacré coquin de Padarnac ! Vois-tu, il n'y a que lui pour dénicher les oeufs d'épiornis.

—Quoi ! s'écria le Rouennais en rougis-sant d'espoir...

—Ne te monte pas l'imagination, mon petit reste-à-terre... Epiornis, c'est façon de parler. Padarnac ne revient pas de Madagascar, que diable ! mais imagine-toi, mon fils, qu'il a trouvé à la Guayra une huître perlière, comme on n'en a jamais vu : cinquante-trois centimètres de diamètre. Je parle de la coquille. Elle mangeait un turbotin de deux livres dans sa journée. On la faisait voir pour de

l'argent. Et puis, elle est morte. On a découvert alors dans sa nacre trois perles, trois, matelot, trois; et grosses comme des prunes mirabelles."

On écoutait, on souriait. Moreau déclara :

"Les perles, je m'en moque... mais une huître perlière de cette..."

—Quoi! tu te moques des perles, quand tu vas te marier...

—Comment sais-tu ça, toi? demanda Moreau.

—Mon fils, lorsqu'un vivipare de ton calibre va convoler en justes noces, la nouvelle se répand comme une colonie de fourmis blanches, tout le monde le sait, que tu vas épouser une jeunesse... et tu craches sur les perles! Je le dirai à ta femme.

—Enfin, Padarnac, vous me rapportez cette coquille?

—Il n'a pas pu, reprit Asset toujours narquois. On n'a voulu la vendre qu'avec les perles et on en demandait soixante-douze mille francs. Padarnac t'aime bien, mais soixante-douze mille francs, il aurait fallu qu'il les empruntât à son armateur et M. Dubras ne les lui aurait pas prêtés. Alors, il s'est rejeté sur autre chose. Padarnac, dis-lui ce quetu lui rapportes; si tu veux le mettre dans la corbeille de noces, il la faudra grande comme le rouffe du "Maréchal-de-Turenne", le quatre mille tonneaux du père Bordes. Pas vrai, Pater?

—Qu'est-ce que vous diriez, mon cher Moreau, d'une collection de quatorze crocodiles? dit Padarnac.

—Pas un de moins! ajouta le capitaine du "Coq". Et ils ont des gueules!...

—Quatorze crocodiles vivants? fit Ernest.

—Tu pourras en faire des cadavres si tu les préfères trépassés.

—C'est sérieux? demanda Moreau troublé par le sentiment formel d'être le jouet d'une mystification.

—Très sérieux, mon cher, riposta Padarnac sur un ton péremptoire. Vous pouvez les envoyer chercher après-demain.

—Comment! les chercher? s'écria le Normand d'une voix qui trahissait l'épouvante.

—Tu voudrais peut-être qu'on te les apporte ici, au café?

—C'est que je ne sais comment on s'y prend avec ces bêtes-là... reprit Moreau qui avait conscience du rôle qu'on lui faisait jouer devant cinquante personnes; je ne sais même pas si elles existent réellement.

—Ah! dites donc, Ernest, répliqua Padarnac, si votre cheminée fume, ce n'est pas moi qui...

—Mais, cher ami, je ne dis pas que vous soyez un fumiste.

—Seulement vous le pensez. Eh bien! n'en parlons plus. Je vendrai mes caïmans au père Borchau, le marchand d'oiseaux, il m'a déjà fait offrir six cents francs.

—Eh! tonnerre! je ne les ai pas refusés! clama Ernest à qui les six cents francs avaient fait ouvrir des yeux démesurés. Avec cet animal d'Asset, jamais moyen de savoir si on parle sérieusement!

—Va donc, va donc, espèce de soldat, riposta le capitaine du "Coq". C'est de toi qu'on ne sait jamais si tu es content. Depuis que tu es arrivé et qu'on t'a dit la chose, tu as l'air d'un clin-foc qui déralingue. C'est agréable pour Padarnac. Il s'est fendu pour aller embarquer à deux mille lieues d'ici quelque chose qu'on ne voit pas à Bordeaux deux fois en cinquante ans, et tu nous fais une mine de poisson volant qui va essayer une clarinette.

—Mais puisque je les prends...

—Il est trop tard! vociféra le capitaine Asset. Vends-les, Padarnac, et tu nous offriras un balthazar à tomber en mal de maeaque.

—Voyons, capitaine, je vous enverrai une gabarre avec quatre arrimeurs et un portefaix. Moi, j'attendrai sur le quai avec un camion."

Padarnac, cette fois, dit:

"C'est entendu."

Et il fut décidé qu'on déchargerait le colis de sauriens dans le bateau qu'enverrait Ernest avec les hommes nécessaires, et que c'était une affaire terminée

IV

Catastrophe

Le surlendemain l'"Antoinette" était à l'ancre par le travers de l'Entrepôt à trois encâbdures du quai vertical et commençait son déchargement, quand la fameuse gabarre détachée par Moreau pour prendre les caïmans vint se ranger le long du bord.

Mais comme déjà il y avait, collés au flanc du trois-mâts, cinq ou six allèges ou pinasses recevant des marchandises, on héla le batelier pour le prier de s'emboîser sur le beaupré. Le gabarrier prit un grand aviron, le poussa dans le courant, très rude en ce moment, et fit la manoeuvre nécessaire. Moreau, planté en haut de la cale Fenwick, voyait en même temps des déchargeurs transporter à l'avant la cage des crocodiles et la hisser péniblement sur la lisse.

Par malheur, l'énorme caisse, par suite d'un faux mouvement, ne conserva pas son équilibre sur son point d'appui relativement étroit. On la vit osciller, pencher, et finalement culbuter dans la ri-

vière où elle fit un plongeon énorme.

Fort heureusement pour le gabarrier, il luttait contre le courant et n'avait pas eu le temps de venir s'amarrer à la place indiquée, sans quoi il était tué net

A bord régna bientôt une agitation d'ailleurs compréhensible. Padarnac, après avoir levé les bras au ciel, bousculait les hommes de Moreau et leur reprochait violemment leur maladresse.

On mit un canot à la mer,—l'expression reste professionnellement exacte même en eau douce,—quatre matelots nagèrent de toutes leurs forces pour rattraper la cage et ses hôtes, mais en moins de quelques minutes le couvercle reparut sur l'eau, puis le corps même de la caisse.

Et il devint évident que les crocodiles libérés avait dû s'égailler au fond de l'onde tiède et cherchaient aventure Dieu seul savait de quel côté. Donc, voilà quatorze crocodiles, quatorze dévorants qui infestaient la Garonne transformée brusquement en fleuve africain où nulle sécurité n'existait plus pour les infortunés, hommes, femmes et surtout enfants, vivant ou passant sur ses rives.

A la vérité, les caïmans de cinq, de six, de sept ans même n'étaient pas des carnassiers infiniment redoutables. Mais les autres déjà grands, surtout ceux de quinze à vingt ans, devaient avoir des mâchoires du plus respectable développement.

Si, à bord, on était à la fois furieux et penaud de s'être montré si maladroit, à terre Moreau bouleversé entrevit avec la rapidité d'un éclair suiffé, selon l'expression américaine, les conséquences redoutables d'un tel événement. Un cri de détresse lui échappa quand la cage aux caïmans s'enfonça pleine dans le fleuve pour en ressortir disloquée et vide quelques instants plus tard.

Sautant dans une yole, il se fit porter sur l'«Antoinette»; mais à peine avait-il mis le pied sur le pont que Padarnac courut à sa rencontre et lui cria dans la figure :

—Ils sont jolis, vos portefaix! vous avez dû choisir. Il n'en est pas de plus maladroits, de Palludate à Bacalan. Vous voilà dans un beau pétrin.

—Moi! Que voulez-vous dire?

—Oh! presque rien. Seulement, s'il arrive un malheur, si quelque enfant est dévoré dans le haut ou dans le bas de la rivière, vous pensez que je m'en lave les mains: vous êtes seul responsable.

—Comment, seul? répéta Ernest très réfractaire à cette conclusion.

—Ce n'est pas moi, dans tous les cas. Vos hommes, amenés par la gabarre, sont montés à bord; le colis leur a été livré; on les a prévenus qu'il contenait des bêtes féroces et qu'ils eussent à prendre quelques précautions... Va te faire fiche! ils envoient les caïmans dans la grande tasse. Il est clair que matériellement ils sont responsables, mais vous l'êtes civilement, puisque les ordres venaient de vous."

La question pouvait se discuter. Moreau n'y pensa pas et s'en prit aux déchargeurs, qu'il lui fallait payer par-dessus le marché. Il fit un tapage d'enfer, jura, sacra, hurla tant et si bien que Charles Asset, dont le bâtiment était amarré bord à bord avec l'«Antoinette» au même corps mort, parut sur sa dunette, demanda la cause de ce bourvari d'une voix gouguenard et, l'ayant apprise, passa sur le navire de Padarnac où, s'adressant à Moreau, il lui dit :

—Eh bé! tu es propre, mon vieux reste-à-terre. Que diable! on n'envoie pas des soldats pour faire des besognes de matelots."

Soldat, à cette époque, constituait le terme du plus profond mépris que pussent éprouver des marins pour des emportés.

—Voilà, reprit Asset, où t'a conduit ta manie d'arrimer des musées avec un tas de fonds de cale que tu te fais offrir de force.

—Ah! ne m'embête pas, hein, Asset? Je n'ai pas envie de rire.

—J'te crois, calfat, moi non plus.

—D'ailleurs, qu'est-ce qu'on peut me faire? C'est un accident, après tout.

—Et un fameux! Essaie de te baigner dans la Garonne. Sans compter que les terriens s'en prendront à Padarnac et vont lui faire courir des bordées de l'Inscription maritime au Palais de justice. Tu penses si c'est fini de t'apporter des cargaisons!"

Padarnac, qui semblait envisager les choses avec un peu plus de sang-froid que dans le premier moment, Padarnac intervint :

—Il faut aller au-devant de tout ça, Moreau, dit-il. Rendez-vous de ce pas chez le commissaire de quart à la Permanence et racontez-lui la chose sans rien cacher. Peut-être ne s'en prendra-t-on qu'aux déchargeurs.

—C'est une idée," fit le capitaine du "Coq" en prenant un air réfléchi.

Dix minutes plus tard, Moreau, revenu sur le quai, prenait l'omnibus et se rendait au commissariat, où il faisait sa déclaration.

V

Terreur noire

Ah! ce fut une belle émotion dans Bordeaux quand la nouvelle se répandit en traînée de poudre dans tous les quartiers

de la ville. Quel frisson de terreur ! Des crocodiles dans la Garonne à présent ; une si belle rivière infestée à jamais des plus voraces amphibiens qui soient au monde. Ils allaient se reproduire probablement. Et Dieu sait que ces bêtes malfaisantes font des petits à gogo. Par malchance, aucun Bordelais ne voulait croire que les caïmans fussent aussi jeunes qu'on le prétendait.

— "C'est pour nous rassurer qu'on dit cela.

— Je parie qu'ils sont énormes !

— Qu'est-ce qu'on va devenir ? "

Asset, le commandant du "Coq", en allant au café de Bordeaux, paraissait s'amuser beaucoup.

— "C'est vrai qu'ils sont gras, disait-il. Les moyens mesurent trois mètres, mais il ne faut pas s'en inquiéter. Dans le Rio-Nunez j'en ai toujours une cinquantaine autour de mon bateau. Ce n'est pas si méchant qu'on le dit. La preuve, c'est que ça pleure. Les larmes de crocodile, tout le monde en a entendu parler."

Ces facéties paraissaient fort indécentes, hâtons-nous de le dire. A deux ou trois reprises on faillit faire un mauvais parti aux capitaines qui prenaient la chose par trop gaîment.

L'autorité, d'autre part, se montrait plutôt affolée. Par la voie des journaux, on fit savoir aux habitants de Bordeaux qu'il était interdit de se baigner en rivière jusqu'à nouvel ordre. Les écoles de natation furent fermées.

Il y avait un homme qui ne savait où donner de la tête : le capitaine de port. Quelqu'un s'était avisé de démontrer qu'une responsabilité terrible lui incombaît. Dans les cafés, dans les rues, dans les ménages, on le considérait comme tenu de rechercher, de retrouver et d'exterminer les caïmans.

Dans les feuilles publiques se lisaient des articles où l'on révélait l'art de combattre, de tuer les crocodiles, ou tout au moins de se moquer d'eux, en tournant autour d'eux en des cercles concentriques...

Mais voilà que brusquement un bruit sinistre se répandit ; un enfant de treize ans, Arthur Mingepan, avait disparu. Le jour même de l'invasion des amphibiens, il était parti de chez lui en disant à sa mère qu'il allait se baigner au banc de sable de Queyries qui était alors dans toute sa beauté, et on ne l'avait plus revu.

Plus de doute, le malheureux gamin, devenu la proie des sauriens, entraîné au fond du fleuve, avait servi de pâture aux monstres affamés.

Les malédictions les plus effroyables s'abattaient sur Moreau. Malheureux Ernest ! il n'osait plus sortir, de peur d'être lynché, car tout le monde faisait retomber sur lui la responsabilité des malheurs qui allaient s'abattre sur la population.

Sa fiancée elle-même s'indignait, l'accusant d'avoir semé dans la ville une épouvante sans nom pour satisfaire une manie de sot collectionneur.

Bientôt la colère générale devint si violente que, poussés par tout un chacun, la mère d'Arthur Mingepan et les directeurs des écoles de natation qui perdaient beaucoup d'argent assignèrent Moreau en dommages-intérêts. Et ce fut un procès sensationnel. La populace, très montée, assiégeait non pas seulement la chambre de police correctionnelle, mais le Palais de justice lui-même.

Quelques rouleurs des quais, suivis d'une infinité de galopins, déclaraient que si Moreau n'était pas condamné, ils le lyncheraient sans rémission.

Il fallut un service d'ordre pour que le malheureux Ernest, inculpé d'homicide

par imprudence, pût gagner le banc des accusés. Padarnac, Asset, les déchargeurs, le abbarrier et la mère du petit garçon disparu étaient les principaux témoins.

Toute la sympathie allait à la pauvre femme qui pleurait son fils. Mais les capitaines s'entendaient traiter fort sévèrement.

Dès que l'audience fut ouverte, un silence profond régna dans le prétoire. Moreau, en son interrogatoire, ne put que répéter ce que tout le monde savait déjà.

“M. Padarnac, dit-il, m'avait promis de me rapporter des curiosités d'outremer pour un petit musée que j'ai installé chez moi. A son retour, il me pria d'envoyer prendre possession de quatorze caïmans dont il me faisait cadeau. Je ne voulais pas tout d'abord accepter un présent pareil. Il insista. Je ne sais comment mes hommes s'y prirent. Toujours est-il que, par un excès de maladresse, ils ont laissé choir les crocodiles dans le fleuve. Je ne peux rien dire de plus.

—C'est bien. Asseyez-vous, dit le président. Huissier, appelez le premier témoin.

—Monsieur Padarnac!” cria l'audancier.

Le capitaine de l’“Antoinette” s'avança à la barre, très calme, l'air navré, mais quelqu'un qui eût scruté son regard, se serait aperçu que ses yeux avaient des lueurs folâtres.

“Veuillez me dire, articula le président, comment il s'est fait qu'un colis aussi dangereux que la caisse de vos caïmans ait été si sottement jeté par-dessus bord.”

D'une voix douce, et comme s'il parlait discrètement à quelqu'un dans un salon fréquenté par des gens très comme il faut, Padarnac répondit :

“Je ne saurais vous le dire, monsieur le président, un grand cri a retenti à l'a-

vant, mes regards se sont portés de ce côté. La cage des crocodiles tombait à l'eau, dans l'instant même.

—Lors du déchargement d'un navire, qui est responsable?

—L'armateur.

—Ce n'est pas l'avis de tout le monde, mais admettons-le. Il n'en est pas moins vrai que le capitaine qui introduit dans un port des caïmans vivants et affamés a le devoir de surveiller lui-même la livraison de ces hôtes redoutables jusqu'au bout. Vous! vous vous en êtes désintéressé...

—Jusqu'à un certain point,” interrompit Padarnac qui allait continuer à s'expliquer... quand on entendit un grand bruit à la porte du prétoire.

On s'y chamaillait ferme. Au milieu des voix barytonnantes très nombreuses dont le ton indiquait la colère, un organe grêle mais très aigu de second dessus dominait, comme dans la musique moderne un instrument aigre perce à travers les fureurs des cuivres.

“Je veux rentrer, té, il faut que j'entre. Vous êtes des mufles!” disait la jeune voix.

On entendit le claquement sonore d'un soufflet, une basse profonde clama :

“Sacré petit “acabaïre”, je t'écrase!”

L'audience était interrompue. La salle bondée s'agitait. Toutes les têtes se tournaient vers l'endroit où cette alerte avait lieu.

“Gardes! s'écria le président, amenez le ou les perturbateurs au pied du tribunal.”

Un silence régna trois secondes. Deux gendarmes parurent poussant devant eux un petit voyou mal peigné qui vint se planter sans la moindre émotion devant les magistrats.

—C'est vous qui faites tout ce bruit ?

reprit le président; comment vous appelez-vous?

—Arthur Mingepean,” répondit le gamin.

Tableau! La mère du gamin poussait un cri:

“Et d’où viens-tu, “drolat” de rivière?”

Mais un éclat de rire heureux emplissait déjà la salle. Arthur n’était pas dans l’estomac des sauriens. Le polisson expliqua qu’il avait été jusqu’à Langon, avec des drôles de son espèce, pour s’amuser.

“Ou faire quelque mauvais coup, ajouta le président. Qu’on le rende à sa mère et continuons.”

Puis, s’adressant à Padarnac:

“Je disais que vous vous étiez désintéressés des dangers que pouvait faire courir à toute une ville populeuse la maladresse des hommes préposés à un déchargement dangereux.

—Mais, monsieur le président, riposta, toujours calme et presque souriant, le capitaine de l’“Antoinette”, il n’y avait plu de crocodiles dans la cage.

—Vous dites?” s’écria le magistrat stupéfait, pendant que de l’auditoire houleux partaient des exclamations méridionales à l’excès, et des éclats de rire, chacun voyant que le drame allait finir en bouffonnerie.

Il y avait bien un tiers des assistants qui, furieux d’avoir eu si belle peur, s’indignaient, en hurlant:

“On s’est f... de nous et de la justice!”

Mais le président menaça de faire évacuer la salle. Rieurs et griñcheux se calmèrent. L’interrogatoire de Padarnac continua:

“Il n’y avait plus de crocodiles, dites-vous?”

—Non, monsieur le président.

—Alors pourquoi avez-vous annoncé à l’accusé Moreau que vous les lui aviez apportés? Que sont-ils devenus?

—Voilà; je suis atteint depuis deux ou trois ans d’une infirmité qui jusqu’ici ne m’avait pas gênée.

—Quelle infirmité?

—J’ai des attaques d’amnésie.”

VI

Effets de l’amnésie

Les neuf dixièmes de l’assistance s’attendaient à ce que le président demandât au capitaine ce qu’il entendait par amnésie, parce qu’ils auraient probablement su, eux aussi, ce que c’était. Mais le magistrat, lui, ne l’ignorait sans doute pas.

“Quel rapport voulez-vous établir, reprit-il, entre l’amnésie et des crocodiles échappés?”

—Je vais avoir l’honneur de vous le dire: ces quatorze caïmans m’avaient été confiés par M. Pablo Alvarez y Cabessa y Punto de la Guayra pour être envoyés, dès mon arrivée, au directeur du Jardin des Plantes de Toulouse, M. Frégois, Anatole. Je devais relâcher à San-Juan-de-Porto-Rico. Lorsque j’y arrivai, je trouvai une dépêche de M. Pablo Alvary y...

—Passez.

—Cette dépêche disait en substance: “M. Anatole Frégois est mort. Faites des caïmans ce que vous voudrez.” Alors, ajouta Padarnac avec des yeux scintillants de malice et un soupçon d’ironie dans le débit, mais toujours frigide, alors, comme ces quadrupattes sentaient fort mauvais, je les ai simplement jetés à la mer un jour qu’il y avait eaucoup de re-

quins autour de mon navire...

—Mais encore une fois, pourquoi avez-vous annoncé à M. Moreau que vous lui apportiez des vilaines bêtes dont vous vous étiez débarrassé?

—Ça, c'est l'amnésie. Dans la nuit qui a précédé mon entrée en Gironde, j'ai tout à coup perdu la mémoire, et principalement le souvenir de l'hécatombe que j'avais faite. En voyant sur le pont, au pied du grand mât, la cage des caïmans, je crus qu'ils y étaient encore enfermés, d'autant plus que mes matelots y ayant jeté pendant la traversée tout ce qui les gênait, elle était fort lourde. Et quand, arrivé à Bordeaux, quelqu'un me demanda si, cette fois, j'avais rapporté quelque chose à Moreau, je répondis: "Mais oui, au fait, quatorze crocodiles..."

—Quand avez-vous retrouvé votre mémoire? demanda le président qui lui-même souriait, sans le vouloir, peut-être.

—Hier soir, monsieur le président, grâce à mon second qui, étant au fait de mon infirmité, s'est acharné à me rappeler la singulière figure que faisaient les requins et aussi les caïmans lorsqu'ils entrèrent en collision sous l'Equateur."

Cette explication produisit dans l'auditoire une hilarité générale. Evidemment tout le monde était soulagé. Arthur était vivant. Il n'y avait pas le moindre amphibie redoutable dans les flots jaunâtres de la Garonne. Certains exultaient. D'autres se tordaient de rire. La grande majorité commençait à comprendre que les capitaines avaient monté ce qu'on devait appeler plus tard un bateau, à Ernest, en lui servant un plat de leur métier.

"Le tribunal ne demanderait pas mieux que de vous croire et l'auditoire aussi sans doute. Toutefois, je crois indispensable de recueillir un témoignage qui viendrait corroborer votre déposition.

—Rien n'est plus facile, monsieur le président. Mon maître d'équipage, Biscarosse, est dans la salle, c'est lui qui a fait faire le saut aux caïmans. Si vous voulez l'interroger...

—Vous dites Biscarosse?

—Oui, monsieur le président, dit un marin en se levant. Cadichon Biscarosse, c'est moi.

—Avancez à la barre."

Maître Biscarosse vint se planter à côté de Padarnac, s'assura sur ses deux jambes contre un roulis imaginaire et, sur l'invitation du magistrat, prit la parole.

"Pour lors, dit-il, nous étions par le travers de la pointe aux oiseaux à Porto-Rico. Calme plat depuis la veille. On avait beau chanter la chanson de saint Roch pour faire venir le vent, ce qui d'usage ne manque jamais, rien n'y faisait. On en était au dernier couplet... vous savez..."

Et maître Biscarosse, très naïvement, avec une voix sérieusement altérée par l'usage fréquent des alcools, entama:

Exempt de blâme
Il rendit l'âme
En bon chrétien
Dans les bras de son chien.

—Dispensez-vous de montrer vos talents et continuez.

—Ça va bien. Donc, on s'embêtait comme un gouvernail dans un pré, quand le capitaine m'appela et me dit me montrant la mer:

"—Il y a là une vingtaine de requins qui attendent quelque chose. Si nous leur jetions ces caïmans: ce serait drôle?"

"Ça me fit rire. D'abord, parce que l'on allait débarquer les crocodiles qui pouaient le farcin, le chabichou, et la magnasse à en tomber du haut mal, et puis, envoyer aux requins des amateurs comme ceux-

là... non, ça n'était pas une idée de novice!

“Je fis ouvrir une écoutille sur tribord, un peu en arrière du mât de misaine; on porta la boîte aux caïmans de façon à ce qu'un hublot par lequel on leur donnait des fois à bouffer ce que les matelots trouvaient trop mauvais; du lard rance, des fayots, fût juste en face, et on l'ouvrit. Le premier qui mit son joli museau dans l'embrasure, ce fut le plus gros. Il se traîne un peu et plouf: un plongeon, tonnerre! Tous les requins arrivent sur lui en tornade. Mais il savait nager, oui, le coquin, et mordre donc. D'attaque, il coupe et la queue d'un des faillis chiens qui s'imaginaient l'avalier comme un hareng. Tout l'équipage, monté dans les haubans, les hunes, ou à cheval sur la lisse, s'offrait une jubilation, vous pouvez pas vous en faire idée. Instantanément, tout à coup, un gros papa de requin se pare à virer le ventre en l'air pour le chopper avec une gueule comme ça. Mais pa! notre ex-passager lui colle sur le bec un coup de queue, qu'on aurait pas fait mieux avec une barre d'aspect grosse comme le mât d'artimon. Quelle tape! L'autre en perd le Nord et disparaît au milieu d'une tapée de groins, de queues, de nageoires, que l'écume en sautait à dix mètres en l'air comme des embruns.

—Abrégez, dit le président, pour la forme, car il s'amusait.

—Non! non!” crient deux ou trois voix au milieu des rires.

Cadichoⁿ Biscarosse, ravi de faire son effet, reprit tranquillement:

“Tout de même, un de ces mange-tout de requins lui coupa une patte et s'enfuit pour la mastiquer à cinquante brasses de fond. Le capitaine me crie de lâcher deux ou trois autres crocodiles, J'ouvre le

hublot, il en part quatre qui tombent sur les fripouilles et, à leur tour, cognent, grincent, dévorent ce qu'ils peuvent, éventrent les moins gras des sales tigres de la mer.

“Ah! ce qu'on se tordait en voyant ces braves crocodiles se patiner comme des petits poissons!

“Seulement l'eau de mer ne leur allait pas, on le voyait. Ils crachaient. C'est des malfaiteurs d'eau douce, les caïmans. Enfin on vida entièrement la caisse. Le dernier qui fit le saut n'était pas si long que mon bras. Un requin qui l'avait vu venir le reçut dans sa gueule et l'avalait. Mais bernique! le sacré mâtin ne voulait pas passer. Il avait de la méfiance, probable. On voyait sa queue en dehors qui allait et tapait, bréchant les dents du goulu.

“C'est celui-là qui fut le plus rigolo. Il se tordait, tantôt voulant avaler, tantôt voulant rendre l'enfant à sa famille. Pour sûr, j'ai jamais contemplé un requin plus inquiet. Trois fois il se dressa hors de l'eau pour faire un effort. Tout autour l'affaire donnait son plein. Quelque chose d'inférieur, monsieur le président. On ne distinguait plus qu'un grouillis avec, au milieu, du rose qui se répandait, leur sang à tous. Vrai! si ç'avait pas été de si faillis paroissiens, on aurait eu pitié, foi de matelot! Trois ou quatre des salés avaient les reins cassés et flottaient. Les grands “luzards” d'eau douce pouvaient chercher leurs pattes. Pour des gredins se détruisant les uns les autres, y aura jamais mieux. Une bénédiction, quoi!... Et puis, ma foi, faut croire que le vent était assez loin de là quand on lui avait chanté sa chanson de saint och, mais qu'il l'avait entendue tout de même. Le grand huⁿier fit tout à coup: cloc! clac! Fallut rentrer les bonnettes et amener les cacatois, et le bateau fila vers la haute mer. Mais je

crois bien que les crocodiles étaient vainqueurs; seulement ils n'avaient plus de pattes, et dame, pour nager, pas moyen sans ça, même chez ces brigands. Je m'ai demandé ce qu'ils ont bien pu devenir, les "povres!" mais autant qu'ils soient là-bas que dans la cambuse à M. Moreau, pas vrai?"

Il ne pouvait plus être question de réquisitoire ni de plaider, tout le monde était en joie. Padarnac souriait au président. On mit tout sur le compte de l'amné-

sie et la satisfaction devint générale.

Moreau lui-même, en dépit du rôle tragico-comique qu'on lui avait fait jouer, se retira, enchanté, au milieu des lazzis et des plaisanteries les plus amères. Mais, par exemple, quelqu'un qui ne le renvoya pas des fins de la plainte, ce fut sa fiancée. Outrée et rougissant d'un futur qui s'était laissé rouler de la sorte, elle le pria de repasser et, avant qu'il eût l'occasion de le faire, elle était mariée.

Une fleur

**Cette fleur que ses mains, et sa lèvre ont touchée
Et qu'elle a faite sienne entre toutes les fleurs,
Aujourd'hui sans parfum, sans forme et sans couleurs.
En un livre d'amour repose, desséchée.**

**Elle-même l'ignore; elle n'a jamais su,
En l'oubliant, distraite, après l'avoir cueillie,
Que je conserverais la chère fleur vieillie,
Et c'est un souvenir que je n'ai point reçu.**

**Je me suis caché d'elle et j'ai craint le mystère
Entre nous d'un reproche ou même d'un pardon;
Peut-être sa pitié fut-elle involontaire.**

**Je ne sais rien de plus; mais je songe, parfois,
Qu'aux soirs de solitude, en ses rêves de femme,
Un peu de moi, peut-être, a fleuri dans son âme.
Comme cette fleur vaine a passé dans ses doigts.**

Peaux-Rouges, Fakirs et Derv

DANS le précédent numéro de la "Revue Populaire" nous avons parlé des croyances singulières chez les tribus noires de l'Afrique Centrale et chez quelques peuplades océaniques.

Une étude complète comprenant tout notre globe nous entraînerait trop loin et certaines coutumes, quoiqu'étranges, ne le sont pas suffisamment pour mériter d'être signalées.

Nous ne faisons mention que des plus curieuses et, à ce titre, ce qui suit intéressera certainement nos lecteurs.

Voyons un peu déjà sur notre continent.

Les Peaux-Rouges sont de grands enfants; leurs légendes sont empreintes d'une grande naïveté et figurées d'une manière non moins primitive.

Selon les Indiens, leurs père adoraient comme eux le Grand Esprit, maître et créateur du monde. Ils croyaient à une vie future qui se présentait à leur imagination comme un terrain de chasse où le gibier était toujours abondant. Leur culte

se bornait à des offrandes de tabac et à des danses bizarres avec des costumes fantastiques en l'honneur de ce Grand Esprit. Il est aujourd'hui généralement admis que ces notions religieuses tiraient leur origine de communications avec les Européens, antérieures au seizième siècle, sur lesquelles nous n'avons que des données fort incomplètes, mais qui ont certainement existé. Les véritables dieux des Indiens, dont on retrouve la tradition même chez ceux d'entre eux qui ont embrassé le christianisme, étaient des dieux matériels et visibles, adorés comme dans toutes les mythologies anciennes à raison de la reconnaissance ou de la terreur qu'ils inspiraient, Hi-Nun était le dieu du tonnerre, et quand un Iroquois entendait gronder la foudre, il s'empressait, pour éviter le danger, de brûler un peu de tabac. C'est à Hi-Nun que ces peuples attribuent la destruction des géants qui désolaient la terre, et chaque découverte d'ossements des grands pachydermes ou des grands édentés qui durant les temps tertiaires ou quaternaires, parcouraient librement l'Amérique, vient, à leurs yeux, confirmer la légende.

Le vent d'ouest, qui amenait la pluie, était aussi un dieu bienfaisant il partageait avec Hi-Nun l'honneur d'avoir vaincu les géants. Le vent du nord, au contraire, était un dieu méchant et très redouté; il amenait avec lui le froid, la destruction des récoltes et la fuite du gibier. L'écho était le dieu de la guerre, chargé de faire retentir au loin les cris des Iroquois et d'assurer ainsi leur victoire. Les esprits, les uns



Une des légendes des Iroquois: l'histoire des nains et de l'homme entouré de serpents.

iches, les Croyances Bizarres

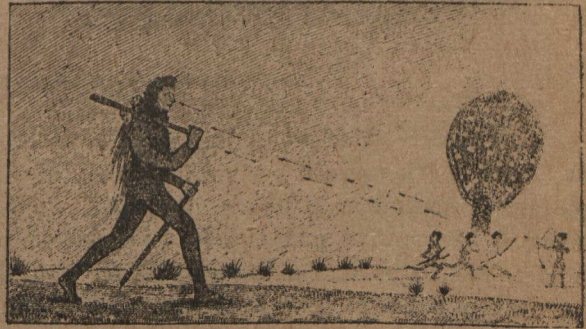
bons, les autres mauvais, jouaient aussi un rôle considérable; parmi eux les géants de pierre étaient les plus dangereux, et de nombreuses légendes se rapportent aux terribles châtiments qu'ils infligeaient aux pauvres Indiens. Citons aussi les Grosses Têtes, une des fictions les plus extraordinaires dues à la crédulité humaine. Ces têtes sans corps étaient couvertes de longs cheveux qui remplaçaient les ailes et leur permettaient de parcourir l'espace.

La plus vieille légende de Hi-Nun le montre se révélant pour la première fois à un chasseur surpris par l'orage. Au milieu des éclats de la foudre, ce chasseur entendit une voix qui l'appelait. Il obéit, fit quelques pas et se trouva transporté au-dessus des arbres les plus élevés. La même voix lui donna l'ordre de regarder la terre et de dire s'il apercevait un serpent de taille gigantesque. Sur sa réponse négative, Hi-Nun lui frotta les yeux et aussitôt le chasseur vit clairement le monstre nageant au milieu d'un lac. Un des esprits qui volaient autour du dieu voulut, sur un ordre, tuer cet ennemi des hommes; il ne put réussir et le chasseur dut à son tour exécuter la volonté d'Hi-Nun. Il banda son arc et sa flèche et perça la tête du serpent qui cessa de tourmenter les Peaux-Rouges.

Une légende plus gracieuse est celle d'une eune fille que son père voulait contraindre à épouser un vieillard dont elle repoussait les avances. Désespérée, elle s'élança dans un canot et se laissa rapidement entraîner vers les chutes du Niagara, préférant une mort cru-

elle à l'horreur d'être la femme d'un homme qu'elle n'aimait pas. Heureusement pour elle, Hi-NNun était tout auprès dans une grotte, occupé à regarder les eaux aillissantes. Il ouvrit ses ailes, s'abattit sur la barque, au moment où elle se brisait sur les rochers et enleva la jeune fille. Elle vécut pendant plusieurs semaines dans la grotte auprès de lui et elle apprit la cause de la maladie cruelle qui décimait les siens. Un énorme serpent était caché sous leurs wigwams. il sortait seulement la nuit et empoisonnait de son venin les sources où les Indiens allaient puiser l'eau qui leur était nécessaire. Les morts devenaient sa proie et jamais il ne s'en trouvait assez pour assouvir sa faim.

Un jour Hi-Num apprit à la jeune fille que le vieillard qui avait cherché à l'épouser était mort et lui ordonna de retourner vers les siens et de leur répéter ce qu'elle avait appris de lui. Elle obéit et engagea les hommes de sa tribu à se rapprocher du lac pour éviter ainsi leur dangereux ennemi; mais le serpent ne pouvait être trompé, il suivit les Indiens et



Une des légendes des Iroquois: le géant de pierre que les nains ont tué à coups de flèches pour le punir d'avoir coupé la tête à quelques-uns de leurs camarades.

voulut se glisser de nouveau sous leurs demeures ; Hi-Nun veillait encore et quand il vit le serpent au moment d'atteindre son but, il lança sur lui un trait de sa foudre, dont le bruit formidable retentit au loin ; mais le serpent était seulement blessé ; Hi-Nun dut redoubler ses coups pour venir à bout du monstre. Dès qu'ils furent bien assurés de sa mort, les

Voici un récit souvent raconté par les Peaux-Rouges. Les Iroquois et les Cherokees qui habitaient la Floride étaient constamment en guerre. Après une lutte qui n'avait pas duré moins de deux ans, les premiers se préparaient à rentrer chez eux. Le soir même où cette décision fut prise, un de leurs principaux chefs tomba malade, ses compagnons l'abandonnè-



La danse des serpents chez les Moquis.

Peaux-Rouges le saisirent et le précipitèrent dans le Niagara ; il semblait qu'une montagne descendait le fleuve et, quand l'énorme bête arriva aux chutes, le seul poids de son corps amena la forme de fer à cheval que les rochers présentent encore.

Comme chez les Scandinaves, d'où sont peut-être venues ces légendes nains se montraient miséricordieux aux humains.

rent sur les bords d'une des principales rivières qui descendent des Alleghanys.

De retour dans leurs wigwams, ils racontèrent que le chef s'était égaré et qu'il avait probablement été fait prisonnier. Heureusement pour lui, les nains l'avaient pris sous leur protection. Au moment où il attendait la mort avec la résignation stoïque de l'Indien, un canot accosta la rive, trois nains sautèrent à ter-

re, s'approchèrent du mourant et lui racontèrent qu'ils étaient à la recherche d'animaux gigantesques qu'ils voulaient détruire pour les punir du mal qu'ils faisaient aux hommes. Ils avaient appris que plusieurs de ces monstres allaient venir se désaltérer à un lac salé situé non loin de la rivière, et ils s'y rendaient pour les tuer. Ils partirent pour remplir leur mission bienfaisante. A peine étaient-ils cachés sur la rive du lac, qu'ils virent la terre s'ouvrir et un grand buffle en sortir; sur son appel deux femelles, d'une taille non moins importante, vinrent le rejoindre. Tous les trois se mirent à boire, puis se couchèrent pour dormir. Les mains les guettaient; ils décochèrent leurs flèches et tuèrent les buffles. Ils revinrent ensuite vers l'Indien malade, le guérirent par leurs soins où il s'empressa de punir ceux qui l'avaient lâchement abandonné. Sur son récit une troupe d'Indiens se mit en marche, ils virent tout autour du lac salé des amas d'ossements bien autrement grands que ceux des animaux qu'ils connaissaient. C'étaient les ossements des monstres exterminés. Aujourd'hui, ajoutent les Indiens, la mission des nains est remplie; aussi ont-ils disparu en même temps que les grands animaux qu'ils devaient combattre.

D'autres légendes montrent les morts revenant de nouveau vers les lieux où ils avaient vécu. Pour éviter cette fâcheuse visite, les Indiens ont toujours soin de placer sur la tombe des défunts la nourriture qu'ils préféraient de leur vivant. De là aussi un usage bizarre: les squaws, avant de partir en voyage, ont soin de frotter le visage des enfants avec les cendres blanches, pour que les esprits parmi lesquels ces enfants ont vécu avant de naître ne puissent pas les reconnaître et venir les reprendre.

Les Négritos de Malacca ont une singulière idée de la cosmographie. Ils croient que la terre grandit sans cesse et qu'elle ne tarderait pas à atteindre le soleil si elle n'était rongée par un vieil homme. Quant au ciel, il est, d'après eux, suspendu par un anneau au-dessus de leur tête. Quelques faits astronomiques réels sont



Fakir tenant un enfant suspendu à ses yeux. A droite, corde qui sert à supporter ce fardeau.

utilisés dans leurs légendes, par exemple celle-ci:

"Le soleil est une femme attachée par un coude et que son mari tire toujours derrière lui.

La lune aussi est une femme, nommée Kouenid, mariée à Mogand-Butan, qui possède la spécialité de faire de faire des

pièges pour attraper les hommes. Les étoiles sont les enfants de la lune.

Le soleil avait aussi des enfants. Un jour il dit à la lune :

—Il n'est visiblement pas possible que les hommes résistent à tant de lumière et de chaleur.

—C'est vrai, dit la lune, mais que ferons-nous ?

—Ce que nous ferons ? dit le soleil, c'est

de la cachette. Et le soleil furieux, se mit à la poursuite de la lune et de ses enfants.

Depuis lors, la chasse continue ; parfois le soleil paraît sur le point d'atteindre la lune (explication des éclipses) ; mais elle s'échappe toujours et ne laisse sortir ses enfants que la nuit, lorsque son ennemi le soleil est loin."



Fakir mangeant des scorpions et charmant des serpents.

bien simple. Nous allons manger nos enfants et nous resterons seuls pour éclairer et chauffer les hommes.

—C'est bien, dit la lune, dévorons nos enfants !

Le soleil dévora toute sa famille, mais la lune cacha la sienne, au lieu de l'immoler ; puis, quand le soleil n'eut plus ni fils ni filles, elle fit sortir toute la nichée

Les Niams-Niams n'ont ni prêtres ni sorciers ; ils aiment mieux faire leurs affaires eux-mêmes. Quand ils se proposent de se livrer à une nouvelle entreprise et qu'ils veulent en connaître les chances de réussite, ils prennent un morceau de bois et le polissent à un bout. Ils en frottent ensuite un banc spécial arrosé d'une ou de deux gouttes d'eau. Si le morceau glis-

se facilement, l'affaire réussira; sinon, elle échouera. C'est simple.

D'autres fois, leur manière de connaître l'avenir est plus cruelle. Ils font boire à une poule certain liquide huileux ou lui mettent la tête dans l'eau pendant un certain temps: si l'infortunée volaille résiste à l'un de ces deux traitements, l'affaire projetée est sûre.



Les Australiens n'ont aucune religion organisée: nulle part, chez eux, on ne rencontre d'idoles ni aucun vestige du culte. Le seul rudiment de religion qu'ils possèdent est la crainte superstitieuse de l'inconnu; aussi y a-t-il chez eux des sorciers susceptibles de jeter un sort sur quelqu'un et prétendant posséder de puissants moyens d'action sur le diable. Ils ont aussi des croyances singulières. Ils s'imaginent par exemple que l'esprit abandonne le corps pendant le sommeil; quant aux Blancs, ce sont des Nègres resuscités!



Chez les Hindous, les divinités sont nombreuses; il serait trop long de nous appesantir sur leurs multiples croyances religieuses, qui, pour la plupart, sont cependant intéressantes et gracieuses. Leurs principales idoles sont Ganésa, Siva et Parvati.

Le fanatisme amène, dans beaucoup de races, certains individus à un état mental particulier, et parfois à une insensibilité étonnante qui leur permet de se livrer à toute sorte d'exercices extraordinaires. Ceci ne peut mieux se vérifier que chez les fakirs, sortes d'illuminés qui abondent dans l'Inde, ce pays de toutes les croyances. Moitié mendiants, moitié acrobates,

passant pour inspirés par le haut Esprit, ils sont tenus en grand respect par les Hindous.

Certains d'entre eux, par exemple, se laissent introduire dans le dos sans manifester la moindre douleur, des crochets de fer avec lesquels on les soulève ensuite à une certaine hauteur. Ils demeurent ainsi pendant plusieurs jours, puis on les redescend et ils se mettent à vivre la vie de tout le monde comme si de rien n'était.

D'autres mangent des animaux venimeux, par exemple des scorpions et jouent avec des serpents* extrêmement dangereux... mais auxquels ils ont eu soin d'enlever au préalable les crochets venimeux.

Quelques-uns ont des "trucs" particuliers pour étonner le public. Tel est le cas de ce fakir qui se suspend aux yeux des poids très lourds, par exemple un enfant enfermé dans un filet. On ne sait trop comment se fait l'adhérence entre les yeux et la corde; celle-ci se termine par deux godets qui s'appliquent exactement au pourtour de l'oeil et il est probable qu'ils y adhèrent comme une ventouse sèche, par l'action de la pression atmosphérique.

Mais les fakirs présentent encore d'autres faits bien plus curieux.

Jetons un coup d'oeil sur leurs prodiges, maintes fois vérifiés par les voyageurs.

Certains d'entre eux, par intérêt ou fanatisme, arrivent à se faire adorer comme des dieux, en copiant les attitudes des vieilles idoles hindoues. Et il ne faudrait pas s'imaginer que ce soit là chose facile. Parmi ces attitudes, il en est auxquelles on ne peut arriver qu'après quarante années d'exercices acharnés. Il est impossible de décrire les dislocations auxquelles

parviennent certains de ces acrobates. Les fakirs arrivent à rendre si souple le jeu de leurs muscles, qu'ils peuvent à volonté se luxer les jointures, se disloquer en tous sens, nouer et dénouer inextricablement leurs membres. Ils parviennent ainsi à représenter fidèlement les contorsions les plus désordonnées de leurs dieux de bronze. Et la foule de les adorer comme les idoles elles-mêmes.

Ceci n'est rien encore. Si nous appro-



Fakir ayant les bras levés depuis une trentaine d'années.

chons de Bénarès, la ville sainte, nous assisterons à des spectacles autrement extraordinaires.

Suivi par une foule immense, un attadjorghi, un maître, un possesseur des plus impénétrables secrets, marche sous les grands arbres en prononçant des paroles énigmatiques. Il tient à la main une longue corde, et de ses yeux levés, cherche une haute branche. Pour se pendre ? Oui, pour se pendre, et par les pieds, ne

vous déplaie ! Très calme, souverainement indifférent à toutes les réflexions de la foule, il entoure ses deux pieds d'un solide noeud coulant, jette l'extrémité de la corde par-dessus une forte branche et commence à se hisser avec tranquillité. Si quelque Européen naïf reste auprès de lui pour assister au moment où il quittera cette position désagréable, il risquera d'attendre longtemps. Et cet homme demeure des jours, des semaines, des mois, tandis que les pièces de monnaie pleuvent autour de lui. Aucune trace de congestion, la figure est calme, de coloration normale, la voix est nette et tranquille, et si vous adressez au djorghi une question, il vous répond avec une lucidité parfaite. Dans cette attitude éminemment propre au recueillement, il médite sur la vanité des choses humaines. D'ailleurs, nulle supercherie possible : jour et nuit, des milliers de spectateurs se pressent autour de lui. Et quand le djorghi juge la recette suffisante, il se dépend, ramasse les roupies (pièces de monnaie) éparses et s'éloigne tranquillement.

Il y a là de quoi, n'est-il pas vrai, faire hausser les épaules aux plus crédules ? Eh bien ! pour des fakirs exercés, ceci est encore un jeu d'enfant. Il en est parmi eux, et la chose est attestée par d'innombrables témoignages, qui s'enterrent vivants !

Le procédé est des plus simples. Ils creusent dans la terre molle un trou suffisant pour que la tête y puisse pénétrer complètement jusqu'aux épaules, et ils y déposent un morceau d'étoffe dont ils s'entourent la figure. Ceci fait, et le corps dressé hors de terre, à genoux ou appuyés sur les talons en arc de cercle, ils ramènent la terre avec leurs mains, de façon à s'en couvrir entièrement la tête et le cou. Et les assistants après avoir piétiné tout autour pour bien tasser la terre,

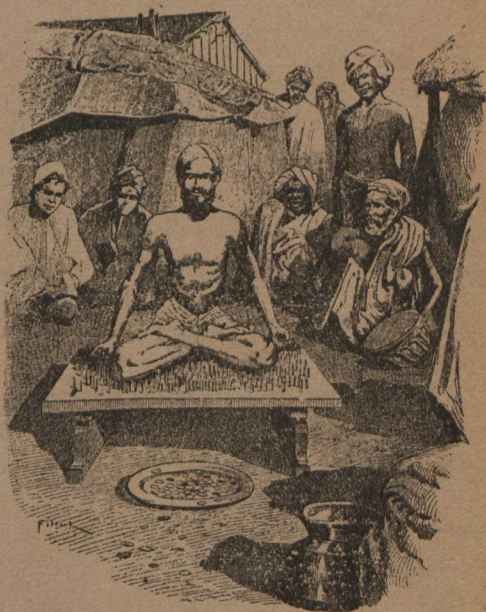
examinent avec soin le sol afin de voir si l'air ne peut y pénétrer, s'il n'existe pas un tuyau, une conduite quelconque par où le brahmine pourrait respirer.

Il n'y a rien, toute supercherie est impossible, et les offrandes de tomber autour de ce tronc sans tête qui jaillit du sol comme une plante nombreuse. Une main tendue et ouverte indique qu'il ne s'est pas enterré pour son simple plaisir. Mais, direz-vous, au bout de cinq, de dix minutes au plus, il quittera cette étrange position, aveuglé, congestionné, à moitié asphyxié? Point du tout! Des semaines entières il reste là, immobile. Et un jour, on voit une de ses mains s'agiter, creuser le sol autour de la tête enterrée, puis la faice souillée, mais paisible, apparaît, et le djorghhi aller reprendre ailleurs le cours de ses exercices, une abondante recette nouée dans un coin de son pagne sordide!

Il y a plus fort encore. Voici un fait attesté par plusieurs officiers anglais, entre autres le général Ventura et le capitaine Wade, et qui s'est passé en présence du roi hindou Radjet-Singh et de plusieurs milliers de spectateurs. Un djorghhi célèbre s'engagea à rester dix mois dans un tombeau en maçonnerie que le Radjah ferait construire exprès. Au jour dit, le tombeau étant prêt et n'attendant plus que son hôte, le djorghhi se boucha les narines et les oreilles avec de la cire; puis il retourna dans le fond de son gosier, de manière à le boucher complètement, sa langue devenue plus longue à la suite de nombreuses incisions du frein, tomba dans un sommeil léthargique et fut cousu dans un sac que scella le Radjah lui-même en présence des Anglais. Ce sac fut placé dans un coffre de bois cadennassé, et le tout enfermé dans la demeure souterraine du fakir. Par-dessus, on jeta plu-

sieurs tonnes de terre sur laquelle fut semée de l'orge. Tout autour, des sentinelles veillèrent jour et nuit.

Sceptique, le Radjah fit ouvrir deux fois le tombeau avant le terme convenu. Le djorghhi était à sa place, raide et froid. Enfin dix mois après l'inhumation, et toujours en présence du général Ventura, la tombe fut définitivement ouverte. Le fakir n'avait pas bougé. Le corps était presque complètement froid, sauf au sommet de la tête; ni le poulx ni le coeur ne battaient.



Fakir assis sur des pointes depuis plusieurs jours. Devant lui, un plat est destiné à recevoir les aumônes des passants.

Après deux heures de soins: frictions, aspersion d'eau chaude, etc., le djorghhi se ranima lentement et revint à la vie.

C'est là un fait inouï et pourtant rigoureusement vrai. On a pu, il y a quelque temps, voir à l'aquarium de Londres et à l'exposition du Millénaire hongrois, trois fakirs qu'on enfermait à tour de rôle

dans un cercueil de verre et qui y restaient autant que le désiraient les savants qui contrôlaient ces expériences.

Le fanatisme, comme la colère, comme l'enthousiasme, comme toutes les passions vives, porte en lui des propriétés anesthésiantes extraordinairement développées. Certains fanatiques s'imposent des souffrances physiques pour se préparer les béatitudes d'un esprit purifié par la douleur, mais dans l'être dont toutes les facultés, toutes les énergies sont tendues vers un même but, la douleur physique n'aplus guère de prise. Aux Indes, on montre des fakirs qui, pendant plusieurs années, s'attachent les deux bras au-dessus de leur tête à une barre transversale et endurent les plus horribles souffrances, jusqu'à ce que leurs membres desséchés, atrophiés, semblables à des branches effeuillées, demeurent dans cette position rendue naturelle par l'ankylose absolue des épaules. On en cite dont les bras restent levés depuis douze ans et dont les ongles ont poussé, traversant la main et se recourbant sur la face dorsale.

Certains enfin restent des mois entiers, couchés ou assis sur une planche hérissée de clous qui pénètrent lentement dans la chair, sans toutefois—chose curieuse—y causer la moindre hémorragie ni paraître provoquer la moindre douleur.



Un état d'insensibilité analogue à celui des fakirs se montre chez les derviches, sorte de religieux fanatiques qui habitent l'Égypte. Ils tournent sur eux-mêmes comme des toupies, pendant longtemps, et sans paraître en être étourdis. Ils brisent un verre, en mâchant les morceaux et les avalent. On les voit promener sur tout leur corps une torche enflammée sans se

brûler. Un autre passe sa langue sur un fer rougi au feu tandis qu'un de ses coreligionnaires s'enfoncent dans la poitrine et même dans les yeux de lourds poignards ou des pointes acérées terminées par un poids volumineux. Et cela plusieurs fois par jour...

Les derviches tourneurs sont les fakirs de Constantinople. Moyennant une légère offrande, les étrangers sont admis de fort bonne grâce à ces singuliers exercices.



Derviches tourneurs.

Aussi pratiques que dévots, les derviches savent concilier l'intérêt et le fanatisme; et, de leurs cérémonies, ils ont fait une sorte d'attraction, un spectacle lucratif. Très malins, en somme, ces braves gens.

Les exercices des hurleurs sont d'une barbarie assez peu appétissante. Au fond d'une longue salle, une quinzaine d'hommes debout, serrés coude à coude, se balancent d'un mouvement rythmique, comme des ours en cage, et crient furieusement: "Allah! Allah!" Un large turban

rouge est le signe distinctif de ces étranges sectaires. Planté devant eux, un vieux cheik barbu, maigre et pâle, tout de pourpre habillé, turban, robe et manteau, très vénérable et très décoratif, les excite de la voix et du geste et frappe du pied énergiquement pour accentuer la cadence.

Peu à peu l'invocation, répétée à l'infini, devient une sorte de cri inarticulé et sauvage, un râle sourd, un aboiement rauque qui n'a plus rien d'humain ; les faces se congestionnent, ruisselantes de sueur, hideuses et bestiales ; les épaules se projettent en soubresauts frénétiques et saccadés. L'exaltation arrive à son paroxysme.

Plusieurs assistants, fanatisés par le spectacle, prennent place au milieu des derviches, oscillant et vociférant à qui mieux mieux, eux aussi. C'est, pour terminer, une autre scène non moins singulière. On déroule aux pieds du cheik des peaux de mouton teintes en rouge, et, par groupes

de quatre ou cinq, les fidèles, hommes, enfants, vieillards, s'allongent, qui sur le dos, qui sur le ventre, qui sur le flanc, le vieux bonze, impassible, monte sur ces corps et les piétine doucement ; ce qui, paraît-il, est considéré comme un remède souverain à toutes les maladies.

Puis, à mesure qu'ils se relèvent, le cheik, avec un sérieux imperturbable, leur souffle sur les yeux, sur le visage, exécute par-dessus leur tête de bizarres passes magnétiques. Et chacun de s'en aller radieux, persuadé de sa guérison.

Un jour, d'une loge aux étroits grillages, où des femmes étaient cachées, on descendit une toute petite fille de deux ans à peine. La pauvre enfant, couchée par terre, fut piétinée à son tour et se mit à pousser des cris aigus dont personne n'eut l'air de s'émouvoir."

On gagne sa vie et on s'amuse comme l'on peut...



LES MARIS ONT TOUJOURS TORT



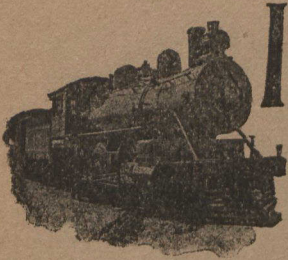
Elle.—Enfin tu es d'une humeur massacrant depuis ce matin !

Lui.—Parfaitement ! Je n'ai jamais vu une boîte aussi mal tenue ; je veux me raser, qu'est-ce que je trouve : un rasoir ébréché et qui ne coupe pas !

Elle.—Tu vois comme tu as mauvais caractère, je sais bien qu'il coupait admirablement, ton rasoir, j'ai taillé des crayons avec toute la journée d'hier !

Les Premiers Chemins de Fer

Un Regard en Arrière



Il est intéressant d'étudier le développement extraordinaire pris par les chemins de fer dans le monde entier.

Quand on se rappelle que c'est maintenant par centaines de milliers de milles que l'on compte la longueur de ces voies, qu'il existe des voies ferrées considérables jusque dans l'intérieur de cette Afrique hier encore presque inexplorée, on ne peut s'imaginer que leurs débuts de 70 ou 75 ans qui vivent nées, et que les personnes remontent à si peu d'an-

encore aient pu réellement assister à la naissance de ce moyen de transport si précieux à tant d'égards.

A bien des reprises et dans bien des publications, on a rappelé certains faits curieux de ces débuts des chemins de fer. Mais c'est là un domaine sur lequel il est amusant et instructif de revenir. En prenant pour guide un livre curieux paru récemment sous les auspices de la compagnie Paris-Lyon-Méditerranée, intitulé : "Hommes et choses du P.-L.-M.", nous pouvons rapporter les observations les plus pittoresques sur la façon dont les premières voies ferrées ont été accueillies en France, et même ailleurs. On y trouve reproduites certaines gravures nous montrant les premières voies ferrées, leur matériel si primitif, laissant voir le procédé de traction que l'on employait d'abord sur ces voies, et qui n'était pas autre chose que la traction à col de chevaux.

Le grand avantage de la combinaison à laquelle on recourait et qui était, sous une forme primitive, le rail métallique dont nous nous servons aujourd'hui pour nos wagons et nos locomotives, était signalé en 1780 par Daubenton à un autre homme célèbre, M. de Buffon, à la suite d'un voyage que Daubenton avait fait aux mines du Mont-Cenis. Il avait remarqué que les routes étaient tracées, comme il le disait, au moyen de pièces de bois auxquelles étaient adaptées des bandes de fonte, et sur ces bandes de fonte venaient rouler les chariots transportant le charbon. Les roues de ces chariots étaient construites de manière que ceux-ci ne pussent se détourner, suivant l'expression de notre auteur : cela diminuait le frottement de ces roues de façon considérable, c'est-à-dire la résistance à la traction ; phénomène qui fait la grande supériorité des chemins de fer, et qui permet le déplacement à grande vitesse et le transport simultané de masses énormes de marchandises. Daubenton faisait remarquer qu'un seul cheval pouvait ainsi traîner sans se fatiguer "4 milliers et plus", autrement dit 4,000 livres. On avait d'ailleurs suivi là l'exemple donné par les Anglais ; et quand, en 1821, on demanda une première concession pour l'établissement d'une voie ferrée aux environs de Saint-Etienne,

on imitait encore ce qui s'était fait en Angleterre.

Après bien des difficultés, cette concession fut définitivement accordée en février 1825; et ce qu'il y a de curieux, c'est que la compagnie concessionnaire qui devait l'exploiter, était autorisée à percevoir une taxe déterminée par mille verges de distance et par cent livres de houille ou de coak, comme on écrivait alors, ou de marchandises quelconques.

On avait absolument omis de prévoir un tarif de voyageurs, parce que l'on ne se figurait pas que les chemins de fer seraient appelés à transporter les personnes.

C'est dans ces conditions que fut fondée la compagnie du Chemin de fer de Saint-Etienne à la Loire, au capital modeste de 1 million, et dont le directeur touchait les appointements non moins modestes de \$800 par an.

On se heurta à la plus grande mauvaise volonté de la part des divers propriétaires dont les terrains étaient touchés par le tracé; il fallut deux ans pour arriver à les exproprier. Et c'est seulement en octobre 1828 que la voie put être ouverte de Saint-Etienne à Andrézieux, sur une longueur d'un peu plus de 12 milles. Le chemin de fer suivait à peu près complètement les dénivellations du terrain; car on



Un des premiers chemins de fer.

avait voulu éviter les grands terrassements. On n'avait pas craint les courbes multipliées et de tout petit rayon. Les rails étaient en fonte et s'appuyaient sur des coussinets, en fonte eux aussi, fixés sur des dés en pierre.

La traction était assurée par des chevaux tirant chacun trois wagons qui portaient 3,000 livres de houille. Encore en 1845, la traction animale se continuait et ce fut seulement à ce moment-là que l'on décida l'achat de locomotives. Ce mode de traction avait fait brillamment ses preuves par ailleurs.

De leur côté, les frères Séguin avaient demandé l'autorisation de construire un chemin de fer de Saint-Etienne à Lyon, autorisation qui leur fut accordée en 1826; mais la construction de la nouvelle ligne fut particulièrement pénible; les prix payés aux propriétaires des terrains sur lesquels la ligne passait furent à peu près triples de ce que l'on avait prévu.

Marc Séguin avait fait venir d'Angleterre deux machines locomotives provenant des ateliers du fameux Stephenson. Elles étaient bien lourdes et peu puissantes; il craignit qu'elles ne pussent remorquer qu'avec bien des difficultés les convois le long des pentes marquées que l'on trouvait sur le nouveau chemin de fer. Et c'est

pour remédier à cet inconvénient, pour augmenter la production de la vapeur dans la machine, qu'il imagina, ce qui devait être la chaudière tubulaire, la chaudière traversée par une série de tubes plongeant dans l'eau même, et à travers lesquels passent les gaz chauds venant du foyer.

Cette petite invention de Séguin devait révolutionner les chemins de fer et être appliquée partout avec le plus grand profit. Stephenson ne fut pas long à s'apercevoir des avantages précieux de la chaudière tubulaire; et c'est grâce à l'adoption de cette disposition sur sa fameuse "Fusée" qu'il sortit vainqueur du concours de locomotives ouvert en 1829 pour le chemin de fer de Liverpool à Manchester. En France, la locomotive nouvelle de Séguin fit merveille; dans ses essais, on la vit avec stupéfaction remorquer derrière elle, sur une pente très marquée, un poids de 19 tonnes. C'était formidable pour l'époque!

Cela n'empêche d'ailleurs qu'en 1830 encore, sur la section de Rive-de-Gier à Givors, on employait concurremment, pour la traction des trains, des locomotives et des chevaux: on n'était pas encore assuré que les machines seraient plus avantageuses!

Au bout d'un certain temps, on accepta de transporter des voyageurs; et l'on fut tout fier quand, en six mois, ce trafic vint assurer à la Compagnie du chemin de fer une recette de 66,000 dollars. On se prit alors à escompter l'avenir avec un enthousiasme qui nous fait sourire à l'heure actuelle, étant donné que les espoirs qui semblaient exagérés à cette époque, nous paraissent maintenant bien ridicules. On était plein d'admiration en songeant que, de Lyon à Saint-Etienne, on pourrait s'écrire comme dans les limites d'une même ville.

En 1832, les travaux de la nouvelle ligne étaient terminés; on avait employé des rails en fer, au lieu des vieux rails en fonte, et des traverses de bois, à peu près comme celles que nous voyons maintenant sur nos chemins de fer, à la place des dés de pierre.

La vitesse des locomotives était réglée de manière à ne point dépasser 4 lieues à l'heure, "ce qui paraissait suffire à tous les besoins et parer aux déplorables accidents et à la prompte détérioration des rails qui, en Angleterre, avait été la suite des grandes vitesses que l'on avait tentées". Mais il fallut attendre 1838 pour que le service des voyageurs, notamment entre Rive-de-Gier et Lyon, fût assuré exclusivement par des locomotives. C'est enfin le 1er août 1844 que furent supprimées définitivement les chevaux.

Il ne faut pas croire que, en dépit de ce double succès, la cause du chemin de fer fût complètement gagnée. Le fait est que quand M. Delorme, constructeur du passage Delorme à Paris, prétendit obtenir la concession d'un chemin de fer de Lyon à Marseille, ce fut une insurrection véritable dans toute la région lyonnaise. Les voituriers, entrepreneurs de diligences, chefs d'équipage de bateaux, constructeurs, charrons, envoyèrent aux Chambres législatives une pétition prétendant que ce serait la ruine de tout le pays.

Douze ans plus tard, l'affaire devait être reprise et enfin menée à bonne fin. Et quand, au mois de juillet 1859, on put livrer à l'exploitation une ligne de Nîmes à

Beaucaire, ce fut un enthousiasme général, qu'un poète local traduisit par ces vers sur lesquels nous finirons :

C'est la locomotive hale tante et coquette,
Un doux parfum se mêle à ses blanches vapeurs...
 Laboure, ô char de l'abondance !
 Nos plaines et nos vallons,
 Ta fumée est une semence
 Qui fertilisera nos sillons.

Nous ne savons au juste si un doux parfum se mêle aux blanches vapeurs sortant des tuyaux de la locomotive ; mais il est certain que ce moyen de transport a révolutionné le monde, fertilisé les sillons, en rendant les récoltes autrement précieuses, en mettant à la disposition de chacun de nous ce qui pousse à l'autre bout du Canada, quand ce n'est pas à l'autre bout du monde.





LES CALCULS DU DOCTEUR HONORE GREGORIUS

Par **Benédicte**.

LORSQUE je cherche à rassembler mes souvenirs sur celui qui fut mon vieux, mon respectable maître en statistique, le savant Honoré Gregorius, docteur de vingt-quatre universités européennes, américaines et asiatiques, et correspondant de tant d'instituts, d'académies, de sociétés savantes que leurs noms seuls suffisaient à remplir un petit livre d'adresses qu'il me semble voir encore sur sa grande table de travail... Oui, quand je tente de voir un peu clair dans ces souvenirs, je ne distingue qu'une impression qui efface toutes les autres, une impression de crainte presque enfantine qui me saisissait en présence de cet homme terrible dont un mot, un regard, un geste suffisait souvent à me faire rougir de mon néant... Et comme j'ai vécu sous le feu roulant de ses grands yeux noirs pendant près d'un quart de siècle, vous devez comprendre que cette impression de terreur ait été durable!...

Le docteur Honoré Gregorius était né et devait mourir statisticien—un statisticien extraordinaire comme on en compte un ou deux dans une génération d'hommes—et encore! Seul le respect que je garde à sa mémoire m'empêche d'appeler manie ou folie une passion qui certainement hâta la fin de ses jours, et je m'étonne parfois

qu'elle ne m'ait pas entraîné avec lui dans un monde qui n'est peut-être pas meilleur que le nôtre, mais où personne sans doute ne fait plus de statistique. Songez qu'à cinq heures, chaque matin, hiver comme été, j'entrais dans ce cabinet de travail, dans ce laboratoire unique au monde, j'en suis bien sûr! et que la nuit tombante m'y trouvait cloué à la même place! Or de ces milliers, de ces milliards de registres, de dossiers, de paperasses jaunies se dégageait une poussière fine qui m'a beaucoup usé, mais qui ne m'a pas tué, parce qu'il y a des constitutions d'hommes dont rien ne vient à bout, pas même vingt-cinq ans passés avec un docteur Gregorius!

Lorsque mon vénéré maître avait une bonne grosse statistique en train, cela pouvait aller encore et nous alignions nos calculs sans trop de fièvre.—Ah! ces formidables nombres de vingt, de trente chiffres, je les vois encore défiler sur d'immenses pages au moment où je vous parle; — mais lorsque le savant venait d'ouvrir à nos recherches une carrière nouvelle, lorsque nous nous aventurions sur un terrain vierge, oh! alors, je vivais de ces heures qui comptent pour des années!...

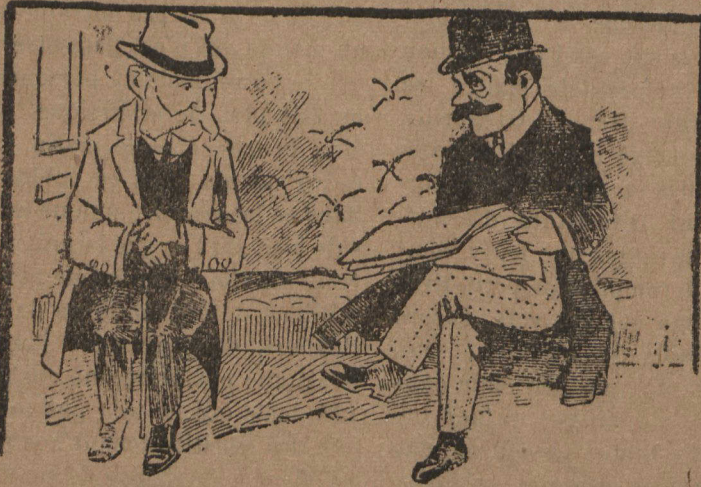
C'est ainsi que je me souviendrai jusqu'à mon dernier jour des premières in-

vestigations auxquelles nous nous livrâmes pour établir scientifiquement dans quel pays les femmes ont le plus petit pied "normal", c'est-à-dire les Chinoises mises hors de cause! Le dépouillement des réponses de deux à trois mille bottiers répandus dans les deux hémisphères, et le pointage des dites réponses, et le classement des lettres d'un tour plutôt fantaisiste... Ce fut un énorme labeur, je vous prie de le croire, et comme nous n'arrivâmes à aucune conclusion définitive, le docteur Gregorius fut tout à fait inaborda-

te belle science qu'on nomme la statistique.

—Monsieur Bénédict, me dit un matin mon vieux maître, bien que vous me sembleriez jouir d'une denture assez belle, vous n'ignorez pas, j'en suis persuadé, qu'il y a, de par le monde, des milliers de pauvres gens qui ont des dents creuses.

Sans doute je ne dissimulai pas assez vite l'étonnement qui m'avait saisi en écoutant cette apostrophe, car je vis les gros sourcils du docteur Gregorius, se rapprocher d'une façon menaçante, et ce



Je vois encore ces chiffres sur d'immenses pages

ble durant huit grand jours. Nous réussîmes un peu mieux à poser en principe les hommes roux que parmi les bruns, les blonds et les châains; mais que d'obstacles retardèrent encore cette admirable découverte! A quels patients examens ne dûmes-nous pas nous livrer pour reconnaître que les cheveux carotte sont de véritables câbles comparés à tous les autres, et qu'étant beaucoup plus forts, ils résistent naturellement mieux à l'outrage des ans!... Décidément, je crois qu'on ne rend pas assez hommage en général à cet-

fut d'une voix dure qu'il poursuivit sa "proposition":

—Vous n'ignorez pas, vous ne devez pas ignorer non plus que dans certains pays comme l'Allemagne et les Etats-Unis, on comble le vide de ces dents malades par des parcelles d'or, en un mot qu'on les aurifie plutôt qu'on ne les plombe, comme on fait généralement ailleurs... Eh bien! je vous demanderai dans quelques jours les réflexions que vous aura suggérées cette simple constatation, et le champ qu'elle ouvre à notre science!...

Hélas! comme il arrive toujours, je

cherchai sans doute avec trop d'ardeur, car je ne trouvais rien. Le calme de mes nuits fut bien des fois troublé par cette idée fixe qui devenait pour moi comme une hantise, ne pas reparaitre le lendemain devant mon terrible juge sans une réponse à lui faire,—une réponse qui fût presque pour lui une révélation! Et chaque lendemain, je restais muet et troublé comme la veille, surpris de ne pas entendre tomber de sa bouche la question redoutée. Enfin, le huitième jour, comme le soir tombait, le docteur me dit tout à coup: "Venez, monsieur Bénédicte, venez et sortons!" Et ses grandes jambes noueuses m'entraînèrent à l'autre extrémité de la ville, jusqu'au champ de repos... Nulle parole n'avait été prononcée durant le trajet et, lorsque nous fîmes dans la cité des morts, mon vieux maître, levant les bras au ciel, s'écria:

—Comment! vous ne vous êtes pas demandé où passaient ces milliards de parcelles d'or que les artistes dentaires du monde entier insèrent dans les dents de leurs clients!... Je vous plains, en vérité!

car moi, monsieur, avec mes seules ressources, j'ai achevé ce grand travail et je suis en mesure d'apprendre aujourd'hui, à l'univers étonné, que, pour ces aurifications, on emploie annuellement sur la surface du globe 1600 livres du métal précieux, 1600 livres représentant une somme d'environ 500,000 dollars, et que par conséquent, dans 300 ans d'ici, il y aura, enfouis, engloutis, perdus dans les tombes de l'univers un trésor fabuleux, un trésor très dispersé, je l'admets, mais réel, mais tangible enfin, de 50 millions de dollars!

Puis le farouche docteur, incapable d'ajouter une parole à cette déclaration saisissante, leva de nouveau ses longs bras vers les nues sombres qui chargeaient le ciel, et disparut dans la nuit, m'abandonnant à mes méditations.

Ce fut, d'ailleurs, la dernière fois que je devais entendre le son de cette grande voix épuisée sans doute par le fantastique labeur qui venait de l'absorber: le docteur Honoré Grégorius s'éteignait le lendemain dans mes bras.





Un Mariage Arabe



U pays Arabe, quand un homme de grande tente se marie, il invite beaucoup de monde, et on va prendre la mariée chez ses parents pour la mener au domicile conjugal. Cette conduite s'effectue en palanquin, et les coups de fusil ne sont

pas épargnés pendant la route.

Mais toutes les noces ne se ressemblent pas. Si les unes se font avec un nombreux cortège, si les futurs comptent parmi ceux qu'ils convient à la cérémonie nuptiale de riches et beaux cavaliers, quelquefois plus d'un marié, ici comme chez nous, n'a pas même de quoi payer les violons qui l'escortent !

Smaïl était dans ce cas, son dernier écu ayant été versé la veille pour la dot de sa future.

Aussi ne réunit-il que les plus proches parents, et, au jour convenu, il se rendit avec eux, à pied, chez son futur beau-père.

On se régala de mouton et de couscous ; le repas de noces fini, chacun brûla quelques cartouches en ayant bien soin d'en garder pour le retour. On ne se donna pas la peine de signer au contrat, par la raison toute simple qu'aucun des assistants ne savait écrire, et, le soir venu, on se sépara en se souhaitant bonne chance.

Le douar du mari n'était qu'à une lieue

de là. Il faisait un beau clair de lune ; l'escorte de la mariée comptait neuf fusils ; que pouvait-on craindre en route ?

Mais n'est-ce pas souvent au moment où l'on y pense le moins qu'arrive, en pareil cas, un trouble-fête.

Certes, ces gens-là s'en revenait heureux, accompagnés des bénédictions de la famille, qui n'avait pas manqué de leur chanter, comme chez nous mais sur un autre air sans doute :

Allez-vous-en, gens de la noce,
Allez-vous-en chacun chez vous...

Smaïl marchait en avant, à côté de sa femme à laquelle il parlait tout bas, bien bas, du bonheur qui les attendait sous sa tente.

Les amis du mari suivaient discrètement à quelques pas en arrière, tirant de temps en temps un coup de fusil en l'air, et l'épousée se contentait, faute de mieux, de ce peu de poudre brûlée en son honneur.

Enfin jusque-là tout alla à merveille.

Mais tout-à-coup ne voilà-t-il pas qu'un jaloux, le diable, qu'on n'avait pas invité et qui ne se plaît qu'à la malice, se présente sous la forme d'un énorme lion couché en travers du sentier qui suivait cette jeunesse insouciant !

On était à peu près à mi-chemin des deux douars et il était aussi dangereux d'aller en avant que de revenir sur ses pas.

Comment faire ?

L'occasion de s'attacher sa femme à tout jamais par un acte de beau dévouement se présentait trop bien pour que Smaïl la laissât échapper.

Des balles furent glissées dans les canons des fusils ; la mariée fut placée au centre d'un espèce de carré formé par les assistants, et l'escorte continua bravement son chemin, précédée par le mari.

Déjà l'on n'était plus qu'à trente pas du lion ; celui-ci n'avait pas bougé.

Smaïl ordonna aux siens de s'arrêter, puis il dit à sa femme :

“Regarde si tu as épousé un homme.”

Et il alla droit au lion en le sommant de lui laisser le chemin libre.

A vingt pas, le lion, jusque-là immobile et toujours couché, souleva sa tête monstrueuse : il se préparait à bondir.

Smaïl, malgré les cris de sa femme, malgré les supplications de ses parents, qui voulaient battre en retraite, Smaïl mit un genou en terre, abaissa le canon de son fusil vers l'animal, l'ajusta et fit feu.

Le lion, blessé, bondit sur Smaïl, le terrassa, le mit en pièce en un clin d'œil, puis chargea le carré au milieu duquel se tenait la mariée.

“Que personne ne tire, s'écria le père de Smaïl, jusqu'à ce qu'il se heurte sur les canons de nos fusils.”

Mais, ajouta le narrateur de cet épisode, quel est l'homme assez maître de son cœur pour attendre ainsi de pied ferme cet ouragan que l'on nomme un lion et qui se précipite en bonds immenses, la crinière au vent, l'œil enflammé, la gueule béante ?

Tous firent feu en même temps, sans savoir où allaient leurs balles, et le lion tomba sur le carré qu'il culbuta, broyant les os, déchirant les chairs de tous ceux qu'il trouva devant lui.

Pendant quelques-uns avaient fui, entraînant avec peine la mariée à demi-morte de terreur.

Bientôt le lion les eut rejoints et écharpés l'un après l'autre ; un dernier, plus heureux, arriva jusqu'au pied d'une roche escarpée sur laquelle, grâce à lui, la femme put trouver un refuge.

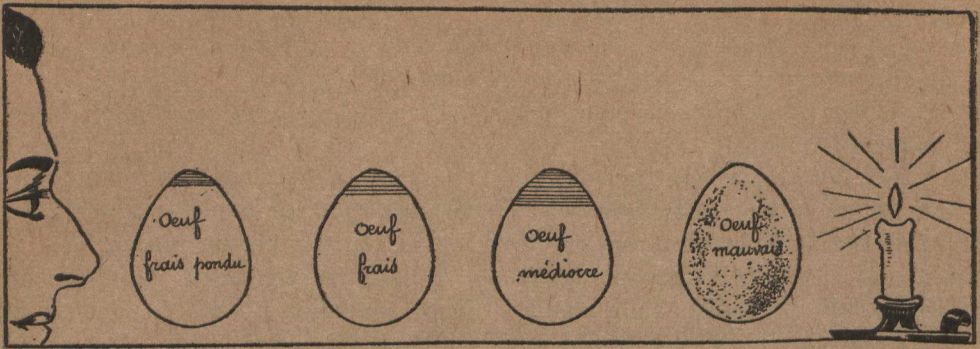
Déjà il l'avait gravie à la hauteur de deux cavaliers, quand le lion accourut toujours furieux et encore plus menaçant.

D'un bond, il atteignit la jambe droite de l'homme, qu'il entraîna avec lui, pendant que la femme, s'aidant des pieds et des mains, escaladait le faite du rocher, sommet inaccessible du haut duquel elle assista, horrible spectacle ! à l'agonie du dernier de ses défenseurs.

Après deux ou trois assauts impuissants, le lion n'ayant pu arriver jusqu'à elle, revint au cadavre de sa victime et se mit à le déchirer par lambeaux, comme pour se dédommager de la perte de sa dernière proie vivante qui échappait ainsi à sa rage.

Le reste de la nuit se passa sans incident nouveau. Dès que le jour commença à paraître, le lion quitta le pied du rocher pour se retirer vers la montagne ; mais cette retraite ne s'opéra que lentement, et l'animal n'abandonna pas son poste sans s'arrêter plus d'une fois en chemin et sans se retourner pour regarder avec convoitise l'infortunée qu'il laissait derrière lui.

Peu de temps après la disparition de l'animal parut un groupe de cavaliers qui traversèrent la plaine. La veuve de Smaïl, qui était sans force et sans voix, leur fit avec son voile des signaux de détresse. Ils accoururent au galop vers elle et la ramenèrent chez son père où elle mourut le lendemain...



LES OEUFS FRAIS... ET LES AUTRES

— 0 —

LES oeufs coûtent si cher que les acheteurs ne devraient jamais être trompés sur leur qualité, c'est-à-dire sur leur degré de fraîcheur. Il y a un procédé fort simple de vérification qui permet de reconnaître aisément la fraude. Ce procédé est basé sur le fait qu'un oeuf plongé dans un liquide prend, suivant son degré de fraîcheur, une position différente.

Plus un oeuf est vieux, plus il éprouve une tendance à prendre la direction verticale et à rester debout par conséquent.

On calcule immédiatement, à l'aide d'un appareil des plus simples, l'angle que fait l'oeuf avec le liquide. Une table donne alors pour chaque oeuf le degré d'ancienneté. Si l'oeuf, plongé dans le liquide, conserve la position horizontale, il est absolument frais, du jour même.

Un oeuf de trois à cinq jours fait avec le liquide un angle de 30 degrés; cet angle est de 45 degrés pour l'oeuf vieux d'une semaine.

Un oeuf faisant avec le liquide un angle de 85 degrés est vieux de trois semaines. Un oeuf qui se tient à peu près verti-

calement dans l'eau est d'un âge trop avancé pour la consommation.

“Autre méthode basée sur le changement de densité. Faisons dissoudre environ 4 onces de sel marin dans un litre d'eau, à la température ordinaire. Après complète dissolution, immergeons les oeufs. L'oeuf qui vient d'être pondu tombe au fond du vase; s'il est de la veille, il descend près du fond, mais ne le touche pas; à trois jours, il se maintient dans les couches supérieures du liquide; dès le quatrième jour, il commence à émerger, et il émergera d'autant plus qu'il sera plus vieux.”

Un troisième procédé est celui du “mirage”. Il est très simple et permet de s'en rendre compte si l'oeuf est bon à manger quoiqu'ayant été conservé.

Il faut placer l'oeuf devant une lumière et se tenir soi-même dans un local éclairé par cette seule lumière.

L'oeuf frais pondu présentera, au sommet, une partie sombre d'autant plus petite qu'il sera plus frais.

Si la masse entière apparaît terne et comme remplie de petites taches, l'oeuf

doit être rejeté sans hésitation, car il est impropre à la consommation autant que les fameux oeufs chinois dont on a tant parlé il y a quelque temps.

A ce propos, voulez-vous savoir comment procèdent les "Fils du Ciel" pour conserver les oeufs de poules ou de canards?

On les enveloppe dans une pâte obtenue en faisant cuire dans l'eau un mélange de thé, d'hydrate de chaux, de sel marin et de cendre de bois de chêne. Les oeufs sont ensuite jetés dans de la cendre de chau-

me, et gardés pendant trois mois dans de la menue paille de riz.

Au bout de ce temps, ils sont, dans les idées chinoises, propres à la consommation; mais ils produisent sur les étrangers un effet repoussant. Le jaune d'oeuf a pris, en effet, une teinte d'un noir verdâtre, le blanc a tourné, et le tout exhale une odeur d'hydrogène sulfureux insupportable.

Ça ne vaut certainement pas de bons "oeufs d'habitant".

Le Niagara

L'onde majestueuse avec lenteur s'écoule;
Puis sortant tout à coup de calme trompeur,
Furieux, et frappant les échos de stupeur,
Dans l'abîme sans fond le fleuve immense croule.

C'est la chute! son bruit de tonnerre fait peur
Même aux oiseaux errants, qui s'éloignent en foule
Du gouffre formidable où l'arc-en-ciel déroule
Son écharpe de feu sur un lit de vapeur.

Tout tremble. en un instant cette énorme avalanche
D'eau verte se transforme en monts d'écume blanche,
Farouches, éperdus, bondissant, mugissant...

Et pourtant, ô mon Dieu, ce flot que tu déchaînes,
Qui brise les rochers, pulvérise les chênes,
Respecte le fétu qu'il emporte en passant!

Louis FRECHETTE.



L'AMOUR VIENDRA

LS étaient accoudés, dans la nuit, sur la terrasse fleurie qui surplombait le lac... Elle lui demanda :

— Racontez-moi une histoire d'amour ?

Il eut envie de répondre : "La plus belle serait celle que diraient mes bras autour de votre taille." Mais irrité par la résistance coquette de la jeune femme, il répondit rudement :

— A vos ordres. Vous allez entendre l'aventure d'une femme orgueilleuse.

— Comme moi ?

— Comme toutes celles qui bravent imprudemment les lois naturelles et s'imaginent que l'amour peut reculer pour autre chose que pour mieux sauter !

Et il commença :

— La personne dont je vous parle était une Autrichienne, veuve, riche, fort jolie, d'un charme intense et d'un esprit tout à fait au-dessus de la moyenne.

De mémoire d'amis, un homme ne l'avait jamais rencontrée sans perdre la tête.

Elle (c'était une femme étonnante), ne tirait vanité que de son insensibilité à tout hommage.

On l'appelait "La Revanche", parce

qu'elle prétendait n'avoir été faite ainsi par Dieu que pour venger le sexe.

Mais Dieu n'avait rien à faire là-dans. C'était elle qui s'était anesthésiée physiquement et moralement par pure vanité et esprit de bravade.

Il faut noter que, hormis la question amour, il n'y avait pas femme plus vibrante.

Au moment dont je vous parle, Liza Bariatich (c'était le nom de "La Revanche") affolait, jusqu'aux limites de l'extravagance, un jeune attaché militaire anglais, en poste à Vienne où elle habitait.

C'était un officier de grande valeur. Il était en train, cependant, de gâcher sa carrière, sacrifiant tout ce qui n'était pas suivre, obéir et plaire à l'Autrichienne.

Un véritable suicide enfin !

Ce garçon s'appelait Phil Roberts.

Liza Bariatich se moquait de lui comme des autres et le montrait avec une cruauté terrible ; mais Phil Roberts se résignait en se disant que s'il était malheureux, personne, jamais, ne serait plus heureux que lui !...

Cela, elle voulait bien le lui accorder !

L'histoire se passa à Cannes, où Liza Bariatich, instable comme tous les êtres qui vivent sans amour, était venue passer quelques semaines. Phil Roberts, naturellement, avait lâché ambassade et devoirs

pour ne pas quitter le char de triomphe de son amie! Il était possédé par cette femme. C'était vraiment un garçon à plaindre!

Cependant, la Providence, le hasard, les forces chargées de l'évolution des êtres amenèrent à Cannes, juste à cette époque, un certain Jack White, ami du pauvre Phil.

Jack White était plus une épave qu'un homme. Après un grave accident, il ne

tich, qui éprouva d'abord pour White une vive répugnance. Cette déchéance physique la bouleversait et l'idée que ce malade pourrait l'aimer, comme les autres, lui était odieuse. Elle reconnut bientôt qu'il y avait peu à craindre sur ce point-là.

White ne pensait qu'à guérir!

Ce qui se passa alors, la jeune femme, moins que toute autre, eût pu le dire...

Sans méfiance devant tant de misère, sortit-elle de sa défensive?... Fut-elle tout



marchait qu'avec des béquilles, était agité d'un tremblement nerveux très pénible à regarder et devait se faire aider en toutes choses, comme un enfant. Cela saisissait d'autant plus que c'était un juvénile et bel être, taillé en force avec le plus parfait visage qu'on pût voir. Un de ces hommes qui n'entrent jamais dans une pièce sans éveiller le regard de toutes les femmes.

Phil Roberts le présenta à Liza Baria-

simplement irritée par la nouveauté de ne pas éveiller le désir? Mais avant d'avoir eu le temps de s'en rendre compte, elle aimait... Elle aimait Jack White, à en mourir, comme une femme de cette trempe devait aimer.

Quand Liza Bariatieh eut conscience de ses sentiments, elle eut contre elle une grande fureur... C'était la défaite, la défaite dans des conditions inavouables!...

Liza réfléchit; elle était intelligente et

le moyen de satisfaire ses désirs, tout en conservant sa réputation d'invincible, se présenta à elle, de suite... Il était audacieux, risqué, mais l'adulation avait fini par donner à la jeune femme une telle confiance en elle que l'idée d'un échec ne lui traversa même pas l'esprit. White ne l'aimait pas d'amour, cependant il lui témoignait une grande amitié; il était seul, très malheureux; le plan de Liza Bariatichs ne pouvait que réussir.

Pourtant, quand il fallut le mettre en oeuvre, une timidité jamais éprouvée saisit l'orgueilleuse! Pour la première fois de sa vie, une explication avec un homme la troublait... Elle ne voulut pas perdre non plus l'occasion d'une dernière rosserie!...

Prenant donc à part Phil Roberts, et tout en savourant l'effet que produisaient ses paroles, elle lui dit:

—Phil, j'ai décidé de racheter le mal que j'ai fait jusqu'ici par une oeuvre généreuse, désintéressée. Je veux épouser Jack White.

Là, Phil dut se raccrocher au meuble placé derrière lui, mais Liza n'y prit pas garde, elle continua:

—J'ai craint une trop forte émotion pour lui quand il apprendra la vérité... Vous êtes tout à fait indiqué pour le préparer doucement. C'est votre ami, allez et soyez adroit.

Phil Roberts fut-il adroit ou non?... Cela sera toujours un point difficile à élucider; toujours est-il qu'il rapporta un message dans ce ton:

Jack White s'excusait. Jack White était très touché de l'honneur qu'on lui faisait, mais il adorait une jeune fille à laquelle il était engagé et il ne tentait la guérison que pour l'épouser!

Liza Bariatichs, à cette réponse, crut que le ciel s'écroulait sur elle, mais ne bron-

cha pas sous le coup. (Un démon n'aurait pas eu plus d'orgueil, je vous l'ai dit.) Elle poussa même le sang-froid jusqu'à plaisanter sur l'aventure. Seulement, le soir, seule dans sa chambre, comme elle avait amené tant d'hommes à le faire et avec le même calme, elle prit son revolver et sans une hésitation se tira une balle dans la bouche.

La balle traversa le palais, coupa le nerf optique, se logea sous le crâne.

Malgré tout, après être restée deux mois paralysée de tout un côté du corps et beaucoup plus près de la mort que de la vie, Liza Bariatichs guérit, redevint jolie et fascinante comme auparavant.

L'oeil touché était mort, mais personne n'y pouvait rien voir.

Tout le monde ayant appris l'aventure, l'orgueilleuse n'avait plus de fierté à faire... Alors, le choc ayant amorti en elle l'esprit de lutte, et Phil Roberts se trouvant là, plus désespérément épris que jamais, elle l'épousa... La légende dit même qu'elle l'aima, comme une femme bien décidée à rattraper le temps perdu!

Je ne suis pas le seul à croire qu'elle eût gagné à en arriver là plus tôt.

Le conteur se tut, laissa tomber un silence et ajouta:

—Voilà l'histoire de la femme orgueilleuse et de ce qu'en fit l'amour. Dites ce que vous en pensez?

—Je pense que vous ne pouviez trouver de meilleur conte! J'avais peur de ne jamais vous aimer; maintenant, j'ai confiance. J'attends l'infirmier qui m'amènera à vous! Bonsoir...

Le jeune homme tendit les bras dans le vide!...

Loin, très loin, déjà, un petit rire sonnait, moqueur, puis s'éteignit dans la nuit!



LA VÉRITABLE HISTOIRE DE ROMÉO ET JULIETTE

DEUX grandes familles de Vérone : les Montecchi et les Capeletti (les "Montaigu" et les "Capulet"), vivaient, depuis longtemps, dans une inimitié qui avait souvent donné lieu, dans les rues, à des combats sanglants. Alberto della Scala, second capitaine perpétuel de Vérone, avait inutilement travaillé à les réconcilier ; mais, du moins, était-il parvenu à les contenir de telle sorte que, lorsqu'ils se rencontraient, les plus jeunes cédaient le pas aux plus âgés ; ils se saluaient et se rendaient le salut.

En 1303, sous Bartolommeo della Scala, élu capitaine perpétuel après la mort de son père Alberto, Antonio Capelletto, chef de sa faction, donna, dans le carnaval, une grande fête, à laquelle il invita une partie de la noblesse de Vérone. Roméo Montecchio, âgé de vingt à vingt et un ans, et l'un des plus beaux et des plus aimables jeunes gens de la ville, s'y rendit masqué avec quelques-uns de ses amis. Au bout de quelque temps, ayant ôté son masque, il s'assit dans un coin, d'où il pouvait voir et être vu. On s'étonna beaucoup de la hardiesse avec laquelle il venait ainsi au milieu de ses ennemis. Cependant, comme il était jeune et de manières agréables, ceux-ci n'y firent pas autant d'attention qu'ils en auraient fait, peut-être, s'il eût été plus sage. Ses yeux et ceux de Juliette Capelletto se rencon-

trèrent bientôt, et, frappés également d'admiration, ils ne cessèrent plus de se regarder. La fête s'étant terminée par une danse appelée, chez nous, la "danse du chapeau" (dal capello), une dame vint prendre Roméo, qui, se trouvant ainsi introduit dans la danse, après avoir fait quelques tours avec sa danseuse, la quitta pour aller prendre Juliette, qui dansait avec un autre. Aussitôt qu'elle l'eût senti lui toucher la main, elle lui dit :

—Bénie soit votre venue!

Et lui, lui serrant la main, répondit :

—Quelles bénédictions en recevez-vous, madame?

Et elle reprit en souriant :

—Ne vous étonnez pas, seigneur, si je bénis votre venue ; M. Mercureio était là depuis longtemps à me glacer, et, par votre politesse, vous êtes venu me réchauffer.

(Ce jeune homme, qui s'appelait Mercureio, dit le Louche, et que l'agrément de son esprit faisait aimer de tout le monde, avait toujours eu les mains plus froides que la glace.) Roméo répondit :

—Je suis grandement heureux de vous rendre service en quoi que ce soit.

Comme la danse finissait, Juliette ne put dire que ces mots :

—Hélas ! je suis plus à vous qu'à moi-même.

Roméo s'étant rendu plusieurs fois dans

une petite rue, sur laquelle donnaient les fenêtres de Juliette, un soir, elle le reconnut à son éternuement ou à quelque autre signe, et elle ouvrit la fenêtre. Ils se saluèrent "très poliment", et, après s'être longtemps entretenus de leurs amours, ils convinrent qu'il fallait qu'ils se mariassent, quoi qu'il en pût arriver, et que cela devait se faire par l'entremise du père Lonardo, franciscain, théologien, grand philosophe, distillateur admirable, et confesseur de presque toute la ville. Roméo l'alla trouver, et le père, songeant au crédit qu'il acquerrait, non seulement auprès du capitaine perpétuel, mais dans toute la ville, s'il parvenait à réconcilier les deux familles, se prêta aux désirs des deux jeunes gens. A l'époque de la Quadragesime, Juliette se rendit, avec sa mère, dans l'église de Saint-François, dans la citadelle, et, étant entrée la première dans le confessionnal, de l'autre côté duquel se trouvait Roméo, également venu à l'église avec son père, ils reçurent la bénédiction nuptiale par la fenêtre du confessionnal, que le père avait ouverte. Cependant, après les fêtes de Pâques, une troupe nombreuse de Capelletti rencontra, à peu de distance des portes de Vérone, quelques Montecchi, et les attaqua, animée par Tébaldo, cousin germain de Ju-

liette, qui, voyant que Roméo faisait tous ses efforts pour arrêter le combat, s'attacha à lui, et, le forçant à se défendre, en reçut un coup d'épée à la gorge, dont il mourut sur-le-champ. Roméo fut banni, et, peu de temps après, Juliette, près de se voir contrainte d'en épouser un autre, eut recours au père Lonardo; qui lui donna à avaler une poudre au moyen de laquelle elle devait passer pour morte, et être portée dans la sépulture de sa famille, qui se trouvait placée dans l'église du couvent de Lonardo. Celui-ci devait venir l'en retirer et la faire passer ensuite, déguisée, à Mantoue, où était Roméo, qu'il se chargeait d'instruire de tout.

Les choses se passèrent comme l'avait annoncé Lonardo; mais Roméo, ayant appris indirectement la mort de Juliette avant d'avoir reçu la lettre du religieux, partit pour Vérone avec un seul domestique, et, muni d'un poison violent, se rendit au tombeau, qu'il ouvrit, baigna de larmes le corps de Juliette, avala le poison et mourut. Juliette, réveillée l'instant d'après, voyant Roméo mort et ayant appris du religieux, qui venait d'arriver, ce qui s'était passé, fut saisie d'une douleur si forte que, sans pouvoir dire une parole, elle demeura morte sur la poitrine de son Roméo.





UN POISSON INTERESSANT

LE Macrapode de Chine est un poisson de toute beauté, de couleur bleue et rouge qui lui donne un aspect très curieux. On l'a domestiqué primitivement pour la beauté de sa parure. Ce n'est pas toutefois le véritable intérêt qu'il nous présente; au moment de la reproduction, l'animal déploie, en effet, une industrie tout à fait remarquable.

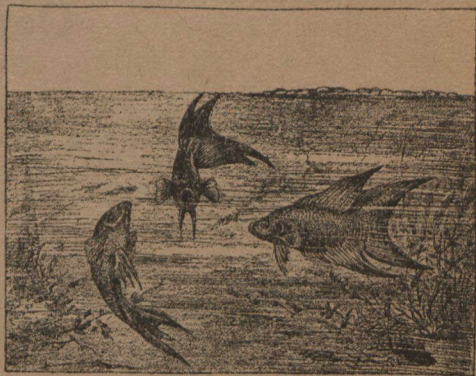
Le mâle s'occupe d'abord de la confection d'un abri pour recueillir les oeufs. Cet abri est des plus siguliers.

Pour le construire, il s'approche de la surface de l'eau et hume une bulle d'air. Après l'avoir maintenue un certain temps dans sa bouche, il la lâche, elle remonte et se maintient à la surface.

Le poisson recommence alors la même manoeuvre, met une seconde bulle à côté de la première, puis trois, quatre, et des centaines de bulles, formant ainsi un petit amas spumeux, qui flotte et se maintient parfaitement, attendu qu'en conservant l'air dans l'intérieur de sa bouche, l'animal, engluant par une espèce de mucus le gas atmosphérique, a formé une sorte d'enveloppe qui empêche les bulles de se confondre les unes dans les autres. C'est l'abri sous lequel les oeufs seront placés. Aussitôt que ce nid est terminé—il peut avoir alors une dimension de 3 à 4 pouces.

Comme les oeufs sont beaucoup plus légers que l'eau, ils montent et se placent au-dessous de l'amas de bulles d'air. Si

d'ailleurs, quelques-uns s'égarerent en dehors, le poisson va les saisir avec ses mâchoires et les apporte au lieu convenable. Lorsqu'un certain nombre d'oeufs, qui peut aller à cinq cents, se trouvent ainsi accumulés au-dessous de cet appareil, le mâle reste à les surveiller, la femelle ne s'occupant pas de ce soin le moins du



Le Macrapode de Chine

monde, et la surveillance est des plus actives.

L'animal ne perd pas un instant de vue le soin des oeufs dont il a charge; de temps à autre, il s'occupe d'en modifier la disposition, prend ceux qui sont au milieu pour les mettre sur le bord, et réciproquement, son instinct lui indiquant sans doute que ces variations doivent en favoriser le développement. Lorsque le moment est arrivé de l'éclosion, le mâle n'abandonne

pas encore sa progéniture ; les jeunes alevins sont maintenus pendant un certain temps au-dessous du nid et si quelques-uns s'écartent, le vigilant gardien les saisit aussitôt pour les rapporter et les maintenir jusqu'à ce qu'enfin les petits, ayant acquis assez de force, prennent, on pourrait dire, leur volée, et se mettent à nager librement. Le nid se détruit et le mâle l'abandonne.

Tous ces faits sont d'une observation

facile ; ce poisson s'élève très aisément. Le point délicat est de le tenir dans un milieu suffisamment chaud ; il faut pour bien faire que la température de l'eau de l'aquarium se maintienne un peu tiède.

Pour presque tous ces poissons exotiques, de Chine et du Japon, la grande difficulté est toujours de leur restituer autant que possible les conditions climatiques des pays qu'ils habitent.

Confidence

Les plus beaux vers sont ceux qu'on n'écrira jamais,
Fleurs de rêve dont l'âme a respiré l'arome,
Lueurs d'un infini, sourires d'un fantôme,
Voix des plaines que l'on entend sur les sommets.

L'intraduisible espace est hanté de poèmes,
Mystérieux exil, Eden, jardin sacré
Où le péché de l'art n'a jamais pénétré,
Mais que tu pourras voir quelque jour, si tu m'aimes.

Quelque soir où l'amour fondra nos deux esprits,
En silence, dans un silence qui se pâme,
Viens pencher longuement ton âme sur mon âme
Pour y lire les vers que je n'ai pas écrits...

Edmond HARAUCOURT.

ROBUSTES APPETITS



Nous ne sommes plus au temps, il s'en faut de beaucoup, où l'on se faisait une gloire d'engloutir force aliments.

On exagérerait plutôt quelquefois la sobriété. mais en tout cas on cherche à manger pour se nourrir, et les repas pantagruéliques ne sont plus de mise. Aussi est-il curieux de citer les hauts faits (si cela peut s'appeler ainsi) de certains gros mangeurs ; on trouve des gros mangeurs qui

se font gloire de la capacité de leur estomac, surtout dans les milieux campagnards ou dans les régions encore quelque peu rustiques.

Un exemple a été fourni il n'y a pas très longtemps de ces "mangeailles" invraisemblables par un Lorrain compatriote de Jeanne d'Arc.

Lors d'une joute où il s'agissait pour le vainqueur d'engloutir le plus possible, un garçon de ferme a réussi, en un seul repas, à avaler et à digérer plus ou moins

ce qui suit : un gigot de six livres, un poulet, douze saucisses, deux fromages et un pain de deux livres.

Les Américains qui désirent toujours posséder ce qu'il y a de plus grand au monde, ont sans doute la gloire toute relative de compter parmi eux le plus grand mangeur du monde.

Ce serait le sieur Sam Miller, de Wilkes-barre, dans l'Etat de Pensylvanie. Ce Sam Miller, lors d'une de ses prouesses, serait parvenu à absorber en une seule fois à son petit déjeuner cent quarante-quatre oeufs. Dans une autre circonstance, il engloutit l'un après l'autre quarante-huit pâtés à 10 cents l'un (ce qui suppose une taille relativement importante).

Enfin, lors de sa dernière prouesse, qui l'a classé parmi les gargantuas modernes, il a mangé cinq poulets, cinquante gâteaux ; il a bu un gallon de café pour faire couler ce qu'il venait d'absorber.

On lui préparait autre chose. Il l'a non moins bien avalé ; ce nouveau service était composé de vingt pâtés, de trois douzaines de petits fours, de trois gros gâteaux ; les condiments nécessaires pour faire digérer cette masse de nourriture étant représentés par deux pots de pickles.





RESULTAT INESPERE

GASTON Dubec avait un amour passionné pour la musique. Dès qu'il entendait dans le lointain un cor de chasse ou la corne d'un épicier, il s'arrêtait, s'extasiait... et sa pensée s'envolait dans des concerts enchantés...

Malheureusement pour lui, il n'avait pas la tête facile. Il avait essayé tous les instruments de musique. Il avait laissé le piston pour le violon, la flûte pour le trombone, la mandoline pour la clarinette, le piano pour l'accordéon. Et il savait jouer tout juste de l'accordéon!

Il lut un jour dans un journal qu'un musicien parisien formait des élèves en quelques jours. Il fut tenté, et la tentation fut plus forte que sa volonté, il partit pour Paris.

Mais, comme il n'avait jamais voyagé dans la capitale, il ne connaissait pas les "moyens de circulation". En voulant traverser une rue, il fut renversé par une auto-taxi. On le releva à moitié écrasé, évanoui. Quand il revint à lui, il était sur un lit d'hôpital.

Il y resta trois mois sur ce lit de souffrances. Grâce au dévouement et au sa-

voir des médecins, l'espérance revint dans son âme. D'ici peu, il serait libre. Seule, sa main droite, qu'au début on avait voulu amputer, ne revenait pas à son état naturel.

Un soir, comme le médecin le visitait, il lui demanda anxieusement :

—Docteur, espérez-vous me guérir cette main qui m'a fait tant souffrir?

—Parfaitement! répondit le docteur.

—Vous me la remettez bien solidement!

—Comme vous l'aviez auparavant.

—Et... je pourrais jouer...

—...

—Pourrais-je jouer du piano?

—Mais, sans doute!

—Vous dites vrai?

—Je vous en donne ma parole.

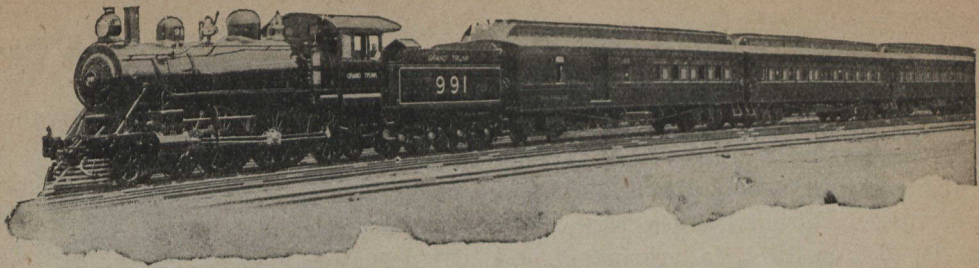
—Oh, alors merci, s'écria en pleurant Gaston Dubec.

Et, après un silence :

—Il faut vous dire, docteur, que jusqu'ici je n'avais jamais pû y réussir!...

Et il s'évanouit de joie pendant que le chirurgien ouvrait la bouche, stupéfait, ne trouvant pas une parole à dire...





Les Accidents de Chemins de Fer

EN matière de chemins de fer, plus grande est la sécurité, plus forts sont les dividendes.

L'axiome semblerait plutôt être un erreureur au point de vue financier, où les obligations qui offrent le plus de sécurité sont généralement celles qui produisent les rentes les plus minimes.

Dans le cas qui nous occupe cependant, il s'agit de la sécurité du personnel et des voyageurs, et on comprend que plus on peut raréfier les accidents, moins les compagnies ont de dommages intérêts comme d'indemnités à payer, et plus aussi, par conséquent, est considérable la somme à diviser aux actionnaires.

Il paraît étrange cependant que, tout claire que soit cette proposition, ce n'est qu'en ces derniers temps qu'on l'ait admise, et qu'on ait avisé aux moyens pratiques d'éviter les accidents.

Rendons ici justice aux unions ouvrières, dont les efforts ont été incessants, depuis leur fondation, pour protéger convenablement la vie des employés. Le personnel ouvrier des chemins de fer, plus exposé peut-être que celui de certaines autres industries, s'est aussi davantage intéressé à la sécurité de l'homme. Aux

administrations il a fait des représentations qui ne les ont point trouvées sourdes, et aujourd'hui, employeurs et employés, d'un commun accord, assainissent l'exploitation des transports, se hâtent d'en promouvoir le perfectionnement dans la voie des ambitions humanitaires aussi bien que financières.

Ce qui fait jusqu'à un certain point échec aux efforts tentés pour prévenir les accidents aux employés des voies ferrées, c'est le fatalisme, indéniable autant qu'indéracinable, que professent les hommes. Un camarade est-il victime d'une imprudence: c'était son heure, et le plus souvent son remplaçant ne se demande pas quelle part la témérité a jouée dans la fatalité précédente, il risque à son tour, certain que si son heure, à lui, n'est pas venue, il est sauf.

Quelques-uns cependant observent, comparent les méthodes, les quittent ou les adoptent, selon leur valeur, sans égard aux arrêts du destin, ni aux sentiments. Ce sont ceux-là qui font marcher le progrès et à qui des centaines sont redevables plus tard de leur vie.

C'est surtout depuis l'an dernier (1911) que les compagnies se sont appliquées à

systematiser les efforts des fonctionnaires et des employés, avec un résultat tel que si l'on compare les statistiques des chemins de fer avec celles des compagnies maritimes on s'aperçoit que le nombre des accidents est beaucoup plus grand dans ces dernières. Durant l'année fiscale finissant le 30 juin 1911, la proportion des accidents mortels sur les chemins de fer des Etats-Unis, était en raison de 1 sur 3,500,000 voyageurs, tandis que les victimes des accidents de navigation sont dans la proportion de 1 par 802,981 passagers.

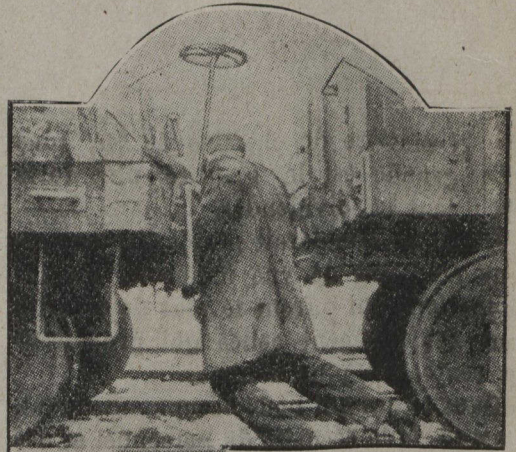
Pour abaisser encore cette proportion, on a organisé dans l'ouest l'important mouvement de "Surety First," la sécurité d'abord. On a divisé en dix districts le territoire desservi par les voies ferrées, et un comité de la sécurité est établi dans chacun de ces districts, de même que dans les trois grandes usines principales de l'Ouest. Les membres de chaque comité sont pourvus de cartes portant en imprimé ces simples mots: "J'ai constaté que." Puis suivent les lignes pointillées sur lesquelles les témoins d'un accident quelconque sont priés d'en écrire et la nature et les causes probables, ainsi que les conséquences. Cette formule remplie, l'employé l'envoie au comité dont il dépend, et l'on avise à précéder le retour de tel accident.

A tour de rôle, les membres de chaque comité font une inspection, de mois en mois, de la ligne ferrée, des gares, des ponts, des aiguillages, des tunnels, des viaducs, des wagons, des fourgons et des locomotives, de tout le matériel en un mot

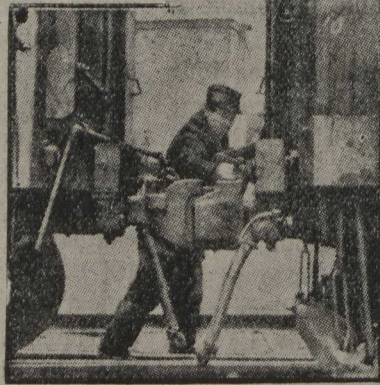
roulant ou stationnaire. Surgit-il, dans l'opinion d'un inspecteur, matière à amélioration, rapport est fait, et la compagnie agit.

On relève même les vices de méthodes de certains employés, et on leur enjoint de modifier leur conduite, si elle peut paraître de nature à occasionner des accidents.

"Ce n'est pas seulement pour s'éviter le paiement d'indemnités en cas d'accidents, qu'une compagnie prend tous les



Une manière dangereuse de pousser aux wagons.



C'est en accrochant les wagons qu'il faut employer la plus grande précaution.

moyens d'établir la sécurité sur ses routes, nous dit un fonctionnaire important d'une organisation de ce genre. Mais remarquez qu'un homme qui est tué ou blessé dans un accident est susceptible d'être, au pied levé, remplacé par un autre qui n'est pas parfaitement au courant de

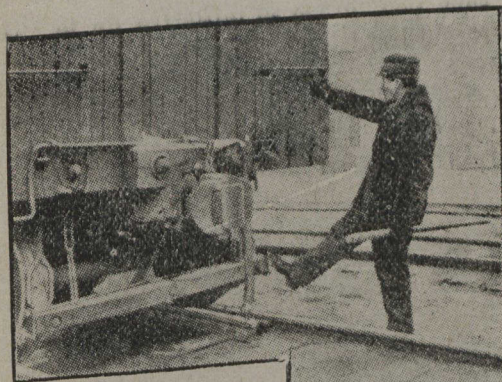
tous les détails de l'emploi, et que l'omission du plus mince détails peut mettre en danger la vie de ses camarades et des voyageurs de tout un convoi."

Les rapports faits par les employés aux comités dont nous venons de parler, ont déjà permis de constater que 73.5 pour cent des accidents au personnel sont directement imputables à ceux qui en sont les victimes. C'est pourquoi les compagnies ont émis des ordres partout qu'elles "n'exigent ni n'attendent d'un employé

vent en général être rangés dans la catégorie de personnes qui se mêlent de ce qui ne les regarde pas, sont, fait assez étrange, la cause de fréquents accidents de chemins de fer.

Qui de nous n'a vu, particulièrement aux stations des villages et des petites villes, des gens que ça ne regardait pas du tout, s'emparer des trucks qu'on voit partout sur les plateformes des débarcadères et qui servent à transporter le bagage, et s'amuser avec ces voitures, quelquefois avec même l'intention louable de "donner un coup de main" au chef de gare. Le train arrive, le truck a été laissé trop près des wagons. Un employé saute du convoi encore en mouvement, se heurte à l'obstacle et souvent roule sous les roues. Quelquefois encore, le timon du truck, au lieu d'être suspendu à la voiture, est laissé à terre, constituant un obstacle où le voyageur pressé de s'embarquer se butte avec des résultats toujours regrettables.

Une autre imprudence impardonnable que combattent les compagnies de chemin de fer, est celle que commettent, par pure bravade, les spectateurs qui s'obstinent à se tenir près de la voie au moment où passe un rapide. Un sac de malle, un paquet quelconque est lancé, et peut atteindre une personne. Un imprudent peut être aussi attiré sous un convoi en marche dont il se tient trop près, par le courant d'air même causé par le train. La commission du commerce entre Etats aux Etats-Unis, qui recueille les statistiques des chemins de fer, dans son



En descendant, il faut veiller aux obstacles qui peuvent amener une chute désastreuse.

qu'il courre le moindre risque dont il peut, par son jugement et sa précaution, se protéger, et qu'elles leur enjoignent de prendre le temps nécessaire et d'user de moyens suffisants pour garantir leur sécurité."

Une certaine classe de gens, des désœuvrés, et ceux qui peu-



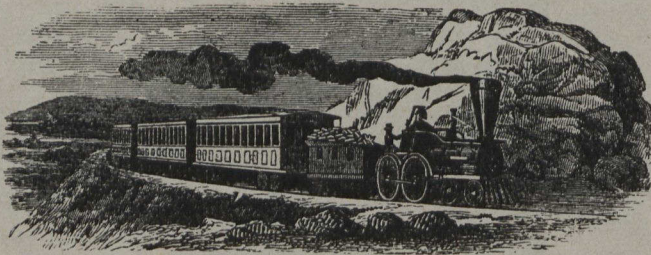
D'une adroite manoeuvre du pied on peut décrocher certains appareils sans se glisser entre les wagons.

rapport pour l'année 1911, signale que dans le cours de l'année 10,396 personnes ont été tuées et 150,159 ont été blessées pour s'être mêlé de ce qui ne les regardait pas où s'être trouvées où elles n'avaient nulle affaire.

Une des principales causes des accidents chez les employés des trains, c'est le manque de précaution dans la formation des convois, particulièrement à l'accouplement, et en sautant sur les locomotives en mouvement. Chaque année, des milliers sont ainsi estropiés et des centaines perdent la vie. Il n'est pas sans in-

térêt de dire que les chemins de fer font beaucoup plus de victimes parmi ceux qui sont préposés à leur exploitation que parmi les voyageurs.

A une époque où tout le monde voyage, on ne saurait donc trop applaudir aux louables efforts que font les compagnies de chemins de fer, les unions ouvrières, et les pouvoirs publics, pour augmenter la sécurité non seulement des employés mais de tout le public. De grands progrès ont été accomplis en ce sens. D'autres restent encore à réaliser qui le seront sous peu, grâce à l'initiative de la "Surety First."



Les Animaux Curieux

Il existe parmi les rongeurs, dans le groupe des "écureuils," deux genres caractérisés essentiellement par la présence d'une sorte de parachute, qui, inséré à leurs flancs et à leurs membres antérieurs et postérieurs, s'étale largement lorsqu'ils s'élancent dans le vide et leur permet de faire des bonds énormes.

Ce sont, d'une part, les "ptéromys," qui habitent les contrées méridionales de l'Asie et les îles de l'archipel Indien, et en particulier Malabar, Malacca et le royaume de Siam, et, d'autre part, les "polatouches" ou "sciuroptères," que l'on rencontre dans le nord de l'Europe, de l'Asie et de l'Amérique.

Le plus connu étant le polatouche de la Sibérie, qui habitait autrefois la Pologne, la Lithuanie, la Livonie, la Finlande et la Laponie, mais qui tend aujourd'hui à devenir de plus en plus rare et ne se trouve plus guère que dans les forêts de la Sibérie.

Le polatouche de Sibérie s'établit de préférence sur les bouleaux, dont il mange les bourgeons, les chatons et les jeunes pousses, et, suivant une loi que les naturalistes ont bien souvent l'occasion de vérifier, son pelage a la même couleur que l'écorce des bouleaux, de sorte qu'il est très difficile de le distinguer au milieu de ces arbres.

Il est d'ailleurs fort rare de l'apercevoir pendant le jour ; c'est, en effet, comme les ptéromys et les autres polatouches, un animal essentiellement nocturne. Il dort du matin au soir dans le creux d'un tronc d'arbre, et ne sort qu'au

crépuscule pour aller manger.

Les voyageurs qui ont eu l'occasion d'observer les polatouches en Sibérie ont toujours été émerveillés de la légèreté de ces petits animaux, qui, moins gros que nos écureuils, font à l'aide de leur parachute des bonds de 20 et 25 verges en sautant de la cime d'un arbre sur les branches plus basses d'un arbre voisin. Lorsque le polatouche est à terre, son parachute, qui lui est d'un si grand secours dans sa vie aérienne, gêne au contraire ses mouvements et rend sa marche gauche et chancelante.

En Amérique, il existe également un polatouche connu sous le nom d'"assapan"; il vit dans les forêts des régions chaudes de l'Amérique du Sud, et par ses moeurs et son régime il ne diffère guère de son cousin de Sibérie.

Les ptéromys habitent, avons nous dit, les parties méridionales de l'Asie et les îles de l'archipel Indien.

Munis d'un parachute tout à fait analogue à celui des polatouches, ils méritent, comme ceux-ci, le nom d'"écureuils volants."

Le plus grand d'entre eux se rencontre à Malacca et à Siam ; il est à peu près de la taille d'un gros chat, et sa longueur totale, en comprenant la queue, dépasse souvent un mètre.

Il se cache dans les forêts les plus épaisses, dort toute la journée dans une retraite obscure creusée dans un tronc d'arbre ; la nuit venue, il se réveille et reprend toute son activité, grimpant aux arbres avec autant d'agilité que les écu-

reuil de notre pays, sautant d'un arbre à l'autre en étendant son parachute qui le soutient en l'air et prolonge considérablement l'étendue de sa course.

Indépendamment de ses habitudes nocturnes, c'est, de plus, un animal extraordinairement craintif, et comme il est d'ailleurs fort rare, il en résulte que les voyageurs ont eu relativement très peu d'occasions d'étudier ses moeurs.

Polatouches et ptéromys, tels sont les véritables écureuils volants, qui, au point de vue de leur dentition, de la forme de leur corps et de leur conformation en général, appartiennent bien en réalité à la même famille que nos écureuils vulgaires, et n'en diffèrent guère que par la présence de leur parachute et leurs moeurs essentiellement nocturnes.

Mais il est encore d'autres animaux, que l'on désigne communément sous le nom d'"écureuils volants," et qui ne sont pas du tout des écureuils ; je veux parler des "pétauristes" d'Australie, dont les formes rappellent évidemment beaucoup les écureuils volants dont nous venons de parler, mais qui appartiennent à l'ordre des marsupiaux, et non pas à celui des rongeurs ; ils présentent, en effet, le caractère essentiel des marsupiaux, c'est-à-dire cette poche que l'on connaît chez les sarigues, les kangarous, et qui existe chez tous les animaux de ce genre. C'est donc une erreur que d'appeler ces animaux des écureuils volants, alors qu'il s'agit en réalité de "phalangers" volants, pourvus d'un parachute attaché à leurs flancs entre leurs pattes antérieures et leurs pattes postérieures.

Le plus grand de ces marsupiaux volants a un pied et demi de longueur environ, sans compter la queue.

Sa chair est assez estimée, et, en raison de sa taille, les indigènes de l'Australie

et les colons eux-mêmes le chassent à l'occasion.

Cette chasse est fort difficile, étant données les habitudes nocturnes des pétauristes, qui, comme les vrais écureuils volants, et d'ailleurs comme beaucoup de marsupiaux, restent soigneusement cachés pendant le jour. Il faut l'habileté et le coup d'oeil des indigènes pour reconnaître, à une légère fente existant sur l'écorce d'un arbre, à quelques pieds restés au



Écureuils volants

bord du trou, l'endroit où l'animal a élu domicile.

Un étranger raconte brièvement une chasse au pétauriste qu'il fit dans les conditions suivantes :

" Aux abords de la nuit, mes gens entendirent des écureuils volants gambader, cabrioler dans les hauts gommiers au-dessus de nos têtes. Dès le lendemain ils leur donnèrent la chasse. Munis de leur bâton, ils grimpèrent dans les arbres : la peur faisait sortir les écureuils de leur cachette. On introduisait le bâton dans les troncs creux et on le faisait monter, descendre, en imitant le cri d'un oiseau de

nuit que répétaient tous les indigènes postés sous les arbres. Ils s'imaginent ainsi faire croire à ce nocturne que la nuit est tombée et l'attirer plus facilement...

“ Ils eurent bientôt la bonne fortune de faire sortir de son trou un de ces animaux ; en dépit d'un soleil aveuglant, l'écureuil alla s'abattre avec une sûreté merveilleuse à quatre-vingts pas plus loin, sur le tronc d'un gommier ; c'est là que je le tirai et le eubutai.”

Souvent, paraît-il, les péteuristes ne quittent pas leur retraite, même lorsque les indigènes font autour d'eux un vacarme épouvantable. Aussi faut-il quelquefois plonger le bras dans le trou où il s'en trouve un, le saisir rapidement, avertissement d'être blessé par ses griffes ou par ses dents, puis le tuer à coups de bâton

On trouve aussi en Australie, et principalement dans la Nouvelle-Galles du Sud, de petits phalangers nains, qui sont pourvus également d'un parachute, et qui portent le nom d'“acrobate pygmée.” Véritables souris volantes, ainsi qu'on les appelle vulgairement, ce sont de petits animaux qui ont à peine 6 pouces de lon-

gueur, y compris la queue, qui en mesure déjà 2 ou 3.

Quelques-uns de ces marsupiaux volants vivent assez bien en captivité, et le Jardin zoologique de Londres en a possédé plusieurs.

Bennett donne quelques détails sur un de ces animaux qu'il put rapporter vivant en Europe.

“ Quoique très jeune, dit-il, mon captif était très sauvage et farouche. Il ne se bornait pas à crier, à gronder, à cracher dès qu'on le prenait, il griffait et mordait aussi... Peu à peu il s'apprivoisa, se laissa prendre sans griffer ni mordre. Il léchait la main qui lui donnait des sucreries, dont il était très friand...”

“ Tout le jour, il restait enroulé en boule, sa queue touffue lui recouvrant tout le corps. Il paraissait alors ne voir qu'à demi, et montrait ainsi que la lumière du jour lui était très désagréable. Mais, au crépuscule, il devenait actif. Il courait sans cesse dans sa cage, montait, descendait, s'accrochait après les barreaux et n'avait pas un instant de repos.”



Canots de Course

Par Nemo.

Les qualités exigées aujourd'hui d'un bateau de course sont telles que sa construction demande beaucoup de soin et un talent véritable.

Les termes du problème posé au charpentier sont les suivants : rigidité, légèreté. Or, s'il était aisé d'obtenir la rigidité la plus absolue quand on taillait à plein bois et qu'on ne redcutait pas un poids excessif, il en va autrement si l'embarcation doit être en même temps une véritable plume.

La première condition requise pour avoir un bon bateau est de se procurer du bois de premier choix, surtout pour la coque qui, dans certain cas, peut être comparée pour l'épaisseur à une feuille de papier.

On donne la préférence à l'acajou, au cèdre, La Floride en produit d'inférieur utilisé dans les manufactures de crayons. La recherche du bois met en mouvement des quantités d'intermédiaires qui se lancent à travers le monde dans l'espoir de tomber sur des échantillons propres à la construction.

Il faut des arbres magnifiques, sans défaut, d'un diamètre énorme, très droits, toutes choses fort difficiles à réunir.

L'arbre trouvé, abattu, ébranché, équarri, est scié en planches minces maintenues aussi longues que possible. L'acheteur examine attentivement ces planches, car il les veut parfaites en tous points, sans noeuds, sans fentes, sans aubier, d'un grain serré.

Il lui faut en outre du bois pour la membrure du bateau et pour les avirons. La membrure, qui est l'ossature du bateau, se fait en frêne, en orme, en acacia, toutes espèces qui prennent les formes désirables, s'assouplissent aux profils demandés quand on les traite convenablement.

Le sapin du Canada convient pour la fabrication des avirons

Voilà donc le constructeur nanti de la matière première. Nous allons voir comment il s'en sert pour arriver à livrer ces jolies embarcations que l'on peut sans exagération appeler de véritables bijoux.

Un chantier est d'abord installé de la façon que voici : Sur des tréteaux ou des étais on pose, à bonne hauteur, pour pouvoir travailler, des planches constituant une sorte d'établi de la longueur du bateau entrepris. Puis on place soit des gabarits, soit les étraves et la quille.

La construction sur gabarits est préférée pour les bateaux de course sans quille apparente. Les gabarits sont des patrons en bois affectant le contour que la coque devra avoir en l'appliquant sur eux.

Comme on peut aussi construire sur membrure, nous allons expliquer le façonnage de celle-ci. Pour les bateaux légers, la membrure prise dans les bois que nous avons indiqués est taillée à la main, de manière à obtenir de petites pièces d'un poids insignifiant. Dans les autres bateaux, le bois dégrossi est mis à bouillir pour le rendre souple et on le contourne

suivant les besoins. Sur gabarit ou sur membrure, la coque est ou à franc-bord, d'un seul morceau, ou du moins en morceaux se rejoignant par affleurement ou à clains, c'est-à-dire composée de bordages étroits se recouvrant l'un l'autre.

Pour le franc-bord on emploie les grandes planches de cèdre ou d'acajou dont nous avons parlé. Le rabot les a aplanies, l'eau et le feu vont être utilisés pour leur donner la forme convenable.

En les mouillant sur une face et en promenant sur l'autre un fourneau portatif, on les gondole artificiellement, de façon à ce qu'elles empruntent le même profil que les gabarits.

Aussitôt qu'elles s'y appliquent exactement, on les fixe avec des pointes de cuivre. La coque terminée, le bateau qui posait sur le chantier, la quille en l'air, est retourné, et puisqu'il a été construit sur gabarits on lui met sa membrure assemblée sur les plats-bords et la quille.

Après ce travail commence l'aménagement de l'intérieur du bateau. Il s'agit de poser les barres de pieds, les banquettes ou les sièges mobiles, et de recouvrir l'avant et l'arrière pour éviter d'embarquer de l'eau à chaque coup d'aviron.

Les bateaux modernes sont aussi longs que ceux des anciens étaient larges. On a reconnu que la résistance au coup d'aviron diminuait au fur et à mesure que l'embarcation se fuselait.

Maïs il y a des difficultés à vaincre. La stabilité est moins grande sur un bateau étroit ; enfin comme il faut en somme retrouver presque le même cube dans tous les dessins adoptés, il s'ensuit que pour porter son homme ou ses hommes, le bateau prend en longueur des dimensions logiques mais anormales ; aux deux extrémités on prolonge la construction pour fournir la surface nécessaire à la résis-

tance de l'eau. Un bateau étroit et court enfoncerait. Ces parties de prolongement, maintenues très basses, rasant l'eau pour éviter le vent, sont inondées à chaque instant, c'est pourquoi on les ferme hermétiquement.

On emploie pour cela de la toile d'Islande imprégnée d'un vernis qui la rend complètement imperméable.

La coque est poncée et vernie ; le bois qui paraissait terne jusque-là, se teinte agréablement et miroite au soleil. Le bateau est presque prêt à être mis entre les mains de ses propriétaires. Il reste à agencer les systèmes et à faire les avirons.

Que de progrès ont été accomplis de ce côté ! On peut dire que si la perfection n'est pas atteinte, — car on ne sait jamais quelles améliorations nous réserve demain, — on la touche du doigt. Nous sommes loin de l'instrument lourd et défectueux, trop court ou trop long du temps de jadis. Maintenant l'aviron, admirablement proportionné et équilibré, tient bien dans la main du rameur.

Pour augmenter sa rigidité, on le confectionne en bois creusé au centre ; c'est donc une sorte de tube au lieu d'un bâton plein. Les résultats obtenus avec ce procédé ont été reconnus excellents.

Avant de poursuivre l'examen de toutes les pièces du grément d'un bateau, revenons à la construction proprement dite, dans ce qu'elle a de différent avec ce que nous avons déjà expliqué.

Pour le bateau à clains ayant une quille apparente, la membrure, comprenant cette quille, les étraves et les lisses, est assemblée sur le chantier. Quand l'assemblage est terminé, on pose un premier bordage composé d'une planchette s'amincissant vers les extrémités convergeant à la poupe et à la proue. Ce bordage est posé près

de la quille dans laquelle il s'encaste par une rainure.

On fait faire demi tour au bateau, on le pose sur sa quille, et l'on place les quatre ou cinq bordages suivants jusqu'au plat-bord. On gratte le bois, on le polit, et on le passe au vernis au pinceau pour les bateaux de grandes dimensions, au vernis au tampon pour les petits modèles dont l'entretien est plus facile. Les dimensions peuvent atteindre, pour les bateaux de course à huit rameurs, 55 à 60 pieds.

Comme il ne serait pas possible de songer à un déplacement avec des embarcations de cette taille, les constructeurs ont trouvé le moyen de les diviser en deux ou trois parties. Le bateau se monte et se démonte à volonté à l'aide de simples boulons à ailettes. Le transport par voitures ou chemin de fer est de ce fait rendu possible.

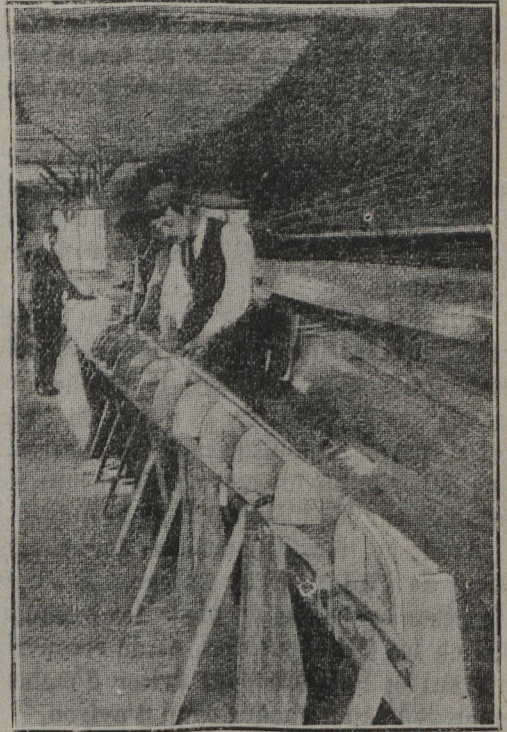
Revenons au gréement du bateau. Deux parties sont à considérer comme étant les principales, celles d'où dépend la marche de l'embarcation, ce sont les points d'appui des rameurs, et les points d'appui des avirons.

Pendant longtemps le rameur n'a eu comme siège qu'une simple banquette, mais on s'est rendu compte que si ce siège, au lieu d'être fixe, avançait au moment où l'on rejette les avirons en arrière pour tirer ensuite dessus, le rayon d'action utile de la palette s'en trouverait sensiblement augmenté.

On a donc installé le siège sur un chariot qui lui permet d'avancer quand le rameur se replie pour engager l'aviron dans l'eau et de reculer quand le rameur jette le corps en tirant sur l'aviron. Ces chariots à coulisses avaient le grave inconvénient de salir les vêtements du rameur, car ils devaient être huilés pour fonction-

ner convenablement.

Actuellement on les fait à galets montés sur billes, — tout comme les moyeux de bicyclettes, — et le roulement en est plus doux, sans graissage.



La fabrication d'un canot.

On connaît les types adoptés pour la course, le skiff, la yole, l'outrigger le canoë, la yole de mer. Quel que soit le modèle demandé au constructeur, on est maintenant sûr d'être bien servi.

Nos charpentiers en bateau sont de véritables artistes, ayant l'amour de leur métier, et mettant leur orgueil à établir des embarcations rivalisant avec celles de leurs concurrents étrangers.

— — 0 — —



La Circulation a Londres et a Paris

LA circulation des passants et des véhicules divers et la fréquentation des voyageurs dans les différents moyens de transport, est certainement un des phénomènes les plus surprenants et les plus caractéristiques de la vie des grandes agglomérations modernes. Cette circulation augmente avec une telle rapidité, la fréquentation et l'encombrement de ces moyens de transport croissent de telle manière, qu'on se demande vraiment si c'est la peine de créer de si coûteux métropolitains, par exemple, pour les voir rapidement congestionnés, suivant l'expression anglaise.

Voici Londres: nous entendons toute l'agglomération londonienne, ce qu'on appelle le "Greater London", le plus grand Londres, qui couvre une superficie de près de 700 milles carrés. Cela représente quelque chose comme une immense circonférence qui aurait 15 milles de rayon, et serait tracée de la gare de Charing Cross (dans la Cité) comme centre. La population y est à peu près de 7 millions et demi d'habitants; et comme, d'autre part, les habitants en question ont la plupart la coutume de demeurer en dehors du quartier de leurs affaires, ils sont obligés de se livrer quotidiennement à un double voyage au moins, pour aller à ces affaires et en revenir. En outre, dans la journée, on a pris l'habitude de recourir constamment aux moyens de locomotion pour ef-

fecuer plus vite les courses que l'on a à faire.

Or, on a constaté qu'en 1881, ce qui n'est pas remonter en somme bien loin, le nombre des voyageurs transportés par les chemins de fer londoniens, les tramways et les omnibus n'était pas de moins de 270 millions. On trouvait d'ailleurs ce total énorme à cette époque; et Paris était loin d'un semblable mouvement, d'autant que Londres était seul à posséder des voies ferrées métropolitaines. En 1905, le mouvement correspondant était de plus de 970 millions de voyageurs. Enfin, en 1908, le total analogue était de quelque 1380 millions de voyageurs. Rien que dans le court espace de temps compris entre 1905 et 1908, le nombre moyen de voyages effectués par chaque Londonien est passé de 145 environ à 188 par année. Cela fait en somme quotidiennement 4,600,000 voyageurs circulant chaque jour dans les différents moyens de transport que possède l'immense métropole anglaise.

Pour Paris, on évalue actuellement à 3,335,000 voyageurs ce mouvement quotidien; et comme la population même du département de la Seine est considérablement inférieure à celle du Greater London, cela signifie que maintenant les Parisiens circulent plus, recourent plus aux transports perfectionnés que les Londoniens. C'est curieux à noter, car fort longtemps, et en particulier sous l'influence

du monopole de la Campagnie des Omnibus, mauvais comme tous les monopoles, on avait peu pris la coutume à Paris de recourir aux moyens de transport; on marchait surtout pour se rendre à ses affaires ou à ses plaisirs. C'était l'époque où Paris ne possédait point le Métropolitain. On n'en est plus à ce temps, il s'en faut. Tant et si bien que le nombre moyen de voyages annuels par tête d'habitant à Paris est aujourd'hui de bien plus de 275!

Le fait est que, sur sa surface relativement modeste, et pour une population, relativement aussi, assez faible (par rapport à Londres), Paris voit circuler dans une année, sur ses divers moyens de transport, plus d'un milliard de voyageurs.

Il ne faut pas s'étonner après cela si les voitures attendent longtemps dans les carrefours de la capitale, si les wagons des lignes métropolitaines sont bondés à presque toutes les heures du jour.



FAITS ET ANECDOTES

UN PRETENDANT IROQUOIS

Le mystère qui entoura la mort de l'infortuné Dauphin dans son cachot du Temple, au cours du mois de juin 1795, impressionna fortement les imaginations. Nombre de gens déclarèrent bien haut leur conviction que Louis XVII avait pu s'évader et qu'il vivait encore. On croyait le retrouver partout : en effet, quelques aventuriers, tirant un habile parti de ces dispositions d'esprit, se présentaient çà et là comme les prétendants légitimes à la couronne de France.

Leur nombre était assez coquet, si l'on songe que, pendant les soixante années qui suivirent ce douloureux épisode de la Révolution, sept faux dauphins réussirent à faire accepter leur imposture par des petites coteries d'enthousiastes. Or, le

moins connu, le plus curieux aussi de ces héritiers hypothétiques fut, à coup sûr, le nommé Eleazar Thorakwaneken, neuvième fils de deux Indiens Iroquois.

La Révolution française avait eu un retentissement mondial. Il faut croire que l'on s'en entretenait jusque dans la Prairie, sous les tentes où se fume le calumet de paix, puisqu'une pauvre Indienne illettrée et sachant seulement parler l'Iroquois, la mère d'Eleazar, put concevoir ce rêve à la fois génial et naïf de présenter au peuple français son enfant comme étant le fils de Louis XVI et de Marie-Antoinette. A pied, elle se rendit à Chicago, accompagnée d'Eleazar auquel elle apprit en chemin le rôle qu'il aurait à tenir. Dans la cité américaine, des gens reconnurent au jeune homme un profil bourbonien : la légende prenait corps. On

s'intéressa au "malheureux prince" ; les dons affluèrent dans l'escarcelle des Thoragwaneken.

Or, voici le couronnement de cette histoire saugrenue. En 1841, le prince de Joinville, qui visitait les Etats-Unis, ne manqua pas d'aller voir Eleazar. Et M. Bram Stoker, qui a exhumé les détails de la carrière du prétendant iroquois, nous conte que le prince, moyennant le versement d'une pension, fit signer à Eleazar un renoncement à ses droits à la couronne de France. Ce parchemin fut remis à Louis-Philippe. Tout porte à croire que la démarche du prince de Joinville auprès d'Eleazar avait été faite sur l'ordre du roi. Et ce'ui-ci était si soucieux d'écartier toute embûche de son trône chancelant, qu'il paya régulièrement, sur sa cassette personnelle, la pension qu'il avait consentie à l'Indien.

Eleazar avait, entre temps, appris l'anglais. Il se convertit au protestantisme, devint pasteur et se maria. Et voilà qui n'est pas banal pour un Iroquois.

— o —

CE QU'ONT COUTE LES GRANDES BATAILLES DU SIECLE

Un écrivain militaire allemand, Otto Berndt, vient de publier un ouvrage tristement édifiant sur ce qu'on pourrait appeler les "grandes boucheries" de l'époque moderne ; il a relevé les pertes subies par les vainqueurs comme par les vaincus, tant en blessés qu'en tués, dans les grandes batailles qui se sont livrées en Europe depuis le commencement du dix-neuvième siècle. Il est édifiant de reproduire quelques-uns des chiffres qu'il fournit.

Il semble un peu étrange au premier

abord de réunir blessés et tués en un seul chiffre ; mais l'évaluation est ainsi plus vraie ; du reste, pendant bien longtemps hélas ! avant l'organisation vraiment hygiénique des ambulances, une bonne partie des blessés succombaient à l'infection de leurs plaies, à la gangrène, au typhus, etc.

Nous ne pouvons faire porter la comparaison avec exactitude sur les batailles de la guerre russo-japonaise, parce que les chiffres des pertes ne sont encore qu'approximatifs ; et du reste quand on donne des pertes de 30,000 hommes pour chacun des combattants, on y comprend aussi les manquants, disparus après avoir été faits prisonniers. A envisager les choses ainsi, ce serait bien moins que Leipzig, où le total des pertes ainsi largement entendues atteignait 115,000 hommes, bien moins que Sedan, où il était de 96,000 individus, principalement des prisonniers.

Mais, à ne considérer que les morts et les blessés, la première place appartient, dans la liste funèbre des combats du dix-neuvième siècle, à Leipzig encore, avec 95 000 tués ou blessés. La Moscowa en a compté 62,000, Waterloo 46,000, Wagram 42,000, Bautzen et Eylau 33,000, Solferino 27,000, à peu près autant à Gravelotte. Ce ne sont plus ensuite que des chiffres relativement modestes, 25,000 à peine à Sedan ou à Dresde, quelque 20 000 dans la bataille relativement récente de Plevna, tout comme à Smolensk en 1812, 17,000 à peine à Woerth.

Il est malheureusement à craindre que les combats actuels n'aient un bilan plus élevé, et aussi qu'on soit encore loin de la disparition de ces boucheries inutiles qui épuisent les vainqueurs comme les vaincus.

— o —

L'AIGUILLE DE LA REINE

VICTORIA

L'aiguille est sans doute l'objet du monde le plus banal, celui qui se prête le moins aux fantaisies artistiques. Il existe cependant des aiguilles marquées d'un cachet bien personnel. Le "Scientific American" cite notamment l'aiguille merveilleuse que possédait la reine Victoria. Sur la mince tige d'acier étaient gravés de jolis dessins, représentant les événements principaux de la vie de la reine. Bien plus, la tige était creuse, et contenait une autre aiguille plus petite encore.

L'EUROPE DÉCOUVERTE PAR LES AMERICAINS

Que diriez-vous si l'on vous apprenait que c'est l'Amérique qui, à son insu, a découvert l'Europe ?

Nous ne voulons pas exagérer la valeur d'une ingénieuse induction, et il nous suffira de l'exposer en peu de mots.

Ce qui justifie plus ou moins la question paradoxale que nous vous avons adressée, c'est que les historiens romains ont parlé de la visite faite en Europe par des Indiens qui, d'après leurs récits, ne pouvaient qu'appartenir à la race rouge. G. Mutellius Celer, au temps de César (selon le géographe Pomponius Nulla, III., 5, et Pline, "Histoire Nationale, II, 67), racontait que, sous son commandement dans les Gau'es, un roi des Suèves

ou des Boïens lui avait fait cadeau de quelques Indiens que des courants avaient amenés de l'Inde sur les côtes de la Germanie.

Or, si vous allez à Paris, vous pourrez voir au musée du Louvre, salle des Bronzes, dans la vitrine de gauche, près de la fenêtre, un sceau en bronze, provenant d'Italie, très bien conservé, dont la panse représente une tête de Peau-Rouge. L'imitation est d'une vérité scrupuleuse ; impossible de s'y méprendre ; on dirait la photographie d'Uncas, fils de Chingahhook.

Vous devinez la conclusion. Les Indiens de Ce'er auront été envoyés en Italie ; un artiste aura voulu fixer leurs traits et voilà comment un Christophe Colomb inconnu, un ancêtre des héros de Cooper, aura découvert l'Europe. Allez au Louvre, procurez vous l'écrit de Mutellius Celer, et vous reconnaîtrez que nous n'avons rien inventé.

QUIPROQUO

Au commencement du dernier siècle, raconte M. J. G. Barthe, dans ses "Souvenirs d'un demi-siècle", le professeur qui enseignait l'anglais au collège de Nicolet, était un brave ecclésiastique irlandais qui apprenait, en retour, le français, et qui était bien glorieux de montrer ses progrès quand il disait avec emphase en allant au réfectoire, avec son index dirigé vers l'estomac : "Oh ! je suis bien faim !"

—Pas trop, repartaient les espiègles qui l'écoutaient, en s'ébaudissant de rire.

Et lui d'insister en répétant : "Oh ! oui, je suis faim, bien faim !"

ABONNEZ - VOUS

— A —

LA REVUE DE LA MODE

Le Seul Journal de Mode en Français

POUR

50 cts par an.

VOUS AVEZ DROIT

à 12 Cahiers de Mode en couleur, grand format 14 x 10. 20 pages illustrées, 40 à 50 modèles de nouveaux patrons chaque mois. Renseignements sur la Mode. Cours pratique de Coupe, Musique, Coiffure, Chapeaux, Recettes de Cuisine.

AVIS IMPORTANT

Les abonnées seulement ont droit pour chaque achat de patrons à un **COUPON PRIME** d'une valeur de 5 cents à échanger contre des articles de fantaisie. (Catalogue de Prime adressé gratis.)

A LIRE ATTENTIVEMENT

Sur réception de 5 cents il est adressé un No. Spécimen de la **REVUE DE LA MODE** à toute personne nous en faisant la demande.

ADRESSEZ VOS COMMANDES

LA REVUE POPULAIRE,

DEPARTEMENT DES PATRONS,

200, BOULEVARD ST-LAURENT, MONTREAL.

COUPON-MODE 'REVUE POPULAIRE'

Ci-inclus veuillez trouver la somme de 50 cts pour un an d'abonnement à **La Revue de la Mode**. L'abonnement commence le mois suivant celui où l'ordre est envoyé.

Nom M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité)

Adresse

Abonnez-vous à
La Revue Populaire

Magazine mensuel illustré de 132 pages
pour \$1.00 par an, ou 50 cents pour 6 mois

Poirier, Bessette & Cie, Editeurs-Prop.,
200, Bld St-Laurent, Montréal.

Chaque numéro contient d'intéressants articles très documentés sur les moeurs des peuples peu connus, les animaux étranges, les monuments remarquables ou les faits curieux du monde entier.

Vous y trouvez également des nouvelles sentimentales et humoristiques choisies avec soin.

A chaque fois, également, un beau roman complet et qu'il serait souvent difficile de se procurer ailleurs.

Le tout, dû à une collaboration choisie, est illustré de nombreuses et superbes gravures.

L'abonnement pour un an est le plus avantageux pour vous, il vous fait gagner deux numéros puisque pour un dollar vous recevez douze numéros à dix cents.

N'hésitez pas à découper et à envoyer le coupon ci-dessous.

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.00 pour un an, 50c pour six mois, (rayer les mots inutiles) d'abonnement à la **Revue Populaire**.

Nom M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité).

Rue

Localité

Adressez comme suit: MM. Poirier, Bessette & Cie, 200 Boul. St-Laurent, Montréal.

Le Samedi

Magazine Hebdomadaire Illustré

40 pages de texte humoristique, sentimental, dramatique et instructif.

Plus de soixante gravures par numéro. Les plus beaux romans d'auteurs célèbres. Concours avec beaux prix, etc.

5 cts le numero ou \$2.50 d'abonnement annuel.

En vente chez tous les dépositaires ou chez les Editeur-Propriétaire, Poirier, Bessette & Cie., 200 Blvd. St-Laurent, Montréal

LA PHARMACIE CHIC

Aux centre des beaux quartiers

Située dans un des plus beaux endroits de la ville, la Pharmacie Moisan, avec son service ultra-soigné, peut, à juste titre, passer pour un des plus beaux établissements du genre.

Parmi les nombreuses spécialités de la maison, citons les Capsules Anti-Chili, sans rivales pour la grippe, les frissons et les accès de fièvre. Ces merveilleuses capsules opèrent une guérison radicale et préviennent la maladie.

Les clients reçoivent toujours, à la Pharmacie Moisan, l'accueil le plus cordial et le plus courtois.

PRESCRIPTIONS

Sous le rapport des prescriptions remplies avec célérité et minutie, en n'usant que des meilleurs ingrédients, la Pharmacie Moisan n'a pas de rivale.

On y trouve tous les accessoires pour photographie.

Téléphonez si vous voulez que le messager de l'établissement aille chercher chez vous les ordonnances à remplir; il retournera avec les médicaments.

S. MOISAN, Pharmacien,

Angle Saint-Laurent et Sherbrooke

Tel. Bell Est 4739.

W. LEGAULT,

Horloger, Bijoutier et Opticien



Tient un stock des plus variés et des plus modernes.

Toutes réparations, celles des montres est une spécialité de l'établissement.

Le Département d'Optique est complet up-to-date et d'après les procédés et formules basés sur l'expérience.

PRIX MODERES

1062 Ste-Catherine Est, - Montréal

DERBY

5¢



CIGARETTES

**Il s'en vend
des millions
annuellement**